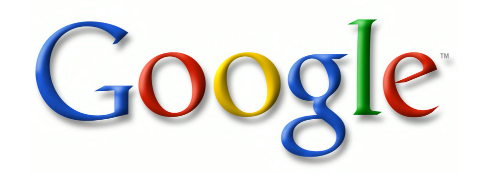





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

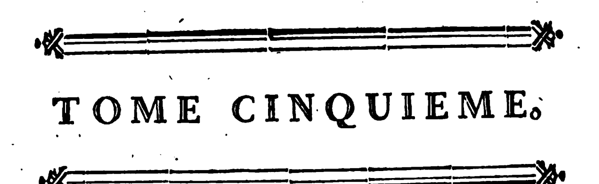
PROVERBES

DRAMATIQUES.



TOME CINQUIEME.

PROVERBES
DRAMATIQUES.



TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce cinquieme Volume.



L'IMPORTUN.

SOIXANTIEME PROVERBE.



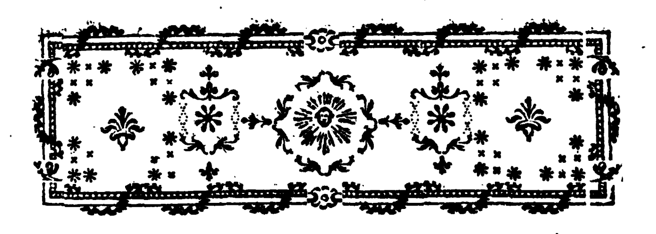
PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE CLÉRANCY,	*bien mis.*
LE CHEVALIER DE SOURVILLE,	
LE MARQUIS DE BLANPRÉ,	

LE VICOMTE DES BORNES, *habit brun à Brandebourgs d'or, veste d'or, jarretieres noires, grande perruque à nœuds brune, épée & canne.*

LE GRIS, *Valet-de-chambre de la Comtesse, habit & veste rouge à boutons d'or.*

La Scène est chez la Comtesse dans son sallon.



L'IMPORTUN.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

Le MARQUIS.

Je vous jure, Madame, que le Chevalier n'eſt point coupable.

La COMTESSE.

Non, Marquis, je ne veux plus entendre ſeulement parler de lui.

Le MARQUIS.

Vous renvoyez ſes lettres, vous ne voulez plus le voir & ſans être ſûre du tort que vous croyez qu'il a.

La COMTESSE.

Sans être ſûre ?

Le MARQUIS.

Mais oui, j'avoue que les apparences ſont contre lui.

La COMTESSE.

Quoi, un billet écrit de sa main ?

Le MARQUIS.

Il est vrai.

La COMTESSE.

Et vous croyez pouvoir le justifier ? Non, Monsieur, ce seroit envain que vous l'entreprendriez.

Le MARQUIS.

Mais qui vous a remis ce billet ?

La COMTESSE.

Une femme masquée, au bal de l'Opéra.

Le MARQUIS.

Assez grande ?

La COMTESSE.

Oui.

Le MARQUIS.

Et vous n'avez-vous pas reconnu la Baronne de Belleville ?

La COMTESSE.

Pardonnez-moi, & c'est ce qui m'a fait sentir la noirceur du procédé. Il a feint de m'aimer pour me sacrifier à elle. Le voilà ce billet ; lisez pour voir comment vous pourrez le justifier. Vous connoissez son écriture ?

Le MARQUIS.

Oui, c'est de lui. (*Il lit.*) » Ne croyez donc » pas, Madame, que je puisse aimer la Com-

» tesse; j'ai voulu m'amuser de ses prétentions, » en feignant pour elle une passion, que vous » seule êtes capable de m'inspirer toute ma » vie. «

La COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, que direz-vous à cela?

Le MARQUIS.

Que la Baronne a voulu se venger de ce que vous lui avez enlevé le Chevalier? Elle l'a mandé elle-même à une femme de ses amies qu'elle croyoit brouillée avec le Chevalier, & qui lui a montré sa lettre: & si vous vouliez il vous l'apporteroit; car je lui ai conseillé de tâcher de l'avoir.

La COMTESSE.

Cette lettre prouvera-t-elle que ce billet n'est pas du Chevalier?

Le MARQUIS.

Non vraiment; mais vous y verrez que la Baronne a retrouvé par hasard ce billet que lui écrivit un jour le Chevalier, qui dans un souper avoit feint de l'amour pour la Comtesse de Rénicart, une femme de Province, si ridicule, que vous avez vu ici il y a un an.

La COMTESSE.

Quoi, Marquis, vous ne me trompez point?

Le MARQUIS.

Vous verrez cette lettre, si vous permettez que le Chevalier vous l'apporte.

La COMTESSE.

Mais en vérité....

Le MARQUIS.

Pouvez-vous héſiter, après tout ce que vous lui avez fait ſouffrir auſſi injuſtement ?

La COMTESSE.

Ai-je été plus tranquille que lui ?

Le MARQUIS.

Je vais dire à votre porte qu'on le laiſſe entrer, n'eſt-ce pas ?

La COMTESSE.

Il faut bien y conſentir, puiſque vous le voulez.

Le MARQUIS.

J'admire l'effort que vous faites.

SCENE II.

La COMTESSE, Le VICOMTE, Le GRIS.

Le GRIS, *annonçant.*

MONSIEUR le Vicomte des Bornes.

La COMTESSE.

Pourquoi l'a-t-on laiſſé entrer ? Dites que le Chevalier de Sourville doit venir.

Le GRIS.

Oui, Madame.

Le VICOMTE.

Madame la Comtesse, veut bien que j'aie l'honneur de lui présenter mon respect.

La COMTESSE.

Asseyez-vous donc. Vous me paroissez en bonne santé ?

Le VICOMTE.

Oui, Madame, assez, comme cela; c'est-à-dire, toujours goutteux, tantôt bien, tantôt mal.

La COMTESSE.

Et la Vicomtesse ?

Le VICOMTE.

Mais comme à son ordinaire, pas mal; c'est dire pourtant avec ses vapeurs.

La COMTESSE.

La campagne ne l'a pas guérie ?

Le VICOMTE.

Pardonnez-moi, tout l'été elle n'en a pas eu; c'est-à dire, jusqu'à la S. Jean, qu'elles lui sont revenues.

La COMTESSE.

C'est un triste état que celui-là.

Le VICOMTE.

Oh! on ne peut pas plus triste; c'est-à-dire, quand je dis triste, c'est quand on est seule; car quand on a du monde, & puis moi surtout qui cherche à l'égayer, cela suspend

ſa douleur ; & ce qui me le prouvoit, c'eſt qu'elle s'endormoit l'après-dîner, preſque toujours.

La COMTESSE.

Comment avez-vous pu la quitter ?

Le VICOMTE.

Ce ſont les affaires qui m'ont appellé ici, & rien ne cède à cela, comme vous ſavez ; cependant quand je dis les affaires, c'eſt-à-dire, que je n'en ai point, car je n'ai rien à demander, aucun procès à ſolliciter : j'ai un revenu fixe qui ne peut s'accroître ni diminuer ; mais il faut ſe mettre au courant de Paris, on ſe rouille dans la Province ; quand je dis on ſe rouille, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe rouille pas quand on a toujours vécu avec des gens comme ſoi, ou d'autres, cela eſt égal.

La COMTESSE, *bâillant.*

Ce que vous dites-là bien vrai.

Le VICOMTE.

Quand on eſt amuſant on a toujours des reſſources ; quand je dis des reſſources, c'eſt-à-dire, que hors Paris il n'y en a gueres ; mais nous ſavons nous en faire, & c'eſt là-deſſus que je voulois vous demander des conſeils, & comme vous faites quand vous êtes à votre terre de Clérancy.



SCENE III.

La COMTESSE, Le CHEVALIER, Le VICOMTE, Le GRIS.

Le GRIS, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier de Sourville.

Le CHEVALIER.

Ah! Madame, vous permettez enfin.....

Le VICOMTE.

Quoi, c'eſt le Chevalier? Que je ſuis aiſe de vous voir! Mais faites vos complimens, je vous parlerai après.

La COMTESSE.

Aſſeyez-vous donc, Meſſieurs.

Le CHEVALIER.

Madame, je vous apporte une lettre que je vous prie en grace de lire, vous verrez....

La COMTESSE.

Donnez.

Le CHEVALIER, *donnant la lettre.*

La voici.

La COMTESSE, *mettant la lettre dans ſa poche.*

Je la lirai.

Le VICOMTE.

Madame, ſi je vous gêne.... (*Il ſe leve.*)

Le CHEVALIER, *à part.*

Sûrement.

La COMTESSE.

Point du tout, Vicomte.

Le VICOMTE.

J'en ſuis très-aiſe. (*Se raſſoyant.*) C'eſt une choſe très-agréable que les lettres.

Le CHEVALIER.

Il y en a, Monſieur, qui cauſent quelquefois bien du chagrin.

Le VICOMTE.

Ce que vous dites-là eſt bien vrai, par exemple; quand je dis bien vrai, c'eſt-à-dire, pas toujours, car....

Le CHEVALIER.

Monſieur, quand une lettre vous fait paroître coupable, & que vous ne l'êtes pas....

Le VICOMTE.

Ah diable! vous parlez-là de choſes fort fâcheuſes, mais très-fâcheuſes.

Le CHEVALIER.

Déſeſpérantes, Monſieur!

Le VICOMTE.

Oui, déſeſpérantes; quand je dis déſeſpérantes, c'eſt-à-dire, cependant qu'il y a du remede à tout.

Le CHEVALIER.

Mais comment persuader qu'on est innocent ? Madame, croyez-vous que cela soit aisé ?

La COMTESSE.

Il faut avoir patience, Monsieur.

Le VICOMTE.

Oui, oui, rien ne se fait aussi promptement qu'on le voudroit; on rencontre souvent des obstacles que l'on n'a pas prévu.

Le CHEVALIER.

Eh, Monsieur ! je ne le sai que trop, dans ce moment-ci sur-tout.

Le VICOMTE.

Quand je dis des obstacles, c'est-à-dire, qu'il n'y en a pas toujours que l'on ne puisse vaincre ; par exemple, j'ai eu beaucoup de difficultés pour la terre que je voulois acheter ; il y avoit des substitutions, des.... je ne sai pas trop comment vous dire, enfin des choses qui m'empêchoient de l'acquérir; cela ne m'a point rebuté, parce qu'elle me plaisoit. Savez-vous ce que j'ai fait ? J'en ai acheté une autre qui me plaît davantage.

La COMTESSE.

Vous avez des expédiens admirables pour tout.

Le VICOMTE.

Ah oui, voilà ce que j'ai au-dessus de tout le monde, c'est un grand avantage ; quand je

dis un avantage, c'eſt-à-dire, qu'il n'y en a pas dans cela, l'imagination fait tout; il faut ſavoir imaginer comme je fais toujours.

Le CHEVALIER.

Si vous pouviez imaginer, par exemple, un moyen de ſe défaire des importuns, ce ſeroit un ſecret bien agréable.

Le VICOMTE.

Vous avez bien raiſon, les importuns ſont inſupportables : quand je dis inſupportables pourtant, c'eſt-à-dire, que cela ne me fait rien à moi.

La COMTESSE.

Je le crois, ſans cela on ſeroit trop à plaindre.

Le VICOMTE.

A plaindre, ſans doute; quand je dis à plaindre, c'eſt-à-dire, qu'on ne l'eſt pas; parce qu'il n'y a qu'à faire comme je fais : quand je ſuis dans une maiſon auprès d'une belle Dame, comme Madame la Comteſſe, par exemple, je me trouve ſi bien, que j'y paſſerois la journée, ſans que perſonne pût m'y déplaire : auſſi je ne fais ſouvent qu'une viſite dans toute une après-dîner; voilà comme je ſuis.

Le CHEVALIER.

Ah! je ſuis perdu! (*A la Comteſſe.*) Madame....

La COMTESSE.

Quoi?

Le CHEVALIER.

Est-ce qu'il ne s'en ira jamais ?

La COMTESSE.

La conversation de Monsieur vous plaît ?

Le VICOMTE.

Écoutez donc, vous êtes bien honnête; mais quand on s'amuse, on amuse toujours les autres. Quand je dis on amuse, c'est-à-dire, qu'on n'amuse pas, mais qu'on doit amuser.

Le CHEVALIER.

S'il y en a qu'on amuse, il y en a bien que l'on impatiente.

Le VICOMTE.

Oui, oui, comme vous dites.

Le CHEVALIER.

Mais, Monsieur, est-ce que vous n'allez jamais au Spectacle ?

Le VICOMTE.

Non, jamais; quand je dis jamais, c'est-à-dire, à Paris, car je l'aime beaucoup; on joue la Comédie tout l'été dans ma terre des Bornes.

La COMTESSE.

Tout l'été, cela doit être charmant !

Le CHEVALIER, *à la Comtesse.*

Il ne finira jamais si vous lui laissez entamer cette conversation-là.

Le VICOMTE.

Quand je dis tout l'été, c'est-à-dire, dans

l'automne ; parce que dans l'été il fait trop chaud. Nous avions des pieces charmantes, parce que je les faisois ; quand je dis je les faisois, c'est à dire, que je ne les faisois pas entiérement, parce que je prenois des scènes toutes faites des meilleurs Auteurs, que je joignois ensemble.

La COMTESSE.

Je ne comprends pas bien cela.

Le VICOMTE.

Je m'en vais vous l'expliquer.

La COMTESSE.

Vous me ferez plaisir.

Le CHEVALIER, *à part.*

Pour moi j'en mourrai d'impatience.

Le VICOMTE.

Vous savez, Madame ; quand je dis vous savez, c'est-à-dire, peut-être que vous ne le savez pas, parce que vous n'y êtes pas obligée ; mais il faut le savoir pour m'entendre. Pour bien faire une Comédie, il faut que chaque personnage ait un caractere : or on les a tous faits & très bien : je prends donc la meilleure scène de l'Avare, que je mets avec la meilleure du Joueur, du Glorieux, du Misantrope ; vous concevez bien, ou plutôt vous ne pouvez pas concevoir cela sans l'avoir vu. Quand il me manque des vers, & que je n'en trouve pas absolument, j'en fais pour joindre le tout ensemble,

La COMTESSE.

Quoi, vous faites des vers?

Le VICOMTE.

Oui vraiment, & de très bons; quand je dis que j'en fais, c'est-à-dire, que je n'en fais pas; mais j'ai de la mémoire, je prends une rime d'un côté, une rime d'un autre, dans tout ce que je me rappelle, & voilà comme cela va, en cherchant un peu.

La COMTESSE.

Vous devriez bien en faire pour moi.

Le VICOMTE.

Avec grand plaisir, quand vous voudrez.

Le CHEVALIER.

Oh, oui, Madame, vous donnera du tems.

La COMTESSE.

Non, je voudrois que ce fut tout-à-l'heure.

Le VICOMTE.

Je ne demande pas mieux; quand je dis pas mieux, c'est-à-dire.....

La COMTESSE.

Il n'y a qu'à sonner, on vous apportera du papier, de l'encre....

Le CHEVALIER.

Si Monsieur passoit dans votre cabinet, il ne seroit point distrait.

Le VICOMTE.

Oui, je ferois beaucoup mieux, c'est-à-dire pourtant qu'ici.....

La COMTESSE.

C'est que j'aurois voulu le voir travailler.

Le CHEVALIER.

Non, non; Monsieur, voulez-vous bien passer. (*Il le conduit.*)

Le VICOMTE.

Très-volontiers, très-volontiers. (*Il revient.*) Je ne serai pas long-tems, ne vous impatientez pas; quand je dis....

Le CHEVALIER.

Eh, vous perdez du tems.

Le VICOMTE, *allant dans le cabinet.*

Allons, allons; vous avez raison; quand je dis que vous avez raison, c'est-à-dire....

SCENE IV.

La COMTESSE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Ah! Madame, je n'ai jamais autant souffert de ma vie!

La COMTESSE.

J'ai vu toute votre impatience, & elle m'a fait le plus grand plaisir.

Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Comment!

La COMTESSE.

Elle vous a justifié entiérement vis-à-vis de moi, & si bien que je vous rends votre lettre, que je ne veux pas lire seulement.

Le CHEVALIER.

Ah! Madame, quel bonheur de ne plus vous paroître coupable!

La COMTESSE.

Me pardonnerez-vous cette petite vengeance dont je viens de jouir?

Le CHEVALIER.

Je ne la méritois pas; puisque je n'ai jamais cessé de vous adorer; & si j'avois à me plaindre, c'est de ce que vous m'en avez pu soupçonner: mais je crains que le Vicomte ne vienne encore troubler mon bonheur.

La COMTESSE.

Eh bien, passons par le jardin, pour aller chez ma mere. Sonnez.

SCENE V.

La COMTESSE, Le CHEVALIER, Le GRIS.

La COMTESSE.

JE vais chez ma mere; vous direz au Vicomte qui eſt dans mon cabinet, que j'ai été obligée de ſortir, que j'en ſuis bien fâchée, & que je le prie de me revenir voir, & recommandez bien au Suiſſe de ne le plus laiſſer entrer.

Le GRIS.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Allons, Chevalier. (*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

Le VICOMTE, Le GRIS.

Le VICOMTE, *un papier à la main.*

JE n'ai pas été long-tems, comme vous voyez.... Mais où eſt-elle donc, la Comteſſe ?

Le GRIS.

Monſieur, elle eſt très-fâchée d'avoir été obligée de ſortir.

Le VICOMTE.

Elle est sortie ? quand je dis sortie....

Le GRIS.

Oui ; Monsieur le Vicomte.

Le VICOMTE.

Pendant que je fais des vers pour elle ? c'est-à-dire....

Le GRIS.

Elle vous en fait bien excuses, & elle vous prie de revenir bientôt la voir.

Le VICOMTE.

Sûrement ; quand je dis sûrement....

Le GRIS.

Vous n'y manquerez pas ?

Le VICOMTE.

Je n'ai garde ; c'est une femme charmante. Ah ça, tenez, vous lui donnerez ces vers que je viens de faire : si elle n'en est pas contente, je les corrigerai quand je reviendrai : quand je dis que je les corrigerai, c'est-à-dire....

Le GRIS.

En ce cas-là elle les trouvera bien.

Le VICOMTE.

Je suis pressé un peu ; quand je dis que je suis pressé, c'est-à-dire, que j'attendrois, si elle revenoit bientôt.

Le GRIS.

Elle eſt ſortie pour toute la journée.

Le VICOMTE.

Je reviendrai demain ou après demain ; c'eſt-à-dire.... ſi je le peux.

Le GRIS.

Ce ſera la même choſe ; c'eſt égal.

Le VICOMTE.

Adieu : n'oubliez pas de lui donner ces vers, toujours ; c'eſt-à-dire....

Le GRIS.

Oui, oui. (*Ils s'en vont.*)

Fin du ſoixantieme Proverbe.

LE CHIEN JUPITER.

SOIXANTE-UNIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

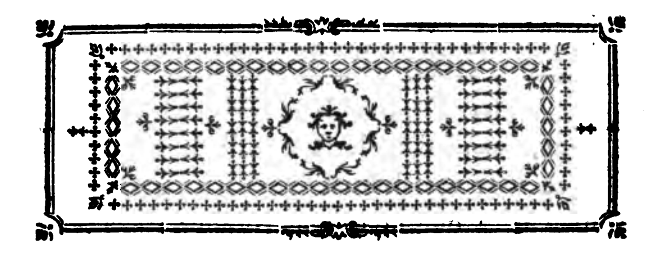
M. DE SAINT-AURELE, *robe-de-chambre brune à grandes fleurs, bonnet de nuit, pantoufles & mouchoir de col.*

Mlle DE SAINT-AURELE, *Fille de M. de Saint-Aurele, en robe-de-chambre, tablier vert, & coëffée en petit bonnet.*

M. DE VALBERT, *habit rouge galonné, épée, & chapeau uni.*

FLAMAND, *Laquais de M. de Saint-Aurele, redingotte croisée à boutons plats, & petite perruque ronde.*

La Scène est chez M. de Saint-Aurele, dans un sallon.



LE CHIEN JUPITER.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. De SAINT-AURELE, M. De VALBERT.

Mlle. De SAINT-AURELE.

COMPRENEZ-VOUS bien ce que je vous dis?

M. De VALBERT.

Oh, sûrement, je vous écoute avec attention.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est que quelquefois vous êtes si distrait en écoutant....

M. De VALBERT.

Je vous jure que je ne pense qu'à vous, que je ne parle que de vous, & que je ne suis jamais occupé d'autre chose.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui, quand il ne le faut pas ; & je ſuis ſûre que ce ſont vos diſtractions qui auront appris à mon pere que nous nous aimons.

M. De VALBERT.

Oh, je ne ſuis plus diſtrait.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous ne l'êtes plus ?

M. De VALBERT.

Non, non, je me ſuis bien corrigé.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui, très bien ; en ſortant hier de la maiſon où nous avons ſoupé, vous avez fait à Madame de Berly toutes les queſtions que vous me faites ordinairement, & toujours en l'appellant Mademoiſelle.

M. De VALBERT.

Moi ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je vous ai entendu lui parler de ſon pere, qui eſt mort il y a dix ans ; vous lui demandiez s'il ſortiroit aujourd'hui.

M. De VALBERT.

Cela n'eſt pas poſſible.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Cela ne devroit pas être ; mais, avec vous,

cela n'eſt pas étonnant. Songez donc à tout ce que vous devez faire pour déterminer Madame votre mere à faire parler à mon pere; car, comme je vous le répete, je ſuis perſuadée qu'il ſonge très-ſérieuſement à me marier : & s'il s'entête une fois de quelque projet, vous pouvez compter que rien ne le fera changer de ſyſtême.

M. De VALBERT.

Vous croyez donc qu'il n'aura pas de répugnance à vous marier avec moi?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Non, à préſent. Il y a huit jours cela auroit été différent; votre procès n'étoit pas gagné, & votre fortune n'étoit pas aſſurée comme elle l'eſt actuellement.

M. De VALBERT.

Je ne vous en aimois pas moins, & ce ne ſeroit pas votre fortune qui me feroit changer de ſentiment.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je le crois; mais ce n'eſt pas de ma fortune qu'il étoit queſtion, c'étoit de la vôtre.

M. De VALBERT.

Ai-je dit autre choſe?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Voilà ce que j'avois de preſſé à vous dire,

& c'eſt ce qui m'a fait deſirer de vous voir ce ſoir, avant que mon pere fût rentré.

M. De VALBERT.

Quoi! vous n'avez pas autre choſe à me dire? Ah! vous ne m'aimez plus!

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais je crois que vous êtes fou?

M. De VALBERT.

Oui, je le ſuis, d'aimer une ingrate....

Mlle. De SAINT-AURELE.

Sûrement, vous plaiſantez: où eſt l'ingratitude de vous preſſer de faire tout ce qu'il eſt poſſible, pour déterminer mon pere en votre faveur?

M. De VALBERT.

Ah! je vous demande pardon.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous voyez bien que j'avois raiſon de vous reprocher vos diſtractions; puiſque même dans ce moment-ci, vous..... Mais qu'entends-je? je crois que c'eſt mon pere qui rentre déja.

M. De VALBERT.

Je vais m'en aller.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Et par où? vous le rencontreriez ſûrement.

Ecoutez, je vais vous cacher dans ce cabinet....

M. De VALBERT.

C'eſt bien dit. (*Il va pour y entrer.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

Attendez donc, il ne viendra peut-être pas ici tout de ſuite : il ſe déshabille toujours de l'autre côté.

M. De VALBERT.

Eh bien, que faut-il que je faſſe ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Quand il ſera endormi, vous ſortirez du cabinet.

M. De VALBERT.

Pour vous aller trouver dans votre chambre?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Non pas, s'il vous plaît ; pour vous en aller chez vous.

M. De VALBERT.

Rien n'eſt plus aiſé.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui, pour un autre ; mais pour vous....

M. De VALBERT.

Ne craignez rien.

Mlle. De SAINT-AURELE.

S'il éteint ſa lumiere, vous ne trouverez jamais la porte, & vous ferez du bruit.

M. De VALBERT.

Oh, la porte, elle eſt à gauche. (*Il montre à droite.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

Qui, à gauche, de ce côté-là ?

M. De VALBERT.

Qu'eſt-ce que cela fait ? pourvu que je vous réponde de la trouver.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais je crains que vous ne faſſiez du bruit, & que mon pere ne ſe réveille.

M. De VALBERT.

Eh bien, il croira que c'eſt ſon chien.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Et pourquoi voulez-vous qu'il le croie ?

M. De VALBERT.

C'eſt que je le contrefais à merveille.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous ?

M. De VALBERT.

Oui, vous ne vous ſouvenez pas qu'avec mon mouchoir je contrefaiſois le bruit qu'il fait, quand il ſe gratte la teigne qu'il a à l'oreille.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'eſt de Jupiter que vous voulez parler ?

M. De VALBERT.

Oui; voulez-vous que je vous montre? (*Il secoue son mouchoir.*) Ecoutez, écoutez.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Eh non, non.

M. De VALBERT.

Vous ne voulez pas entendre?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Eh, Jupiter est mort il y a six mois.

M. De VALBERT.

Mais il en a un autre; c'est la même chose.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Point du tout, Sultan ne se gratte pas. En vérité vous me faites trembler!

M. De VALBERT.

Soyez tranquille.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je ne saurois l'être; & si mon pere vient à découvrir que vous êtes ici, cela l'irritera contre nous deux, & détruira tous nos projets.

M. De VALBERT.

Ne craignez rien; je vous réponds de tout.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Ne sortez pas qu'il ne soit bien endormi.

M. De VALBERT.

Oui, oui.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Que lorſque vous l'entendrez ronfler. Je crois que le voilà qui vient; entrez dans le cabinet. (*M. de Valbert entre dans le cabinet.*)

SCENE II.

Mlle. De SAINT-AURELE, M. De SAINT-AURELE, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, FLAMAND.

M. De SAINT-AURELE, *touſſant.*

FLAMAND, vous n'oublierez donc pas demain matin, d'aller par-tout où je vous ai dit.

FLAMAND.

Oui, Monſieur.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Papa, vous êtes rentré de bonne-heure.

M. De SAINT-AURELE.

C'eſt que ce ſoir je ne me porte pas bien; mon aſthme me tourmente. (*Il touſſe.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

Couchez-vous, au lieu de vous amuſer à lire, comme vous faites toujours.

M. De SAINT-AURELE.

Je me garderai bien de me coucher ce soir.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Pourquoi donc?

M. De SAINT-AURELE.

A cause de mon oppression qui augmenteroit encore; je vais me mettre sur ma chaise longue. (*Il tousse.*)

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est bien cruel de souffrir comme cela.

M. De SAINT-AURELE.

Que veux-tu, mon enfant, il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'est que vous serez mal à votre aise, & que vous ne pourrez pas dormir.

M. De SAINT-AURELE.

Je lirai.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Oui; mais cela vous échauffe. Ah! papa, ne lisez pas ce soir.

M. De SAINT-AURELE.

Mais c'est que je m'ennuirai.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous dormirez.

M. De SAINT-AURELE.

Je le voudrois bien. Flamand, vous irez chez mon Notaire, ſavoir s'il ſera chez lui à midi, demain.

FLAMAND.

Oui, Monſieur.

M. De SAINT-AURELE.

Ma fille, j'ai bien des choſes à te dire.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc, papa ?

M. De SAINT-AURELE.

Ah ! tu n'en ſeras pas fâchée.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais encores?

M. De SAINT-AURELE.

Va, va te coucher : tu ne te réveilleras pas toujours fille. (*Il touſſe.*) Tu dois m'entendre ; je t'expliquerai cela.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mais, papa, tant que je ſerai avec vous, je ne m'ennuirai point d'être fille.

M. De SAINT-AURELE.

Oh, oui, elles diſent toujours cela ; mais elles ſont bien aiſes quand on les marie. (*Il touſſe.*) N'eſt-ce pas, Flamand ?

FLAMAND.

FLAMAND.

Dame, Monſieur, écoutez donc, Mademoiſelle eſt du bois dont on fait les femmes.

M. De SAINT-AURELE.

Demain, demain, nous parlerons de tout cela.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous ne voulez me rien dire aujourd'hui, papa ?

M. De SAINT-AURELE.

Non, non : allons, bon ſoir.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Que je vous voie aſſis, pour ſavoir ſi vous ſerez bien.

M. De SAINT-AURELE.

Flamand m'arrangera ; va te coucher.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous me promettez de ne pas lire ?

M. De SAINT-AURELE.

Si j'ai envie de dormir.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Bon ſoir, papa, (*Elle l'embraſſe.*) Flamand, ne laiſſez pas lire papa.

M. De SAINT-AURELE.

Adieu, adieu.

SCENE III.

M. De SAINT-AURELE, FLAMAND.

M. De SAINT-AURELE.

FLAMAND, je crois que ma fille ne ſera pas fâchée d'être mariée ?

FLAMAND.

Elle aura raiſon, ſur-tout ſi vous lui donnez un bon mari. Mais, Monſieur, ſera-ce bientôt ?

M. De SAINT-AURELE.

Vous êtes curieux, Monſieur Flamand.

FLAMAND.

Oh, moi, cela ne me fait en rien du tout. Allons, Monſieur, voulez-vous vous coucher; car j'ai encore bien des choſes à faire ce ſoir ?

M. De SAINT-AURELE.

Eh bien, allons. (*Il ſe met ſur la chaiſe longue.*) ai-je tout ce qu'il me faut ?

FLAMAND.

Aſſurément; ne ſemble-t-il pas que je vous laiſſe jamais manquer de quelque choſe ?

M. De SAINT-AURELE.

Si tu te fâches....

FLAMAND.

Je ne me fâche pas. Allons, êtes-vous bien?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, oui.

FLAMAND.

Je m'en vais mettre le couvre-pied.

M. De SAINT-AURELE.

Il n'y aura pas de mal.

FLAMAND.

Vous avez-là votre table....

M. De SAINT-AURELE.

Oui; mais ici, où est l'autre?

FLAMAND.

Vous n'en avez que faire.

M. De SAINT-AURELE.

Et si, pour mettre la lumiere.

FLAMAND.

La lumiere?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, mon livre, mes lunettes.

FLAMAND.

Vous n'avez que faire de lunettes ni de livre; parce que vous n'aurez point de lumiere.

M. De SAINT-AURELE.

Je n'aurai pas de lumiere?

FLAMAND.

Non, non, Mademoiselle ne veut pas que vous lisiez.

M. De SAINT-AURELE.

Mais si je le veux, moi?

FLAMAND.

Ce qu'il faut que vous vouliez, c'est dormir.

M. De SAINT-AURELE.

Mais si je ne peux pas?

FLAMAND.

Bon; quand on n'a rien de mieux à faire, il faut bien qu'on dorme.

M. De SAINT-AURELE.

Oui, vous autres, qui dormez quand vous voulez.

FLAMAND.

Vous verrez que nous avons tort. A quelle heure faut-il entrer demain?

M. De SAINT-AURELE.

De bonne-heure; quand tu seras levé.

FLAMAND.

C'est bon.

M. De SAINT-AURELE.

Flamand?

FLAMAND.

Monsieur.

M. De SAINT-AURELE.

Mets toujours là une table, pour ma tabatiere & la sonnette.

FLAMAND.

Ah ! mon Dieu, on ne finit jamais.

M. De SAINT-AURELE.

Veux-tu bien faire ce que je te dis ?

FLAMAND.

Eh bien, est-ce que je ne le fais pas ? (*Il apporte la table.*)

M. De SAINT-AURELE.

La sonnette y est-elle ?

FLAMAND.

Oui, oui.

M. De SAINT-AURELE.

N'oublies pas ce que je t'ai dit pour demain.

FLAMAND.

Oh, demain il sera jour : dormez, dormez.



SCENE IV.

M. De SAINT-AURELE, M. De VALBERT.

M. De VALBERT, *ouvrant la porte du cabinet.*

Ecoutons quand il ſera endormi.

M. De SAINT-AURELE.

Qu'eſt-ce que tu dis, Flamand?

M. De VALBERT.

Oh rien, rien.

M. De SAINT-AURELE.

Ce drôle-là fait le maître. — (a) On eſt bien à plaindre de dépendre de ſes gens. — Heureuſement qu'il me ſemble que je dormirai bientôt.

M. De VALBERT.

Tant mieux, tant mieux.

M. De SAINT-AURELE.

Ce coquin de Flamand parle toujours tout ſeul. Veux-tu bien te taire.

M. De VALBERT.

Je ne dirai plus rien.

(a) — Cette marque indique des momens de ſilence.

M. De SAINT-AURELE.

Je ſuis fâché de ne m'être pas couché dans mon lit. — Oui, mon oppreſſion ne vient pas. — Je crois que je m'endors. — Oui. (*Il ronfle.*)

M. De VALBERT.

Ecoutons; il commence à ronfler. (*Il entre en reculant pour fermer la porte du cabinet.*) Voyons; tantôt je diſois la porte eſt à droite. (*Il marche, & touche une chaiſe qu'il renverſe.*)

M. De SAINT-AURELE, *ſe réveillant.*

Qu'eſt-ce qui eſt là? (*M. de Valbert tire ſon mouchoir, & fait le chien qui ſe gratte l'oreille.*) J'entends, je crois quelque choſe, ou je rêvois. Je ſuis bien fâché de m'être réveillé. — (*M. de Valbert marche encore, & touche une autre choſe.*) Mais qu'eſt-ce donc que cela? (*M. de Valbert ſecoue ſon mouchoir.*) Je n'y comprends rien. (*M. de Valbert renverſe la table qui eſt auprès de lui.*) Répondez donc; qu'eſt-ce qui eſt là? (*M. de Valbert ſecoue ſon mouchoir.*) Je ne trouve point ma ſonnette; elle eſt tombée. (*M. de Valbert ſecoue toujours ſon mouchoir en cherchant la porte.*) Voulez-vous bien parler? Qu'eſt-ce qui eſt là?

M. De VALBERT.

Eh bien, Monſieur, c'eſt votre chien Jupiter

qui se gratte l'oreille. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. De SAINT-AURELE.

Mon chien Jupiter ; il est mort il y a long-tems.

M. De VALBERT.

Je veux dire Sultan. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. De SAINT-AURELE.

Sultan n'a point de mal à l'oreille.

M. De VALBERT.

Ah ! cela est vrai.

M. De SAINT-AURELE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*Il appelle.*) Flamand, Flamand.

SCENE V.

Mlle. De SAINT-AURELE, M. De SAINT-AURELE, M. De VALBERT.

Mlle. De SAINT-AURELE, *ouvrant la porte de sa chambre, une lumiere à la main.*

EH ! mon Dieu, papa, qu'avez-vous donc ; est-ce que vous vous trouvez mal ?

M. De SAINT-AURELE.

Non, non ; mais c'est qu'il y a quelqu'un ici

qui fait un bruit du diable, qui a tout renversé, & qui m'a réveillé.

Mlle. DE SAINT-AURELE, *regardant M. de Valbert, qui se cache derriere elle.*

Comment donc? cela n'est pas possible.

M. De SAINT-AURELE.

Je te dis que si; puisqu'il m'a parlé.

Mlle. De SAINT-AURELE, *regardant M. de Valbert qui est embarrassé.*

Il vous a parlé?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, il m'a dit qu'il étoit mon chien Jupiter, & puis Sultan.

Mlle. De SAINT-AURELE, *regardant M. de Valbert.*

Bon; c'est un rêve que vous avez fait.

M. De SAINT-AURELE.

Je te dis que non; & ce qu'il y a de singulier, c'est que j'ai trouvé que c'étoit la voix de Monsieur de Valbert.

Mlle. De SAINT-AURELE.

De Monsieur de Valbert?

M. De SAINT-AURELE.

Oui, de Monsieur de Valbert. Si c'est lui,

il a tort de venir ſi matin ; & ſa mere auroit bien dû l'en empêcher.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Comment ſa mere ; vous croyez que c'eſt elle ?....

M. De SAINT-AURELE.

Elle doit le ſavoir toujours. Apparemment qu'elle lui aura dit ce que nous avions conclu enſemble.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Je ne vous comprends pas bien, papa.

M. De SAINT-AURELE.

Je voulois te dire tout cela demain. J'ai ſu que tu aimois Monſieur de Valbert : j'ai été trouver ſa mere pour ſavoir ſi elle en ſavoit quelque choſe ; elle m'a tout avoué, & qu'il dépendoit de moi de faire le bonheur de ſon fils.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Eſt-il poſſible : & qu'avez-vous répondu ?

M. De SAINT-AURELE.

Que ſi le parti te convenoit, ce ſeroit une affaire bientôt faite ; & je voulois raiſonner de tout cela avec toi.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Ah ! cher papa, que je vous aurai d'obligation !

M. De SAINT-AURELE.

Apparemment que cet étourdi de Valbert, eſt venu dès le matin pour me remercier.

Mlle. De SAINT-AURELE.

C'eſt cela même.

M. De SAINT-AURELE.

Il pouvoit bien attendre un peu plus tard. Mais où eſt-il donc ?

Mlle. De SAINT-AURELE.

Tenez, le voilà.

M. De SAINT-AURELE.

Ah ! Monſieur le drôle, vous m'avez fait grand tort de me réveiller ; mais je vous le pardonne.

M. De VALBERT.

Monſieur, je ne ſaurois vous exprimer ma joie : ah ! Mademoiſelle.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Mon pere !....

M. De SAINT-AURELE.

Oui, oui, vous direz tout cela demain. J'ai envie de m'aller coucher dans mon lit. Appellez-moi Flamand ; car je ne ſai où eſt ma ſonnette.

Mlle. De SAINT-AURELE.

Vous n'aurez pas beſoin de lui, papa.

M. De VALBERT.

Oui, oui, nous allons vous aider à vous coucher. Donnez-moi la main. (*M. de Saint-Aurele se leve.*)

M. De SAINT-AURELE.

Passons dans ma chambre; mais allez-vous-en tout de suite après, car je veux dormir. (*Ils s'en vont.*)

Fin du soixante-unieme Proverbe.

L'AMBASSADEUR.

SOIXANTE-DEUXIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

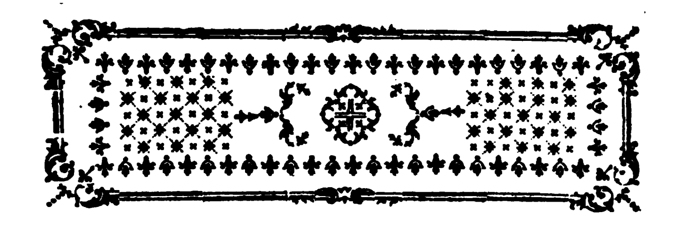
LE MARQUIS D'ARVILLE, *Ambaſſadeur, en habit de voyage galonné, croix de S. Louis, enſuite en robe-de-chambre aſſez belle.*

LA MARQUISE D'ARVILLE, ſa Femme, *bien miſe.*

LE CHEVALIER DE ROSEMONT, *en habit vert galonné d'or, uniforme de Choiſi.*

JULIE, *Femme-de-chambre de la Marquiſe d'Arville, en Femme-de-chambre.*

La Scène eſt chez la Marquiſe d'Arville, dans ſon ſallon.



L'AMBASSADEUR.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La MARQUISE.

ENTREZ donc ici, Chevalier.

Le CHEVALIER.

Me voilà, me voilà.

La MARQUISE.

Mais dites-moi donc, qu'eſt-ce que c'eſt que toutes ces folies que vous faites devant une Femme-de-chambre que je n'ai que d'hier, & que je ne ſuis pas encore déterminée à garder ?

Le CHEVALIER.

Bon ! ne ſont-elles pas accoutumées à cela.

La MARQUISE.

Celle-ci me déplaît.

Le CHEVALIER.

Hé bien, renvoyez-là.

La MARQUISE.

Oui, & elle ira dire que vous êtes avec moi d'une familiarité.... Voyez à quoi vous m'exposez, à garder une créature qui est d'une maussaderie insoutenable.

Le CHEVALIER.

Mais est-ce qu'on ne renvoie jamais de Femmes-de-chambre ?

La MARQUISE.

Je crois que c'est toujours très-mal fait. Je n'ai laissé marier Julie, que parce qu'elle vouloit me quitter : je lui ai même persuadé que le Brun en étoit amoureux, & il n'y pensoit seulement pas.

Le CHEVALIER, *riant.*

C'est délicieux !

La MARQUISE.

C'est pourtant vous qui en êtes la cause.

Le CHEVALIER.

Vous ne m'en avez jamais parlé. Ce pauvre le Brun a donc été sacrifié ?

La MARQUISE.

Comment sacrifié ?

Le

Le CHEVALIER.

Oui, Julie n'eſt rien moins que belle.

La MARQUISE.

Elle l'eſt aſſez pour lui. Mais pourquoi allez-vous à Choiſi aujourd'hui ?

Le CHEVALIER.

Parce que le Comte m'a mandé que j'étois ſur la liſte.

La MARQUISE.

Eſt-ce que vous l'en aviez chargé ?

Le CHEVALIER.

Mais, oui.

La MARQUISE.

A propos de quoi, lui ſur-tout qui ne ſe ſouvient jamais de rien ? Il eſt bien étonnant qu'avec ſes diſtractions il y ait ſongé !

Le CHEVALIER.

Mais c'eſt qu'il eſt fort mon ami.

La MARQUISE.

Votre ami ? Ne lui faites pas de confidence toujours.

Le CHEVALIER.

Bon, vous croyez que par diſtraction....

La MARQUISE.

A propos, que je vous diſe donc.

Le CHEVALIER.

Quoi ?

La MARQUISE.

Mon mari, qui eſt las de ſon ambaſſade, & qui veut demander à revenir ; j'ai peur même qu'il ne veuille être ici pour la promotion ; il s'eſt aviſé de vouloir avoir le cordon bleu.

Le CHEVALIER.

Il faut lui mander qu'on n'en fera pas cette année. A-t-il trente-cinq ans ?

La MARQUISE.

Oui, vraiment ; & quand il s'eſt mis une fois une choſe dans la tête, il n'eſt pas aiſé de l'en faire revenir : il m'a écrit mille choſes tendres il y a quinze jours.

Le CHEVALIER.

Il eſt peut-être amoureux de vous, ce cher Marquis.

La MARQUISE.

Je le croirois aſſez.

Le CHEVALIER.

C'eſt inconcevable que je ne l'aie jamais vu !

La MARQUISE.

Cèla n'eſt pas poſſible ?

Le CHEVALIER.

Non, d'honneur. (*Il tire ſa montre.*)

La MARQUISE.

Est-ce que vous vous en allez ?

Le CHEVALIER.

Oui, il est tard ; je n'ai pas trop de tems. (*Il veut sortir par une autre porte que par celle où il est entré.*)

La MARQUISE.

Eh bien, par où allez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Par le jardin ; ma chaise m'attend sur le rempart.

La MARQUISE.

Il est bien nécessaire d'avoir cet air de mystere à l'heure qu'il est. Que diront mes gens qui ne vous auront pas vu sortir ?

Le CHEVALIER.

Cela est vrai.

La MARQUISE.

Quel étourdi ! Quand reviendrez-vous ?

Le CHEVALIER.

Mercredi ; ne vous l'ai-je pas dit ?

La MARQUISE.

Non, vraiment. Vous m'écrirez ?

Le CHEVALIER.

Sûrement. (*Il lui baise la main.*) Adieu, belle Marquise.

La MARQUISE.

Voüs ſerez bien aiſe de trouver la Vicomteſſe à Choiſy.

Le CHEVALIER.

Allons, vous êtes folle. Où ſouperez-vous ce ſoir ?

La MARQUISE.

Mais ici, tout ſeule.

SCENE II.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

MADAME, voilà Monſieur le Marquis qui va arriver.

La MARQUISE.

Quoi, mon mari ?

JULIE.

Oui, Madame; ſon valet-de-chambre eſt ici depuis une heure.

La MARQUISE.

Il falloit donc m'avertir : à quoi m'expoſiez-vous !

JULIE.

Mais, Madame, je ne viens de le ſavoir que

tout-à-l'heure ; Monsieur le Marquis veut vous surprendre : ne dites pas que je vous l'ai dit.

La MARQUISE.

Voilà une belle imagination !

JULIE.

Je savois bien que cela ne feroit pas plaisir à Madame ; mais j'ai cru bien faire de l'avertir.

La MARQUISE, *à elle-même.*

C'est son projet qui le fait venir apparemment.

JULIE.

Je crois que je l'entends.

La MARQUISE.

C'est lui-même.

SCENE III.

Le MARQUIS, La MARQUISE, JULIE.

Le MARQUIS, *embrassant la Marquise.*

Vous ne m'attendiez pas sitôt, Madame.

La MARQUISE.

Non, vraiment.

Le MARQUIS.

Vous êtes plus belle que jamais, & vous vous portez à merveille.

La MARQUISE.

Ce soir; j'ai été malade toute la journée. Vous êtes engraissé.

Le MARQUIS.

Trouvez-vous? Je suis pourtant venu de Strasbourg, sans coucher en chemin.

La MARQUISE.

Vous avez dormi dans votre voiture?

Le MARQUIS.

Ah! oui: je suis bien fatigué. Avez-vous quelqu'un à souper ce soir?

La MARQUISE.

Non; je comptois aller chez ma mere.

Le MARQUIS.

Je vais envoyer savoir de ses nouvelles, & lui faire dire que vous n'irez pas.

JULIE.

Monsieur le Marquis, voulez-vous que j'y envoie?

Le MARQUIS.

Non, non. Bon jour Julie. Madame, voulez vous bien que je me mette en robe-de-chambre?

La MARQUISE.

Mais sûrement. J'aime bien cette question.

Le MARQUIS.

Je m'en vais envoyer des lettres que j'ai à faire remettre, & je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE IV.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE.

EH bien, Mademoiselle, vous attendiez-vous à ce retour-là ?

JULIE.

Non, sûrement, Madame.

La MARQUISE.

C'est son frere l'Abbé qui aura négocié tout cela : il a une ambition insoutenable ! Toute cette famille m'est odieuse.

JULIE.

Madame est bien heureuse que Monsieur le Marquis ne l'emmène pas avec lui dans son ambassade.

La MARQUISE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là! il ne me manqueroit plus que cela. Mais vraiment il faut que j'avertisse le Chevalier de ce retour. Dites à votre mari qu'il faut qu'il aille à Choisy.

JULIE.

Ce soir?

La MARQUISE.

Sûrement. Je m'en vais écrire; je crains que le Chevalier ne fasse quelque étourderie.

JULIE.

Madame a bien raison.

La MARQUISE.

Avertissez le Brun, de se tenir prêt.

JULIE.

Il le fera dans le moment. Voici Monsieur le Marquis.

La MARQUISE.

Allez vîte, & revenez; je vous donnerai ma lettre.

JULIE.

Oui, Madame.



SCENE V.

Le MARQUIS, La MARQUISE.

Le MARQUIS, *en robe-de-chambre, des lettres à la main.*

JE viens de dire qu'on ne laisse entrer personne.

La MARQUISE.

Pendant que vous allez lire vos lettres....

Le MARQUIS.

Où allez-vous ?

La MARQUISE.

Je vais revenir.

Le MARQUIS.

Mes lettres ne sont pas pressées.

La MARQUISE.

Je ne serai pas long-tems.

Le MARQUIS.

Je ne veux les lire que demain, hors une de l'Abbé ; rien ne m'intéresse dans tout cela.

La MARQUISE.

Lisez, lisez. (*Elle entre dans un cabinet.*)

SCÈNE VI.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le MARQUIS, *lisant, assis.*

BON, le Roi est à Choisy; je ne le verrai donc que mercredi. Si j'avois sû cela.....

Le CHEVALIER, *entrant par la porte par où il vouloit sortir.*

Vous aviez raison, Marquise, le Comte s'est trompé; je viens de le rencontrer. Ah!...

Le MARQUIS, *se levant.*

Monsieur, vous croyez parler à une autre personne.

Le CHEVALIER.

Monsieur, je vous avouerai que je suis fort surpris de vous trouver ici, & en robe-de-chambre encore.

Le MARQUIS.

Je le suis davantage moi, du ton sur lequel il me paroît que vous y êtes.

Le CHEVALIER.

Je vois que je suis sacrifié, & que pendant mon absence on ne perd pas un instant. On

a bien raiſon de dire qu'il faut s'attendre à tout avec les femmes. Notre ſort eſt à peu-près égal ; & à vous dire le vrai, je ne me le perſuadois pas.

Le MARQUIS.

Monſieur, vous m'apprenez des choſes qui ne me ſont point agréables.

Le CHEVALIER.

Et croyez-vous, Monſieur, qu'il me ſoit plus agréable de vous trouver ici, & en robe-de-chambre ?

Le MARQUIS.

Je crois en avoir le droit.

Le CHEVALIER.

C'eſt ce qu'il faudra voir. Peut-on être plus cruellement trompé !

Le MARQUIS.

Monſieur, ces plaintes là me déplaiſent très-fort, je vous en avertis.

Le CHEVALIER.

Eh bien, Monſieur, allez-vous-en, vous ne les entendrez pas.

Le MARQUIS.

Vous ne me connoiſſez pas apparemment ?

Le CHEVALIER.

Non, Monfieur, & je fuis très-fâché de voir que ce foit à vous qu'on me facrifie; mais vous n'en jouirez pas long-tems, je vous le promets.

Le MARQUIS.

Monfieur, ce ton-là ne me convient point du tout.

Le CHEVALIER.

J'en fuis fâché. Sortez, vous dis-je.

Le MARQUIS.

Il eft fingulier que vous croyiez devoir me chaffer d'ici.

Le CHEVALIER.

Vous le prendrez comme il vous plaira; fi vous étiez de mes amis, je prendrois peut être un autre ton; mais avec un inconnu....

Le MARQUIS.

Un inconnu?

Le CHEVALIER.

Sûrement; je ne vous ai jamais vu nulle part, & vous ne devriez pas vous faire preffer davantage de fortir.

Le MARQUIS.

C'eft à moi de vous en prier; apprenez que je fuis le maître ici.

Le CHEVALIER.

Vous ?

Le MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Le CHEVALIER.

Pas tant que j'y ſerai.

Le MARQUIS.

Monſieur, je vous dis que je ſuis le maître, encore une fois.

Le CHEVALIER.

Habillez-vous, & nous verrons.

SCENE VII.

Le MARQUIS, La MARQUISE, Le CHEVALIER, JULIE.

La MARQUISE.

Qu'est-ce que vous avez donc, Monſieur ? Ah, ciel ! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Le MARQUIS.

Vous voyez, Madame, qu'après m'avoir outragé, on veut encore me faire ſortir de chez moi.

Le CHEVALIER, *confondu.*

De chez vous ?

Le MARQUIS.

Oui, Monſieur, vous n'avez pas voulu l'entendre.

JULIE.

C'eſt Monſieur le Marquis.

Le CHEVALIER.

Monſieur, je vous croyois à votre ambaſſade. Madame, je vous demande bien pardon : je ſuis déſeſpéré ! (*Il ſort.*)

Le MARQUIS.

Madame, je ne ferai point de bruit ; mais que ce ſoit une choſe dite, ne le revoyez plus.

La MARQUISE.

Vous allez peut-être croire, Monſieur....

Le MARQUIS.

Je ne veux point d'explication, & je ne vous en parlerai jamais. (*Il ſort.*)

La MARQUISE.

Qu'elle imprudence ! le Chevalier m'a perdue. (*Elle s'en va.*)

Fin du ſoixante-deuxieme Proverbe.

LE PRINCE WOURTSBERG.

SOIXANTE-TROISIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

LE PRINCE WOURTSBERG, Souverain. *Habit vert brodé en Brandebourgs en or, cordon jaune bordé de rouge, plaque d'argent sur l'habit, chapeau & épée, coëffé en aîle de pigeon, grand toupet.*

LA PRINCESSE GUDULE, } *robes riches,*
LA PRINCESSE ULRIQUE, } *beaucoup de choses dans leurs coëffures en argent, en diamans & fleurs, contenances gênées, avec des éventails.*

LE GRAND CHAMBELLAN, *Habit brun & veste jaune brodés en argent, grande perruque brune, gants, canne, chapeau, & l'ordre du Prince.*

LE BARON SCHLOFF, *habit à paremens magnifiques, coëffure comme le Prince, chapeau, épée, & l'ordre du Prince.*

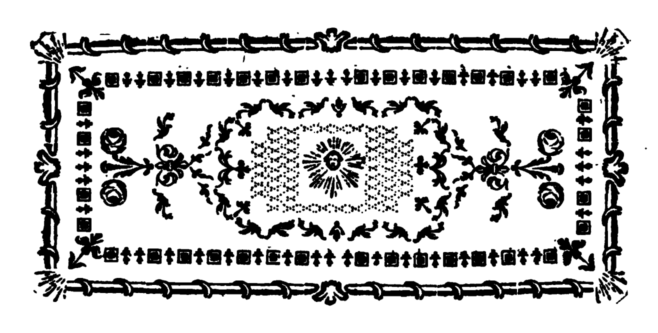
M. BRILLANTSON, *Chanteur François, habit & veste gris-de-fer, galonné d'un petit galon d'argent, chapeau & épée.*

FRÉDERIC, *Valet-de-chambre du Prince. Habit vert galonné en or avec des revers, boutons plats, petite perruque ronde.*

LES MUSICIENS du Prince, *en uniforme vert, paremens jaunes, petit galon d'argent.*

La Scène est dans le palais du Prince, dans un sallon.

LE



LE PRINCE WOURTSBERG.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BRILLANTSON, FRÉDERIC.

FRÉDERIC.

Entre-vous ici, Monſieur le François?

M. BRILLANTSON.

Eſt-ce ici que demeure Monſieur le Baron Schloff?

FRÉDERIC.

Oui, il va venir tout préſentement à cette chambre.

M. BRILLANTSON.

Je demande ſi c'eſt ici ſon logement.

FRÉDERIC.

Logement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, ſi c'eſt où il ſe couche, où il s'habille ?

FRÉDERIC.

Ah, vous voulez dire ſon quartier.

M. BRILLANTSON.

Son quartier ?

FRÉDERIC.

Oui, ce n'eſt pas à le droite du Château, il faut marcher encore plus.

M. BRILLANTSON.

Eh-bien, je vais aller chez lui.

FRÉDERIC.

Non, il faut attendre ici, il viendra parler à vous. Tenez, je entends je crois.

M. BRILLANTSON.

Je vais.....

FRÉDERIC.

Non, reſte vous-là, il m'a dit : je vais regarder. *Il regarde à la porte.* C'eſt point encore.

M. BRILLANTSON.

Comment appellez-vous cet endroit-ci ?

FRÉDERIC.

Endroit-ci ?

M. BRILLANTSON.

Oui, cette chambre ?

FRÉDERIC.

C'eſt le quartier du Prince, il dort encore plus là-bas, dans les autres.

M. BRILLANTSON.

J'entends.

FRÉDERIC.

Tenez, je crois que voilà, Monſieur Baron. Oui, c'eſt lui véritablement. Je ſuis plus bon préſentement, j'ai marche ſur la princeſſe.

SCENE II.

Le BARON, BRILLANTSON.

Le BARON.

EH bonjour, Monſieur Brillantſon, je ſuis fort content de vous voir dans cette pays.

M. BRILLANTSON.

Je craignois bien que vous ne fuſſiez pas de retour de vos voyages.

Le BARON.

Pardonne-moi, je ſuis retourné il y a plus que cinq mois. Paris il eſt toujours joli ? je ſuis été

fort charmé de ma derniere voyage ; c'eſt un Ville qu'il eſt fort agréable, fort charmant ! Pourquoi-donc vous, il quitte la France ?

M. BRILLANTSON.

C'eſt que je ſuis bien-aiſe de voir un peu l'Allemagne, on m'a dit qu'il falloit tout connoître.

Le BARON.

Cette Pays il eſt bon. Et Mademoiſelle Perſil, comment il eſt à préſent ?

M. BRILLANTSON.

Elle danſe toujours à l'Opéra.

Le BARON.

Oui, mais je dis ſon ſanté ?

M. BRILLANTSON.

Eſt-ce que vous l'avez connue ?

Le BARON.

Oh, tiaplement !

M. BRILLANTSON.

Je ne ſçavois pas.

Le BARON.

Il m'a coûté encore plus avec cela de l'argent beaucoup ; mais j'ai aime encore grandement. Son mere il boit fortement ; mais il aime encore beaucoup l'argent bien plus fort.

M. BRILLANTSON.

C'eſt une vilaine femme; mais Mademoiſelle Perſil, eſt une fille charmante!

Le BARON.

Oh, je ſçai fort bien; c'eſt là ou j'ai fait avec vous mon connoiſſance, vous avez oublié?

M. BRILLANTSON.

Ah, c'eſt vrai. Eh bien; c'eſt elle qui eſt cauſe que j'ai été obligé de ſortir de France.

Le BARON.

Tiaple! je ſçavois pas.

M. BRILLANTSON.

Il y a huit jours; c'eſt un malheur qui m'eſt arrivé, à quoi je ne m'attendois pas; c'eſt Monſieur le Comte de Rondeville, qui eſt ſon amant à préſent, il étoit allé à Verſailles pour trois jours, elle m'a dit de venir ſouper avec elle, il nous a ſurpris; il eſt entré l'épée à la main; en voulant l'éviter, je l'ai pouſſé contre une porte qui l'a bleſſé; il eſt tombé ſans connoiſſance, on m'a dit qu'il étoit fort malade, & on m'a conſeillé de me ſauver; j'ai penſé que vous pourriez me rendre ſervice, ſoit ici où ailleurs, & je ſuis venu vous trouver, Monſieur le Baron.

Le BARON.

Voulez-vous reſter avec le Prince? il donne-

ra à vous de l'argent, pour chanter à ſon Concert.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux.

Le BARON.

Il a un pon muſique.

M. BRILLANTSON.

Je le ſçais : ſi par votre moyen, je pouvois lui être préſenté.....

Le BARON.

Je ſerai fort content ; mais il faut parler avec Monſieur la Chambellan, & je dirai ; il vient ici, à ce moment. Je vais montrer vous à lui, & je dirai comme vous il chante fort pon.

M. BRILLANTSON.

Je vous en ſerai très-obligé.

Le BARON.

Il faut que je diſe encore, avant que le Chambellan il vient.

M. BRILLANTSON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Le BARON.

C'eſt que quand il parle, il faut toujours vous dire à lui, votre Excellence.

M. BRILLANTSON.

Je le dirai.

Le BARON.

Et au Prince, votre Altesse.....

M. BRILLANTSON.

Cela n'est pas bien difficile, parlent-ils François?

Le BARON.

Il parle pas beaucoup la Chambellan; mais il entend le langue.

M. BRILLANTSON.

Et le Prince?

Le BARON.

Il parle fort pon, comme moi je parle.

M. BRILLANTSON.

Et vous parlez bien.

Le BARON.

Plus que quand je suis été à Paris. Voilà Monsieur la Chambellan. Laisse-moi dire à lui, & éloigne-vous; la respect ici il est fort en recommandation.



SCENE III.

Le CHAMBELLAN, Le BARON, M. BRILLANTSON, *se tenant loin.*

Le BARON.

Entrez, Monsieur le Chambellan. Je n'ai pas encore eu l'honneur de vous voir aujourd'hui : comment vous êtes-vous trouvé du vin d'hier ?

(a) HEREIN, Herr Chambellan. Ich hab die ehre nicht gehabt sie heute zu schen, wie haben sie sich nacd dem gestrigen wein befunden ?

Le CHAMBELLAN.

Fort mal, Baron ; le vin m'a fait mal à la tête & au ventre ; je n'ai pas dormi de toute la nuit.

Gar nicht gut, Baron ; der wein hat mir kopff und bauch wehe gemacht ; ich habe die gantze nacht nicht geschlaffen.

Le BARON.

Que ne buviez-vous aussi du vin de Champagne ? Il étoit en vérité excellent, & il passe tout de suite.

Sie haben auch keinen Champagnier wein trincken wollen ? Er war warhaftig recht gut, und ist gleich passirt.

(a) Tout ce qui est en Allemand peut se dire, en contrefaisant cette langue, sans rien exprimer.

Le CHAMBELLAN.

Oui; mais je le crains à cause de la goutte. Quel est cet homme-là, n'est-ce pas un François?

Ja; aber ich furcht ihn wegen dem podagra. Wer ist dieser mensch, ist er nicht ein Franzose?

Le BARON.

Oui, & c'est un fort galant homme.

Ja; es ist ein sehr galanter mensch.

Le CHAMBELLAN.

Est-il Gentilhomme?

Ist es ein Edel-mann?

Le BARON, *présentant M. Brillantson.*

Non, Monsieur le Chambellan; c'est un Virtuose, c'est un Musicien que j'ai connu à Paris, dans mon dernier voyage en France.

Nein, mein Herr Chambellan; es ist ein Virtuose, ein groser Musicant, den ich in meiner letzen reize nach Franckreich hab kennen lernen.

Le CHAMBELLAN.

Ah! fort bien, fort bien.

Ah! gut, gut.

Le BARON.

Je voulois vous demander si vous voudriez avoir la bonté de le présenter au Prince.

Ich hab sie fragen wollen ob sie ihn an ihro hoheit dem Herrn Prince presentiren wolten.

Le CHAMBELLAN.

Si vous le connoissez, je le veux de tout

Wenn sie ihn kennen, so will ich es von hertzen

mon cœur. Quel est son talent ? Joue-t-il du violon, du clavecin, de la flûte, ou du basson ?

gerne. Was ist sein talent ? Spielt er die violin, die floete, das clavier oder den fagott ?

Le BARON.

Non ; mais il a une très-belle voix, & il chante fort bien.

Nein ; er hat eine schone stimme, und singt sehr gut.

Le CHAMBELLAN.

Ah ! c'est fort bien, j'en suis ravi ; je le présenterai au Prince : a-t-il une voix de dessus ; est-il comme les Italiens ?

Ah ! das ist sehr gut, das freuet mich ungemein ; ich werde ihm dem Printzen presentiren : hat er eine discant stimme ; wie die Italianer ?

Le BARON.

Point du tout.

Nein, nein, es fehlt ihm nichts. (*à M. Brillantson.*) Il demande si vous êtes Italien ; vous m'entendre pon ?

M. BRILLANTSON, *riant.*

Il me fait bien de l'honneur.

Le BARON.

Il ne save pas qu'il n'y a point en France.

M. BRILLANTSON.

Assurez-le bien que nous ne suivons pas cet usage-là.

Le CHAMBELLAN.

Eh bien, je n'entends pas.

Nun, nun, ich verſteh mich nicht darauf.

Le BARON.

Ce n'eſt pas l'uſage en France ; & vous voyez bien qu'il a de la barbe.

Es iſt die mode nicht in Frankreich ; und ſie ſehen, ja wohl daſs er einen bart hat.

Le CHAMBELLAN.

Barbe y a ; je vous fais ma compliment.

M. BRILLANTSON.

Je vous remercie bien mon Excellence. (*au Baron.*) Qu'eſt-ce qu'il a dit ?

Le BARON.

Il vous fait compliment ſur ce que vous avez de la barbe.

Le CHAMBELLAN.

Comment vous appellez-vous ?

Wie heiſet ihr ?

Le BARON.

Il demande votre nom.

M. BRILLANTSON.

Brillantſon, mon Excellence.

Le CHAMBELLAN.

Brillantſon ?

M. BRILLANTSON.

Oui, mon Excellence.

Le CHAMBELLAN.

Monsieur le Baron, a-t-il été a quelques Spectacles en France?

Mein Herr Baron, ist er in einigen Speċtackeln in Franckreich gewesen?

Le BARON.

Non, point du tout.

Nein, gantz und gar nicht. (*à M. Brillantson.*)

Il demande si vous chantiez à quelque Spectacle à Paris.

Le CHAMBELLAN.

Hé bien, Baron; wie?

M. BRILLANTSON.

Dites-lui que j'allois être reçu à la Comédie Italienne, quand je suis parti de Paris.

Le BARON.

J'entends le Prince.

M. BRILLANTSON.

Où faut-il que je me place?

Le BARON.

Là-bas.

M. BRILLANTSON.

Ici?

Le BARON.

Oui, fort bien.

Le CHAMBELLAN.

Où va donç notre chanteur?	Wo geht dann der ſinger hin?

Le BARON.

C'eſt le Prince qui arrive.	Der Prince kommt eben herein.

Le CHAMBELLAN.

Ah! fort bien, fort bien.	Ah! gut, gut.

SCENE IV.

Le PRINCE, Le CHAMBELLAN, Le BARON, M. BRILLANTSON.

Le PRINCE.

Ah! bon jour, Baron Schloff. Chambellan, vous n'avez pas voulu venir à la promenade?	Ah! bon jour, Baron Schloff. Chambellan, ihr habt nicht auf die promenade kommen wollen?

Le CHAMBELLAN.

Je demande pardon à votre Alteſſe; mais je ſuis encore malade du ſouper d'hier: j'eſpere que cela ira mieux demain.	Ihre Hoheiht werzeihen mir; ich bin noch kranck von dem geſtrigen nacht eſſen: aber ich hoffe es wird morgen beſſer gehen.

Le PRINCE.

Vous n'êtes plus bon à rien, Chambellan, ſi vous ne ſupportez pas mieux le vin que cela. Vous ne chaſſez plus: je ne vous conſeille pas de vous marier non plus.

Ihr taugt nichts mehr, Chambellan, wann ihr nicht mehr trincken konnt. So jagt ihr auch nicht mehr: und ich rathe euch das ihr auch nicht mehr heurathet.

Le CHAMBELLAN.

Il plaît à votre Alteſſe de badiner.

Ihre Hoheit belieben zu fexiren.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Alteſſe.

Le PRINCE.

Je dis que la Chambellan, il n'eſt plus pon pour la plaiſir, qu'il faut pas qu'il cherche non plus la mariage; il ſeroit auſſi malade pour cela. (*Il rit.*)

Le BARON.

Je crois au contraire, votre Alteſſe, que Monſieur le Chambellan, il trouveroit mieux de ſon ſanté.

Le PRINCE.

Le Baron a fort bonne opinion de vous, Chambellan.

Der Baron denckt ſehr gut von euch, Chambellan.

Le CHAMBELLAN.

Mon Prince, je crois qu'il dit vrai.

Ihre Hoheit, ich glaub er sagt wahr.

Le PRINCE.

Je ne le crois pas. Qui est cet homme-là? Est-ce un François?

Ich glanb es nicht. Wer ist dieser mensch? Ist er ein Franzose?

Le BARON.

Oui, votre Altesse. Parlez donc, Monsieur le Chambellan.

Oui, votre Altesse. Reden sie doch, Herr Chambellan.

Le CHAMBELLAN.

Tout-à-l'heure. C'est un Musicien François que le Baron a connu en France, & qui desireroit avoir l'honneur d'entrer au service de votre Altesse.

Gleich im augenblik. Es ist ein Franzosicher Musicant den der Baron in Franckreich gekénnt hat, und welcher die ehre haben mochte bey ihro Hoheit in diensten zu sein.

Le PRINCE.

Ah! fort bien, je prendrai avec grand plaisir. Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Altesse?

Le PRINCE.

Faites venir plus proche cette Franzouse.

Le BARON, *à M. Brillantson.*

Allons, approchez-vous du Prince.

Le PRINCE.

Il a un pon fisache.

M. BRILLANTSON.

Jé me porte fort bien, mon Altesse.

Le PRINCE, *riant.*

Ah! ah! ah! je dis pas cela. Baron Schloff,

comment dit-on phisionomie en François?	wie heiset phisionnomie auf Frantzosich?

Le BARON.

Phisionomie, votre Altesse.

Le PRINCE.

Ja, ja; phisionomie pou, je veux dire.

M. BRILLANTSON.

Vous avez bien de la bonté, mon Altesse.

Le PRINCE.

Chambellan, j'ai douze chevaux Danois, qui arrivent avec dix Anglois.	Chambellan, ich hab zwolff Danische pferde die an kommen mit noch zehn Englischen.

Le CHAMBELLAN.

Pour la chasse?	Vor die jagt?

Le PRINCE.

Oui, oui.	Ja, ja.

Le

Le CHAMBELLAN.

Bon, bon. Gut, gut.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Alteſſe?

Le PRINCE.

Quel eſt le talent de ce François pour le muſique?

Le BARON.

Il chante fort pon.

Le PRINCE.

Eſt-ce un voix groſs?

Le BARON.

Non. (*à M. Brillantſon.*) Dites au Prince comme il eſt votre voix.

M. BRILLANTSON.

C'eſt une haute-contre, mon Alteſſe.

Le PRINCE.

Haute-contre? je ſave pas.

Le BARON, *à M. Brillantſon.*

C'eſt comme à l'Opéra, l'Amoureux il eſt ordinairement?

M. BRILLANTSON.

Oui, Monſieur le Baron.

Le PRINCE.

Ah! je dis préfentement. Il y a un Chanteur que je voyois à Paris, dans ma voyage.

M. BRILLANTSON.

Le Gros?

Le PRINCE.

Le Gros, quoi?

M. BRILLANTSON.

C'eft le Gros qu'il s'appelle.

Le PRINCE.

Qu'il s'appelle?

Le BARON.

Oui, c'eft le nom du Chanteur, le Gros.

Le PRINCE.

Ah! je comprenois pas, le Gros. (*Il rit avec le Baron exceffivement.*)

M. BRILLANTSON.

C'eft fon nom, mon Alteffe.

Le PRINCE.

Non, non, je favois encore autrement la nom.

M. BRILLANTSON.

Ah! c'eft Geliote.

Le PRINCE.

Juliote, ja. C'est un Chanteur, qu'il n'y a point en Italie.

M. BRILLANTSON.

Non, mon Altesse.

Le PRINCE, *au Baron.*

Je voudrois entendre cette Chanteur, si il peut dire à ce moment.

Le BARON.

Monsieur Brillantson, le Prince, il voudroit entendre vous chanter, à ce moment.

M. BRILLANTSON.

Il n'a qu'à ordonner.

Le PRINCE.

C'est pon. Il faut dire au Princesse Gudule, & au Princesse Ulrique.

Le BARON.

Je vais aller.

Le PRINCE.

Non, non; envoye-vous Fréderic, & dites aussi à mon musique pour l'accompagnement de venir avec.

Le BARON.

Fréderic, entende-vous?

FRÉDERIC.

Fort pon. Je vais dire au musique, il est là : tout de suite il va entrer.

SCENE V.

Le PRINCE, Le CHAMBELLAN, Le BARON, M. BRILLANTSON.

Le PRINCE.

BARON Schloff?

Le BARON.

Votre Altesse.

Le PRINCE.

Vous avez connu cette garçon à Paris?

Le BARON.

Oui, votre Altesse.

Le PRINCE.

C'est fort pon. Herr Chambellan?

Le CHAMBELLAN.

Qu'ordonne votre Altesse? — Was befehlen ihro Hoheit?

Le PRINCE.

Aimez-vous la musique? — Liebet ihr die musique?

Le CHAMBELLAN.

C'eſt ſelon ce qu'elle eſt ; il faut ſavoir le genre.

Nach dem ſie iſt, es iſt zu wiſſen welche.

Le BARON.

Monſieur le Chambellan, il ſe plaira fort avec ce Muſicien.

Le PRINCE.

Je crois auſſi. Ah ! voilà le Princeſſe, je crois. Non, c'eſt le mouſique. Baron Schloff, dites au Frantzouſe qu'il parle avec mon muſique.

SCENE VI.

Le PRINCE, Le CHAMBELLAN, Le BARON, M. BRILLANTSON, Les MUSICIENS.

Le BARON.

PLACEZ les Muſiciens du Prince, & dites à eux ce que voulez chanter.

M. BRILLANTSON.

Je vais leur dire. (*Il leur parle tout bas, & ils ſe placent.*)

SCENE VII.

Le PRINCE, La Princeſſe GUDULE, La Princeſſe ULRIQUE, Le BARON, Le CHAMBELLAN, FRÉDERIC, Les MUSICIENS.

Le PRINCE.

PRINCESSE Gudule, marche-là, & vous Princeſſe Ulrique, porte vous ici. (*Il les fait aſſeoir, & il s'aſſied entr'elles deux.*)

La Princeſſe GUDULE.

Quel eſt ce Muſicien ?	Wer iſt dieſer Muſicant ?

Le PRINCE.

C'eſt un François.	Er iſt ein Franzoſe.

La Princeſſe ULRIQUE.

Ah ! bon, un François.	Ah ! gut, ein Franzoſe.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

Le BARON.

Votre Alteſſe.

Le PRINCE.

Dites au Muſicien de chanter.

Le BARON.

Je dis à ce moment. (*Il va lui parler bas.*)

La Princesse ULRIQUE.

Princesse, il paroît que le Baron connoît beaucoup ce Musicien. | Princesse, es scheint der Baron kenne diesen Musicanten wohl.

La Princesse GUDULE.

Oui; il ne faut pas parler quand il chantera. | Ja; aber man muss nicht reden wann er singt.

Le PRINCE.

Oui, oui. | Ja, ja.

La Princesse ULRIQUE.

Il n'arrive donc que d'aujourd'hui? | Er komt dann heute erst an?

Le PRINCE.

Oui, oui. | Ja, ja.

La Princesse ULRIQUE.

C'est donc un bon chanteur François? | Er ist dann ein guter Franzosicher singer?

Le PRINCE.

Attendez, attendez: Paix. | Warthet, warthet: stil.

M. BRILLANTSON, *chante.*

Fatal amour, cruel vainqueur!
Quel trait as-tu choisi, pour me percer le cœur?

Le PRINCE.

Baron Schloff ?

Le BARON.

Altesse. (*Il se met derriere le fauteuil du Prince.*)

Le PRINCE.

Dites à cette Mousicien qu'il marche plus vîte avec le chant.

Le BARON.

Oui, oui.	Ja, ja.

M. BRILLANTSON.

Je tremblois de t'avoir pour maître;
J'ai crains d'être sensible; il falloit m'en punir:
Mais devois-je le devenir
Pour un objet qui ne peut l'être ?

Le PRINCE.

Baron Schloff, dites donc qu'il marche plus vîte.

Le BARON.

Je vais dire.

La Princesse GUDULE.

Une autre, une autre.	Ein anders, ein anders.

Le PRINCE.

Une autre ?	Ein anders?

La Princesse ULRIQUE.

Oui, une autre; ceci n'est pas bon.	Ja, ein anders; dieses ist nicht gut.

La Princesse GUDULE.

Non, pas bon. Nein, nicht gut.

Le PRINCE.

Baron Schloff, dites qu'il chante une autre.

Le BARON.

Je dirai aussi. (*Il va parler à M. Brillantson.*) Le Prince, il demande une autre chanson.

M. BRILLANTSON.

Eh bien, je vais chanter l'objet qui regne.

Le PRINCE.

Baron Schloff, qu'est-ce qu'il va chanter ?

M. BRILLANTSON.

L'objet qui regne dans mon ame, mon Altesse.

Le PRINCE.

De qui c'est-il ? De Phildor ?

M. BRILLANTSON.

Non, mon Altesse ; c'est de Rameau.

Le PRINCE.

Rameau ? j'aime mieux Phildor.

M. BRILLANTSON.

Je chanterai aussi un morceau de Philidor, si mon Altesse le desire.

La Princesse GUDULE.

Que dit le Musicien François ?	Was sagt der Franzosiche singer ?

Le PRINCE.

Il veut chanter un air de Rameau.	Er will ein aria vom Rameau singen.

La Princesse GUDULE.

Ah! oui, oui; c'est bon.	Ah! ja, ja; gut.

La Princesse ULRIQUE.

Bon, bon.	Gut, gut.

Le PRINCE.

Attendez, attendez; paix.	Warthet, warthet; stil.

M. BRILLANTSON, *chante.*

L'objet qui regne dans mon ame...

Le PRINCE.

Baron Schloff.

M. BRILLANTSON.

Des mortels & des Dieux doit être le vainqueur.

Le PRINCE.

Baron Schloff.

M. BRILLANTSON.

Chaque instant il m'enflâme....

Le PRINCE.

Baron Schloff.

M. BRILLANTSON.

D'une nouvelle ardeur,

Il m'enflâ..... me.

Le PRINCE.

Baron Schloff, Baron Schloff, Baron Schloff, Baron Schloff.

Le BARON.

Quoi, votre Alteſſe?	Was, Alteſſe?

Le PRINCE.

Venez ici.	Com ihr.

Dites qu'il chante un autre. Plus vîte.

La Princeſſe GUDULE.

Une autre d'un Opéra-Comique.	Ein anders aus einer Opera-Comique.

Le PRINCE.

Oui, oui.	Ja, ja.

La Princeſſe ULRIQUE.

Opéra-Comique.

Si jamais je prends un époux....

Le PRINCE.

Qui eſt l'Auteur de cet Opéra-Comique ?	Wer iſt der Autor von dieſer Opera Comique ?

La Princeſſe ULRIQUE.

C'eſt Gretry ; c'eſt du Huron.	Der Gretry ; aus dem Huron.

Le PRINCE.

Bon, bon. Baron Schloff.	Gut, gut. Baron Schloff.

Le BARON.

Quoi, votre Alteſſe ?	Was, Alteſſe ?

Le PRINCE.

Demandez-lui s'il ſait. (*à la Princeſſe Ulrique.*) Comment avez-vous dit ?

La Princeſſe ULRIQUE.

Si jamais je prends un époux :	Herr Franzoſe.

M. BRILLANTSON.

Princeſſe ?

La Princeſſe ULRIQUE, *chante mal.*

Si jamais je prends un époux....

M. BRILLANTSON.

Oui, Princeſſe, je vais le chanter tout-à-l'heure.

La Princeſſe GUDULE.

Voilà une charmante chanſon, Ulrique.	Das iſt ein charmantes liedchen, Ulrique.

Le PRINCE.

Paix, paix.	Stil, ſtil.

M. BRILLANTSON, *chante.*

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne.

Le PRINCE.

Plus vîte.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

Le PRINCE.

Baron Schloff, reſte-vous là ? Je trouve point qu'il marche aſſez vîte ſur le chanſon.

Le BARON.

Je dirai.

La Princeſſe GUDULE.

Bonne chanſon.	Ein gutes lied.

Le PRINCE.

Oui, oui, brave compoſiteur.

M. BRILLANTSON.

Un choix contraire à nos desirs,
Devient une source de larmes.

Le PRINCE.

Marche, marche donc.

M. BRILLANTSON.

La liberté seule a des charmes,
Elle est la source des plaisirs.

Le PRINCE.

Baron Schloff, vous voyez bien qu'il ne marche pas. Dites encore plus.

Le BARON.

Je dirai. (*Il va parler à M. Brillantson.*)

M. BRILLANTSON.

Mais c'est le mouvement.

Le BARON.

Faites toujours, puisque le Prince il veut.

M. BRILLANTSON.

Allons. (*Il chante plus vîte.*)

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'Amour me le donne.

Le PRINCE.

Bravo.

La Princeſſe GUDULE.

Ja, ja.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

La Princeſſe GUDULE.

Bravo.

La Princeſſe ULRIQUE.

Bravo.

Le PRINCE.

Nein, nein. Ecoute-moi; & ſi vous voulez chanter comme je dis, je prendre vous pour mon ſervice.

M. BRILLANTSON.

J'apprendrai de mon Alteſſe; il n'a qu'a dire.

Le PRINCE.

Ecoute un peu, Princeſſe Ulrique, Princeſſe Gudule. Baron Schloff com ihr.

Il chante mal & vîte.

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'Amour me le donne;
Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

M. BRILLANTSON.

Fort bien, fort bien, mon Alteſſe.

Le PRINCE.

Paix, paix. Stil, ſtil. (*Il chante, & il fait un point d'orgue.*)

Et que ſa main nous y couron.... ne.

La Princeſſe GUDULE.

Bravo.

La Princeſſe ULRIQUE.

Bravo.

Le PRINCE.

Voilà comme je veux que la chant il ſoit mené, voyez, voye-vous?

M. BRILLANTSON.

Oui, mon Alteſſe; c'eſt fort bien. Je ferai des points d'orgue.

Le PRINCE.

Ja, toujours. Eh, Baron Schloff?

Le BARON.

Admirablement, votre Alteſſe.

Le PRINCE.

Si cette Musicien, il veut bien, je montre à lui comme je veux; & s'il fait, je donne cinq cens ducats tous les ans.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux que de faire ce que mon Altesse voudra.

Le PRINCE.

Je vous montre tous les airs de chant comme je voudrai; & puis la point d'orgue que je veux toujours, dans tous les chansons; voyevous?

M. BRILLANTSON.

J'apprendrai avec grand plaisir de mon Altesse.

Le PRINCE.

Eh bien, pour lors, je serai content. Allons, Chambellan, marchons sur le souper. Princesses Gudule, Ulrique, marche toujours avec la Chambellan. (*Elles s'en vont.*) Baron Schloff, je crois qu'il ira bien comme cela; mais il fait pas encore comme je veux.

Le BARON.

Il fera sûrement.

Le PRINCE.

Allons, marchons, le faim & le soif, ils me font un grand invitation à souper. (*Ils sortent tous.*)

Fin du soixante-troisieme Proverbe.

LE BOSSU,

SOIXANTE-QUATRIEME PROVERBE,



PERSONNAGES.

LE CHEVALIER, sous le nom du PRÉSIDENT DE ROUVIGNI, *bossu & borgne. Habit noir, cheveux longs, sans chapeau.*

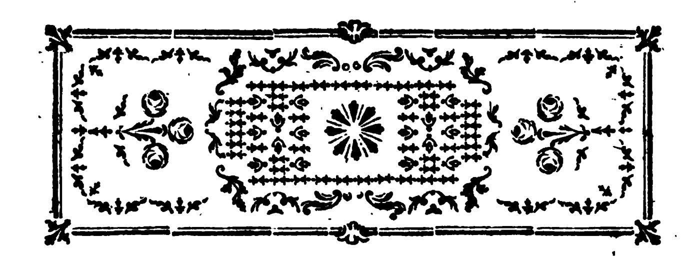
Mad. DE SAINT-CLAIR, *veuve. Bien mise, avec prétentions.*

Mad. DE MOUSON, *veuve. Mise de bon goût.*

M. DE PIRMONT, *Officier de Cavalerie. En uniforme.*

TOURANGEAU, *Laquais du Président, en livrée.*

La Scène est chez le Président, à Lyon, dans un second sallon.



LE BOSSU.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le PRÉSIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

IL y a un Monſieur qui a envoyé ſavoir ſi vous étiez chez vous, Monſieur le Chevalier.

Le PRÉSIDENT.

Monſieur le Chevalier ! Comment, depuis que nous ſommes ici, tu ne peux pas t'accoutumer à dire Monſieur le Préſident ?

TOURANGEAU.

Je vous demande pardon, Monſieur le Préſident ; c'eſt que lorſque nous ſommes ſeuls, je n'y penſe jamais ; mais devant le monde vous ſavez bien....

Le PRÉSIDENT.

Allons, c'eſt bon. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Monſieur ?

TOURANGEAU.

C'eſt un Officier, à ce qu'on m'a dit.

Le PRÉSIDENT.

Je parie que c'eſt Pirmont.

TOURANGEAU.

Pirmont ? oui ; c'eſt comme cela qu'on l'a nommé.

Le PRÉSIDENT.

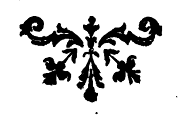
Il faut le laiſſer entrer.

TOURANGEAU.

J'entends quelqu'un ; c'eſt peut-être lui.

Le PRÉSIDENT.

Sors ; c'eſt lui-même.



SCENE II.

Le PRÉSIDENT, M. De PIRMONT.

Le PRÉSIDENT.

MONSIEUR, donnez-vous donc la peine d'entrer.

M. De PIRMONT.

Monsieur le Président, vous serez sans doute étonné de ma visite ; mais j'ai été si surpris hier à l'assemblée, lorsque je vous ai vu, de vous trouver une parfaite ressemblance avec un de mes amis, que je me suis proposé d'avoir l'honneur de vous venir voir ; & plus je vous regarde, plus cette ressemblance augmente.

Le PRÉSIDENT.

Vous voulez apparemment parler de mon frere le Chevalier ; il est un peu mieux fait que moi pourtant, convenez-en ?

M. De PIRMONT.

Monsieur....

Le PRÉSIDENT.

Et puis il a ses deux yeux, & je ne lui ressemble gueres de ce côté-là : mais en quoi je

lui ressemble beaucoup, c'est que je vous aime réellement autant qu'il peut vous aimer.

M. De PIRMONT.

Monsieur, je voudrois fort mériter l'honneur que vous me faites.

Le PRÉSIDENT.

Il ne faudra pas attendre long-tems pour cela. (*Il hausse le bandeau qu'il a sur un œil.*)

M. De PIRMONT.

Que vois-je ?

Le PRÉSIDENT.

C'est moi-même.

M. De PIRMONT.

Ah, Chevalier ! (*Il l'embrasse.*) Par quelle aventure ?...

Le PRÉSIDENT.

Je vais te l'expliquer. (*Il remet son bandeau.*) Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*)

M. De PIRMONT.

Je ne comprends rien à cette mascarade ! Pourquoi cette bosse aussi ?

Le PRÉSIDENT.

A présent ce n'est qu'une plaisanterie; mais c'est une chose très-sérieuse qui m'a fait prendre

ce parti-là. J'ai eu une affaire avec un homme que j'ai dangereusement blessé : comme il se porte mieux, tout est fini. Dans le premier moment j'ai craint qu'il ne mourût, & j'ai voulu me mettre en sûreté. J'ai un frere qui se nomme le Président de Rouvigni, qui est bossu est borgne, & qui voyage en Italie ; j'ai pris le parti de prendre son nom & sa tournure, & de venir ici. Tu sais que Lyon rassemble la meilleure compagnie ; j'y ai mené la vie la plus agréable depuis que j'y suis, & sans la moindre inquiétude.

M. De PIRMONT.

Mais puisque ton affaire est arrangée, pourquoi ne pas reprendre ta forme ordinaire, & ne pas retourner à Paris ?

Le PRÉSIDENT.

Tu ne croiras pas que fait comme me voilà, j'ai fait deux conquêtes ici.

M. De PIRMONT.

Bon !

Le PRÉSIDENT.

Mais de tout ce qu'il y a de mieux. Ce sont deux veuves fort riches.

M. De PIRMONT.

Que tu trompes peut-être ?

Le PRÉSIDENT.

Pas toutes les deux ; mais une d'elles pour venger l'autre.

M. De PIRMONT.

Est-ce celle auprès de qui tu étoit hier ?

Le PRÉSIDENT.

Oui, Madame de Saint-Clair, que je ne peux pas souffrir.

M. De PIRMONT.

Tu as raison : malgré sa beauté, c'est une femme odieuse ; elle est vaine, orgueilleuse, présomptueuse.....

Le PRÉSIDENT.

Méprisante, dédaigneuse, insoutenable ! Pour Madame de Mouson....

M. De PIRMONT.

C'est une femme comme il y en a peu ; elle n'emprunte aucun art pour se faire aimer ; elle enchante par une noble simplicité ; tout attire vers elle, & elle inspire une heureuse confiance ; sans oser espérer d'en être aimé, on desire de lui plaire. Le charme qu'elle répand sur tout ce qui l'environne, surpasse même ce qu'on appelle bonheur avec une autre. Si c'est elle que tu veux venger, tu as bien raison.

Le PRÉSIDENT.

Elle-même. Tout bossu & borgne que j'étois forcé de paroître, j'essayai de lui plaire, & j'y réussis au point que je fus préféré à tous ceux qui s'empressoient autour d'elle; cela m'y attacha encore plus fortement : je lui proposai de l'épouser, & elle y consentit.

M. De PIRMONT.

Mais il n'y a pas de bonheur pareil au tien.

Le PRÉSIDENT.

Je n'en conçois pas de plus grand! Madame de Saint-Clair, rivale en beauté de Madame de Mouson, fit des plaisanteries très amères sur son goût pour moi; je fus un peu inquiet que cela ne l'en détachât.

M. De PIRMONT.

Il falloit te montrer tel que tu es.

Le PRÉSIDENT.

Je voulus pousser cela plus loin, & j'eus de quoi être content; car Madame de Mouson me dit les propos que Madame de Saint-Clair avoit tenu sur son choix; mais que cela n'étoit pas étonnant de sa part, que c'étoit plutôt la figure qui la déterminoit que le mérite personnel. Je fus enchanté de la façon de penser de Madame

de Mouſon ſur moi, & dans la joie où j'étois....

M. De PIRMONT.

Tu lui fis voir que tu ne méritois pas les plaiſanteries de Madame de Saint-Clair?

Le PRÉSIDENT.

Point du tout; je formai le projet de l'en faire repentir.

M. De PIRMONT.

Et comment?

Le PRÉSIDENT.

En la rendant amoureuſe de moi.

M. De PIRMONT.

J'aime cela tout-à-fait; je voudrois que tu euſſes réuſſi.

Le PRÉSIDENT.

On ne peut pas plus. Mais j'entends Madame de Mouſon: viens ſouper ici ce ſoir, & tu feras témoin de la vengeance que j'ai imaginée. Elles y ſouperont toutes les deux..

M. De PIRMONT.

Je vais faire une viſite, & je reviens tout de ſuite.



SCENE III.

Mad. De MOUSON, Le PRÉSIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MADAME de Mouſon.

Le PRÉSIDENT.

Ah ! Madame, il eſt bien honnête à vous d'arriver de ſi bonne heure.

Mad. De MOUSON.

Honnête! ce n'eſt pas là le mot, Préſident, convenez-en? Vous ſavez le plaiſir que j'ai à être avec vous.

Le PRÉSIDENT.

Madame, il ne peut pas ſurpaſſer le mien, je vous le jure. Si vous pouviez concevoir le bonheur que je goûte en vous aimant, cette ſorte d'admiration que j'ai pour moi, d'avoir pu toucher un cœur comme le vôtre! réellement vous finirez par me rendre d'un amour propre exceſſif.

Mad. De MOUSON.

Vous en dites autant, peut-être, à Madame de Saint-Clair?

Le PRÉSIDENT.

Sûrement ; j'étudie auprès de vous tout ce que je dois lui dire, & elle n'imagine pas que c'est à vous qu'elle le doit.

Mad. De MOUSON.

Mais elle est fort jolie, & je ne serois pas surprise qu'à la fin elle ne parvînt à vous plaire réellement.

Le PRÉSIDENT.

Cela feroit honneur à mon goût, à ma façon de penser, sur-tout après la comparaison que je dois faire de vous à elle. Quelle différence ! Que son ame est loin de ressembler à la vôtre ! Quel esprit que le sien ! En vérité il n'y a que le desir de vous venger qui puisse me faire supporter l'excès d'ennui & de dégoût qu'elle m'inspire.

Mad. De MOUSON.

Vous le dites, & je le dois croire ; mais je n'aime point ce desir que vous avez de me venger ; je vous l'ai déja dit : que m'importe ce qu'elle a pu dire & penser : étoit-elle faite pour sentir tout ce que vous valez ? Tenez, Président, c'est plus votre amour propre que ma gloire que vous voulez satisfaire.

Le PRÉSIDENT.

S'il n'étoit queſtion que de mon amour propre, la maniere dont elle l'a attaqué m'inquiéteroit peu ; je ne tiens pas beaucoup aux défauts qu'elle m'a reprochés.

Mad. De MOUSON.

Eh bien, en voilà assez. Mandez-lui tout ſimplement que vous êtes revenu à moi, & que je vais vous épouſer : ſi elle vous aime, elle ſera aſſez punie par les regrets de vous perdre.

Le PRÉSIDENT.

Oui ; mais elle ne conviendroit pas qu'elle m'a aimé, & je veux que tout le monde le ſache.

Mad. De MOUSON.

Vous dites qu'elle conſent à vous épouſer ?

Le PRÉSIDENT.

Il eſt vrai.

Mad. De MOUSON.

Que voulez-vous de plus ?

Le PRÉSIDENT.

Elle veut que nous partions ſecrétement pour ſa Terre de Saint-Clair, pour aller nous y marier, & ne revenir que quand elle croira qu'on ne parlera plus de ce mariage : moi je n'aime

pas le myſtere avec elle; je veux que mon triomphe éclate.

Mad. De MOUSON.

Allons, vous êtes fou. Finiſſez cette plaiſanterie-là.

Le PRÉSIDENT.

Dès ce ſoir même.

Mad. De MOUSON.

Comment?

Le PRÉSIDENT.

Elle vient ſouper ici avec vous.

Mad. De MOUSON.

Quel eſt votre projet?

Le PRÉSIDENT.

Puiſque vous êtes arrivée avant elle, il faut que vous vous cachiez; ſûrement elle va venir. Entrez dans ce cabinet, & vous n'en ſortirez que quand vous le jugerez à propos. Vous me ferez des reproches de vous avoir ſacrifié à elle; je ferai l'étonné de l'excès de jalouſie que vous montrerez; elle ſera enchantée de triompher devant vous, & je me charge du reſte.

Mad. De MOUSON.

A quoi cela ſera-t-il bon?

Le

Le PRÉSIDENT.

À l'humilier, & peut-être à la corriger.

Mad. De MOUSON.

Vous ne la corrigerez point; & je me suis bien des fois repentie de la lettre que vous avez exigé de moi, pour la faire tomber dans le piége que vous vouliez lui tendre. Il n'y a peut-être jamais eu que vous, qui ait desiré de celle qu'il aime, qu'elle lui écrive qu'elle ne l'aime plus.

Le PRÉSIDENT.

Cela a bien réussi. J'entends quelqu'un; sauvez-vous dans le cabinet.

Mad. De MOUSON, *se levant.*

Avouez que vous me faites faire tout ce que vous voulez. (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCENE IV.

Le PRÉSIDENT, Mad. De SAINT-CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MADAME de Saint-Clair.

Mad. De SAINT-CLAIR.

En vérité, Président, il faut que je vous

aime beaucoup pour venir ici, aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Quand ce ne seroit que pour me charmer de nouveau par cette assurance....

Mad. De SAINT-CLAIR, *s'assoyant.*

Sans votre souper, je ne serois pas sortie, Président; mais je vous avoue que j'ai tout espéré du plaisir de me trouver chez vous.

Le PRÉSIDENT.

Vous me comblez de joie! Et je ne sai pas de quoi vous pouvez-vous plaindre; car en honneur vous n'avez jamais été si belle: vos yeux....

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ne les regardez pas, Président.

Le PRÉSIDENT.

Que je me refuse au plaisir d'y lire mon bonheur: ah! je ne me traiterai jamais avec tant de cruauté.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Il semble que vous m'aimiez réellement?

Le PRÉSIDENT.

Comment réellement? Qui pourroit vous en faire douter un instant? vous m'allarmez!

M. De SAINT-CLAIR.

Je ne sai, je crains que vous ne vous trompiez

vous-même : de plus, vous revoyez Madame de Mouſon ; elle a bien des charmes, Préſident ! c'eſt une perſonne d'un ſi grand mérite ; elle en avoit tant découvert en vous, les hommes ſont flattés de cela, c'eſt tout ſimple ; & puis elle a tant de graces, un peu gauches à la vérité ; mais vous autres, vous ne diſtinguez pas tout cela.

Le PRÉSIDENT.

Tout ce qui peut charmer en vous m'a-t-il échappé ?

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ah ! point de comparaiſon, s'il vous plaît ; je craindrois trop d'être anéantie devant elle ; c'eſt une bonne petite femme, je l'ai aimée autrefois.

Le PRÉSIDENT.

C'eſt dans ce tems-là que vous avez blâmé ſon goût pour moi.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ah ! ne parlons plus de cela ; je me fais horreur à-moi-même de vous avoir ſi mal connu ; je me ſuis fait juſtice depuis, en vous diſant qu'elle n'étoit pas digne de vous, & je vous l'ai prouvé, je crois, en vous aimant.

Le PRÉSIDENT.

J'en ſuis pénétré de reconnoiſſance. Elle a été piquée que je vous préféraſſe.

M. De SAINT-CLAIR.

Oui, elle a eu la ſottiſe de vous écrire qu'elle ne vous aimoit plus; je vous avoue que celui-là m'a charmé.

Le PRÉSIDENT.

C'étoit une noirceur que vous m'aviez fait là d'avoir ridiculiſé ſon goût pour moi.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Je vous l'ai dit, ſi je ne vous avois pas déja aimé, eſt-ce que ce qu'elle peut faire m'importe aſſez pour m'en devoir occuper.

Le PRÉSIDENT.

Oui; mais la maniere dont vous vous êtes récriée par-tout, n'annonçoit rien qui me fût favorable; vous aviez même fait penſer comme vous la plupart des femmes de Lyon. Puiſque vous m'aimez, la réparation ne doit rien vous coûter.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Mais je vous épouſe, Préſident, que voulez-vous de plus?

Le PRÉSIDENT.

Que ce ne ſoit pas dans votre Terre ; que ce ſoit ici aux yeux de toute la ville.

Mad. De SAINT-CLAIR.

C'eſt une folie que cette prétention-là ! d'ailleurs la repréſentation me déplaît à mourir.

Le PRÉSIDENT.

Vous n'êtes pas accoutumée au monde ?

Mad. De SAINT-CLAIR.

Ce n'eſt pas cela ; mais....

Le PRÉSIDENT.

Mais, c'eſt que vous rougiſſez de votre choix, après le langage que vous avez tenu.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quelle idée !

Le PRÉSIDENT.

Mais pourquoi ne pas déclarer ce mariage ? Si vous ne voulez pas qu'il ſe faſſe ici, je vous ſuivrai par-tout où vous voudrez.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Si vous voulez que je vous en diſe la véritable raiſon, c'eſt que je promis à la mort de mon mari de ne me jamais remarier ; il eſt vrai que je n'étois qu'un enfant.

Le PRÉSIDENT.

On connoît la valeur de ces promesses-là, & elles ne doivent point vous arrêter.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Rien ne peut vaincre mes répugnances là-dessus.

SCENE V.

M. De PIRMONT, Le PRÉSIDENT, Mad. De SAINT-CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

Monsieur de Pirmont.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quoi! vous connoissez Monsieur de Pirmont?

Le PRÉSIDENT.

Il est mon ami depuis long-tems; je n'ai point de secrets pour lui, Madame; consentez que je lui apprenne mon bonheur.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Puisqu'il est de vos amis, il partagera sûrement notre satisfaction: oui, Monsieur, j'épouse le Président; mais j'exige de vous de n'en point parler encore.

SCENE VI.

Mad. De SAINT-CLAIR, Mad. De MOUSON, Le PRÉSIDENT, M. De PIRMONT.

M. De MOUSON, *sortant du cabinet.*

POUR moi, Madame, qui ne ſuis point dans le ſecret, j'eſpere que vous ne trouverez pas extraordinaire que j'apprenne à tout le monde, qu'après avoir ſi hautement blâmé mon goût pour le Préſident, vous voulez bien l'épouſer pour réparer vos torts.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quoi, Madame?...

Mad. De MOUSON.

J'ai tout entendu, & vos projets, & tout ce que vous avez dit de moi; & comme je ne veux pas que votre façon de penſer ſur mon compte ſoit un ſecret non plus, je vais l'apprendre à tout le monde, ainſi que votre mariage.

M. De PIRMONT.

Meſdames, ſi vous voulez paſſer dans le ſallon, il y a déja nombreuſe compagnie à qui vous ferez ſûrement le plus grand plaiſir.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Eh bien, Madame, je vais y aller. Quelque chose que vous disiez, mon sort vous fait envie; puisque la jalousie vous a portée à nous écouter; & le choix d'une femme aussi parfaite que vous, ne peut que me faire honneur: il vous en restera toujours la gloire de m'avoir éclairée sur ce que vaut le Président. Oui, Madame, je l'épouse, & je vous l'apprends, & j'en recevrai vos complimens avec la plus grande satisfaction.

Le PRÉSIDENT.

Voilà tout ce que je voulois.

Mad. De MOUSON.

Vous jouissez de tout votre triomphe; mais du moins vous ne blâmerez plus l'amour qu'il m'a inspiré.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Non, Madame, je vous promets de n'en plus parler.

Mad. De MOUSON.

Président, passons dans le sallon.

Le PRÉSIDENT.

Non, Madame; il faut savoir auparavant si Madame de Saint-Clair voudra souper ici.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Oui, oui, Préſident, tous mes ſcrupules ſont levés.

Le PRÉSIDENT, *à Mad. de Saint-Clair.*

Les miens ne le ſont pas tout-à-fait : je vous ai fait une trahiſon abominable, j'en conviens ; mais vous m'aviez traité avec trop de mépris, j'ai voulu vous prouver que j'étois plus digne que vous ne penſiez, d'être aimé d'une honnête femme ; & après vous avoir tout avoué, je dois vous apprendre auſſi que ce n'eſt que Madame de Mouſon pour qui je puiſſe vivre, & que je l'épouſe.

Mad. De SAINT-CLAIR.

Quoi ! monſtre....

Le PRÉSIDENT.

J'ai pu vous le paroître juſqu'à préſent ; mais je vais me montrer tel que je ſuis. (*Il ôte ſon bandeau, & fait diſparoître ſa boſſe.*)

Mad. De SAINT-CLAIR.

Que vois-je ?....

Mad. De MOUSON.

Eſt-il bien poſſible !....

Le PRÉSIDENT.

Oui, Madame, je ne ſuis point le Préſident de Rouvigny, mais ſon frere, le Chevalier de la Milliere, l'ami de Pirmont, qu'une affaire d'honneur avoit fait cacher ſous le nom du Préſident.

Mad. De MOUSON.

Et vous m'avez laiſſé ignorer tout cela. Ah, Chevalier !....

Le PRÉSIDENT.

Je voulois vous venger de Madame, avant de vous rien apprendre, & que vous ne puiſſiez pas l'empêcher ; ce que vous auriez ſûrement fait, ſi vous aviez tout ſçû.

Mad. De SAINT-CLAIR, *avec dépit.*

Monſieur de Pirmont, donnez-moi la main, je vous prie.

Le PRÉSIDENT.

Quoi, Madame, vous ne ſoupez pas ici?

Mad. De SAINT-CLAIR.

Je ne veux les revoir de ma vie. (*Elle s'en va.*)

Le PRÉSIDENT.

Pirmont, tu reviendras?

M. De PIRMONT.

Sûrement.

SCENE VII.

Mad. De MOUSON, Le PRÉSIDENT.

Mad. De MOUSON.

JE voudrois pouvoir cacher cette aventure à tout le monde.

Le PRÉSIDENT.

Vous êtes trop bonne, Madame.

Mad. De MOUSON.

Ne paroissez encore aujourd'hui qu'en Président de Rouvigny.

Le PRÉSIDENT.

Je ne le puis; je veux avoir le plaisir de voir approuver votre choix hautement, & ne plus vous exposer à trouver encore une Madame de Saint-Clair.

Mad. De MOUSON.

Ah! Chevalier, je n'avois pas besoin de

vous voir mieux que vous n'étiez, pour vous aimer toujours.

Le PRESIDENT.

C'eſt ce qui ſera que toute ma vie vous ne me verrez occupé que de ma reconnoiſſance & de mon bonheur.

Fin du ſoixante-quatrieme Proverbe.

LA ROBE DE CHAMBRE.

SOIXANTE-CINQUIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

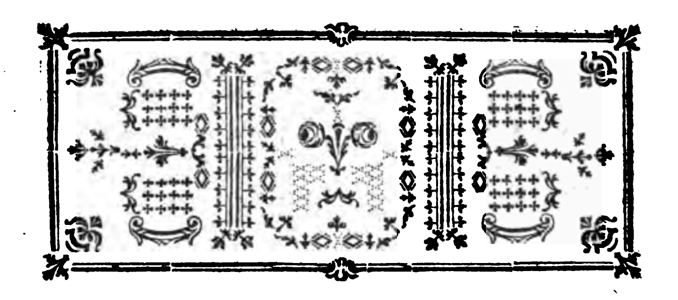
M. LE ROND, *veuf. Habit & veste brune à boutons d'or, perruque en bonnet.*

M. DE SAINT-MAUR. *Habit & veste à boutons d'or, couteau de chasse, perruque blonde à la brigadiere, canne & chapeau.*

Mlle. DE L'ÉPINE, *nièce de M. de Saint-Maur. En robe rayée, manteau de gaze noire, bonnet en papillon.*

DAME FRANÇOISE, *Gouvernante de M. le Rond. Robe d'Indienne brune, grand bonnet & tablier de cuisine.*

La Scène est à Vitri, près Paris, chez M. le Rond.



LA ROBE DE CHAMBRE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. Le ROND, M. De SAINT-MAUR.

M. De SAINT-MAUR, *en entrant.*

VOILA le sallon, apparemment?

M. Le ROND.

Oui; n'est-il pas bien?

M. De SAINT-MAUR.

Fort bien, fort bien.

M. Le ROND.

J'ai là ma chambre à coucher de plein pied au jardin, un cabinet, & tout ce qu'il me

faut. Cela eſt un peu petit; mais je me tiens ici toute la journée, & à la campagne....

M. De SAINT-MAUR.

Votre maiſon eſt fort jolie, je vous aſſure.

M. Le ROND.

Nous avons dans ce village une aſſez bonne compagnie, & j'y paſſe ſix mois de l'année. J'ai ſept petits appartemens à donner qui ne ſont pas mal; voulez-vous les voir?

M. De SAINT-MAUR.

Non, je n'ai pas le tems.

M. Le ROND.

Pour un homme veuf il n'en faut pas davantage; n'eſt-ce pas?

M. De SAINT-MAUR.

Il y a bien des gens qui voudroient en avoir la moitié.

M. Le ROND.

Vous devriez venir paſſer comme cela quelque tems avec moi, & amener Mademoiſelle votre nièce.

M. De SAINT-MAUR.

C'eſt ce que je viens vous propoſer.

M. Le ROND.

Tout de bon? Voilà qui eſt agir en ami. Et quand viendrez-vous?

M. De

M. De SAINT-MAUR.

Aujourd'hui.

M. Le ROND.

Vous badinez ?

M. De SAINT-MAUR.

Non vraiment ; nous sommes venus dîner chez Madame de la Rue ; j'y ai laissé ma nièce pour venir vous faire cette proposition.

M. Le ROND.

Il falloit venir dîner ici tout de suite.

M. De SAINT-MAUR.

Je ne voulois pas venir m'établir comme cela de but en blanc tout d'un coup, sans vous prévenir.

M. Le ROND.

Voilà une jolie maniere, pour un ami de vingt-cinq ans ; car il y a vingt-cinq ans que nous étions ensemble chez le Procureur.

M. De SAINT-MAUR.

Il y en a vingt-huit, mon ami.

M. Le ROND.

Tant que cela ?

M. De SAINT-MAUR.

Oui, vraiment.

M. Le ROND.

Ecoutez donc, je crois que vous avez raiſon; car je me ſuis marié neuf ans après; j'ai gardé ma femme onze ans, & il y a huit ans qu'elle eſt morte; ceci eſt vrai. Comme le tems paſſe!

M. De SAINT-MAUR.

Qu'eſt-ce que cela fait, pourvu qu'on ſe porte bien.

M. Le ROND.

Comme vous dites; voilà le principal. Ah ça, je m'en vais prendre ma canne & mon chapeau, pour aller chercher Mademoiſelle de l'Epine.

M. De SAINT-MAUR.

Voilà une belle cérémonie! Elle joue au Wiſth; je vous l'amenerai: faites vos affaires.

M. Le ROND.

Vous ne voulez pas?

M. De SAINT-MAUR.

Non, non.

M. Le ROND.

Mais c'eſt que cela feroit plus honnête.

M. De SAINT-MAUR.

Voulez-vous faire des façons avec nous?

M. Le ROND.

Vous ſavez bien que je n'en fais jamais.

M. De SAINT-MAUR.

Tenez-vous donc tranquille.

M. Le ROND.

Allons, puiſque vous le voulez, je reſterai pour donner des ordres à Dame Françoiſe, afin que votre nièce ſoit bien.

M. De SAINT-MAUR.

Elle le ſera toujours, dès qu'elle ſera chez vous. Je vais la chercher.

M. Le ROND.

Allez, allez, je vous attends.

M. De SAINT-MAUR.

Bon jour, mon ami,

M. Le ROND.

Vous me faites réellement plaiſir. Adieu. (*Il appelle.*) Dame Françoiſe, Dame Françoiſe ?



SCENE II.

M. Le ROND, Dame FRANÇOISE.

Dame FRANÇOISE, *apportant une robe-de-chambre.*

EH bien, me voilà, me voilà; il ne faut pas crier si fort.

M. Le ROND.

Je ne vous savois pas si près.

Dame FRANÇOISE.

Oh! vous croyez toujours qu'on ne pense pas à vous. Allons, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre à présent?

M. Le ROND.

Non, pas encore: mettez-là sur cette chaise.

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi cela donc?

M. Le ROND.

Parce que.... Où est Saint-Louis?

Dame FRANÇOISE.

Vous savez bien que vous l'avez envoyé à Paris.

M. Le ROND.

Ah! c'est vrai.

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi ne mettez-vous pas votre robe-de-chambre aujourd'hui ? vous qui aimez tant à être à votre aise.

M. Le ROND.

Parce qu'il va me venir du monde.

Dame FRANÇOISE.

Du monde, du monde : Cela ne vous coûte rien à vous de prier les gens. C'est donc pour souper ? Je n'ai rien.

M. Le ROND.

Il faudra bien que vous trouviez quelque chose ; car ce n'est pas pour un jour. Cette vître est-elle raccommodée dans la chambre jaune ?

Dame FRANÇOISE.

Eh ! mon Dieu, non.

M. Le ROND.

Il faut aller chercher le Vitrier.

Dame FRANÇOISE.

Saint-Louis ira quand il sera revenu. Qu'est-ce qui vient donc loger ici ?

M. Le ROND.

Monsieur de Saint-Maur, &c....

Dame FRANÇOISE.

Ah! Monſieur de Saint-Maur, à la bonne heure.

M. Le ROND.

Et ſa nièce.

Dame FRANÇOISE.

Mademoiſelle de l'Epine ?

M. Le ROND.

Oui.

Dame FRANÇOISE.

Qu'eſt-ce que vous voulez faire de cela ? C'eſt une piegrieche plus droite, plus dédaigneuſe, plus glorieuſe, plus ſèche !

M. Le ROND.

Voilà comme vous êtes ; vous dites toujours du mal des gens que vous n'aimez pas. Qu'eſt ce qu'elle vous a fait ?

Dame FRANÇOISE.

A moi? oh rien; je ne lui ai jamais parlé, & je ne lui parlerai jamais.

M. Le ROND.

Vous voilà toujours avec vos préventions.

Dame FRANÇOISE.

Mes préventions ? Et ſi c'étoit une Demoiſelle comme une autre, eſt-ce qu'elle ſeroit

venue à trente ans sans être mariée ? Moi, j'ai été mariée à dix-neuf ; mais aussi, c'est que je ne faisois pas la sucrée comme elle.

M. Le ROND.

Allons, ne dites pas de ces choses-là.

Dame FRANÇOISE.

Oh, je n'aurai que faire de le dire, vous le verrez bien. Il semble qu'elle ne veuille pas des hommes, & elle croit qu'ils sont tous amoureux d'elle ; mais je n'en dis rien, ce n'est pas-là mon affaire.

M. Le ROND.

Et qu'est-ce qui vous a fait ces contes-là ?

Dame FRANÇOISE.

Des contes ? Ah pardi ! demandez à Saint-Louis, il vous dira si ce sont des contes.

M. Le ROND.

Saint-Louis ?

Dame FRANÇOISE.

Oui ; il a servi Monsieur de Saint-Maur.

M. Le ROND.

Je le sai bien.

Dame FRANÇOISE.

Il n'est sorti de chez lui qu'à cause de cette belle Demoiselle-là.

M. Le ROND.

Vous le croyez?

Dame FRANÇOISE.

Eh pardi, demandez-le à lui-même; il vous dira qu'un jour elle s'est plainte à Monsieur de Saint-Maur que Saint-Louis étoit amoureux d'elle, parce qu'il la regardoit quand elle lui parloit. Monsieur de Saint-Maur a eu beau lui dire qu'elle se trompoit, parce que le pauvre garçon est louche, comme vous savez; elle n'en a voulu rien croire.

M. Le ROND.

Allons, allons.

Dame FRANÇOISE.

Et elle l'a fait sortir.

M. Le ROND.

Arrangez toujours la chambre jaune & la chambre rouge pour eux.

Dame FRANÇOISE.

Oh, Saint-Louis les arrangera quand il sera revenu : il faut que je songe à mon souper, moi.

M. Le ROND.

Allez-vous-en donc; car je crois que je les entends.

Dame FRANÇOISE.

Ah ! je ne veux pas la voir tant ſeulement. (*Elle ſort.*)

M. Le ROND.

Les domeſtiques ſont de drôles de gens ! tout ce qu'ils croient ſavoir ! ils voient tout le monde avec envie, les pauvres malheureux !

SCENE III.

Mlle. De L'ÉPINE, M. De SAINT-MAUR, M. Le ROND.

M. De SAINT-MAUR.

Est-il là, Monſieur le Rond ?

M. Le ROND, *allant à la porte.*

Oui, oui; entrez ici.

M. De SAINT-MAUR.

Tenez, mon ami, voilà Mademoiſelle de l'Epine, ma nièce, qui eſt charmée que vous vouliez bien la recevoir.

Mlle. De L'ÉPINE, *faiſant une grande révérence.*

Monſieur, c'eſt bien de l'honneur pour moi...

M. Le ROND.

Vous vous moquez, Mademoiselle, vous êtes la nièce de mon ami; & quand vous ne la feriez pas, une perfonne de votre mérite eft toujours fûre de faire grand plaifir. Je vous ai vu bien petite, Mademoifelle. (*Il veut l'embraffer.*) Permettez-vous?

Mlle. De L'ÉPINE, *reculant.*

Quoi, Monfieur?....

M. De SAINT-MAUR.

Elle eft un peu fcrupuleufe. Allons, allons, embraffez mon ami le Rond.

Mlle De L'ÉPINE.

Mais....

M. Le ROND.

Il faut bien faire connoiffance. (*Il l'embraffe.*)

Mlle. De L'ÉPINE, *s'effuyant le vifage.*

Mais en vérité, Monfieur....

M. De SAINT-MAUR.

Qu'eft-ce que vous avez donc ma nièce?

Mlle. De L'ÉPINE.

C'eft que Monfieur m'a jetté du tabac dans l'œil.

M. Le ROND.

Bon! je n'ai baifé que fon oreille.

M. De SAINT-MAUR.

Cela ne fera rien.

M. Le ROND.

Il faut bien se faire à tout. Quand nous nous connoîtrons davantage, vous verrez que moi, je suis sans façons.

Mlle. De L'ÉPINE.

Monsieur, il y a des choses que la pudeur ne permet pas.

M. Le ROND.

Quand on y entend pas de mal, je crois qu'on ne doit pas se formaliser.

M. De SAINT-MAUR.

Non, non; c'est qu'elle ne fait pas comme vous êtes.

M. Le ROND.

Mademoiselle verra que je ne vais point par quatre chemins moi : à quoi cela sert-il ? J'aime la franchise.

M. De SAINT-MAUR.

Il a raison.

M. Le ROND.

Je ne vous montre pas encore votre chambre, parce qu'elle n'est pas arrangée; mais j'espere que vous en serez contente.

Mlle. De L'ÉPINE.

Monſieur, tout ceci me paroît très-propre; c'eſt la premiere choſe que l'on doit déſirer; & quand on la trouve, on eſt toujours bien.

M. Le ROND.

Ecoutez donc, il y a encore une choſe; c'eſt que les lits ſoient bons; & pour en être ſûr, j'ai commencé par coucher dans tous mes lits pour les eſſayer.

Mlle. De L'ÉPINE.

Quoi, dans celui où je coucherai?

M. Le ROND.

Oui, Mademoiſelle; & c'eſt le meilleur de la maiſon.

Mlle. De L'EPINE.

Mais, Monſieur, quand on deſtine un logement à des femmes, il ne faudroit pas que des hommes y logeaſſent jamais.

M. Le ROND.

Bon! Et qu'eſt-ce que cela fait?

M. De SAINT-MAUR.

Laiſſez-là dire. Je m'en vais retourner chez Madame de la Rue, à qui j'ai oublié de parler de quelque choſe.

M. Le ROND.

Allez, allez; nous nous promenerons après dans mon jardin: je vous ferai voir tous les fruits que j'aurai cette année.

M. De SAINT-MAUR.

Je reviens tout de suite.

SCENE IV.

Mlle. De L'EPINE, M. Le ROND.

M. Le ROND.

EH bien, Mademoiselle, vous ne vous assoyez pas?

Mlle. De L'EPINE.

Pardonnez-moi.

M. Le ROND.

Où voulez-vous donc vous asseoir? mettez-vous sur le canapé.

Mlle. De L'EPINE.

Effectivement, vis-à-vis d'un homme; cela seroit décent!

M. Le ROND.

Pourquoi pas? (*Il veut la faire asseoir sur le canapé.*)

Mlle. De L'EPINE.

Mais finiſſez donc, Monſieur; en vérité ces manieres là ne me conviennent point du tout.

M. Le ROND.

Allons, allons; que de façons! *(Il la fait aſſeoir.)* N'êtes-vous pas mieux là que ſur un fauteuil? Je veux chez moi que l'on ſoit à ſon aiſe.

Mlle. De L'EPINE.

Mais c'eſt que s'il venoit quelqu'un, en vérité....

M. Le ROND.

Eh bien, voyez le grand malheur! mais il ne viendra perſonne. Oh! quand j'ai des femmes chez moi, il faut qu'elles faſſent tout ce que je veux déja.

Mlle. De L'EPINE.

Tout ce que vous voulez?

M. Le ROND.

Oui, je veux qu'elles y ſoient bien, qu'elles ne ſe gênent pas.

Mlle. De L'EPINE.

Cependant il y a des choſes qui ne ſont pas honnêtes.

M. Le ROND.

Bon, pas honnêtes; je ne me gêne pas non plus moi.

Mlle. De L'EPINE.

J'espere pourtant.... (*M. le Rond veut s'asseoir sur le canapé.*) Que voulez-vous donc faire?

M. Le ROND.

M'asseoir à côté de vous.

Mlle. De L'EPINE.

Non pas, s'il vous plaît, où je vais m'en aller.

M. Le ROND.

Allons donc, vous faites l'enfant. (*Il lui prend la main.*) Ecoutez-moi; j'ai une grace à vous demander.

Mlle. De L'EPINE.

Lâchez ma main.

M. Le ROND.

Quand vous m'aurez promis....

Mlle. De L'EPINE.

Je ne vous promets rien. (*Elle retire sa main.*)

M. Le ROND.

Mais un petit moment.

Mlle. De L'EPINE.

Otez-vous de-là; je vous écouterai après.

M. Le ROND.

Bon ! tenez, voilà ce que je veux vous dire. Du vivant de la défunte, elle s'aſſoyoit toujours où vous êtes, toutes les après-dînés ; je l'aimois beaucoup ; je ne me ſuis jamais gêné avec elle ; je vous demande la même choſe.

Mlle. De L'EPINE.

Quoi donc ?

M. Le ROND.

Que vous m'accordiez les libertés du mariage.

Mlle. De L'EPINE.

Mais, Monſieur, y penſez-vous ? Où mon oncle m'a-t-il amenée ! (*Elle veut ſe lever.*)

M. Le ROND.

Un moment donc ; quand vous me connoîtrez, vous ne vous fâcherez plus comme cela.

Mlle. De L'EPINE.

Je me fâcherai toujours.

M. Le ROND.

En vérité, je vous croyois plus raiſonnable.

Mlle. De L'EPINE.

Monſieur, vous ne ſavez pas à qui vous avez affaire.

M. Le ROND.

Mais écoutez-moi ; votre vertu s'effarouche là de rien.

Mlle.

Mlle. De L'EPINE.

Comment de rien ?

M. Le ROND.

Oui, j'ai eu bien des femmes ici, & elles ne m'ont jamais refusé ce que je vous demande.

Mlle. De L'EPINE.

Il faut savoir quelles femmes c'étoient.

M. Le ROND.

De fort honnêtes femmes, très-gaies, & qui n'y regardoient pas de si près.

Mlle. De L'EPINE.

C'étoient des femmes qui aimoient les hommes apparemment.

M. Le ROND.

Surement; pourquoi pas ? A propos, on dit que vous vous piquez de les haïr ?

Mlle. De L'EPINE.

Mais quand ils seront faits comme vous, je crois que j'aurai raison.

M. Le ROND.

Ah! Mademoiselle, cela n'est pas honnête ce que vous dites là; mais je veux que vous m'aimiez.

Mlle. De L'EPINE.

Cela ſera bien difficile.

M. Le ROND.

Nous allons paſſer un peu de tems enſemble; ſi ce n'étoit que pour deux ou trois jours, je ne vous preſſerois pas de m'accorder ce que je vous demande, & je me contraindrois; mais j'eſpere que nous ferons une connoiſſance ſi intime, qu'à la fin vous ne me refuſerez pas toujours.

Mlle. De L'EPINE.

Je vous réponds, Monſieur, que je ne reſterai pas ici davantage, ou du moins ſeule avec vous.

M. Le ROND.

Où irez-vous? dans votre chambre? Quand on eſt chez ſes amis, il faut bien vivre avec eux.

Mlle. De L'EPINE.

Oui, avec ſes amis; mais décemment du moins.

M. Le ROND.

Mais c'eſt-il plus décent avec un oncle qu'avec un autre?

Mlle. De L'EPINE.

Comment! avec un oncle?

M. Le ROND.

Sans doute ; & je parie que Saint-Maur ne se gêne pas.

Mlle. De L'EPINE.

Vous avez là une jolie idée de lui & de moi ?

M. Le ROND.

Mais tous les oncles font de même avec leurs nièces, je crois.

Mlle. De L'EPINE.

Monsieur, quand on respecte les femmes, on n'a seulement pas cette pensée.

M. Le ROND.

C'est parce que je vous respecte, que je vous ai demandé cette permission-là sérieusement : car avec les autres, quand je leur disois, Mesdames, vous permettez les libertés du mariage ? Elles rioient comme des folles, & il n'y avoit pas plus de difficultés que cela. Je vous dis, si vous vouliez, cela sera bientôt fait.

SCENE V.

Mlle. De L'ÉPINE, M. Le ROND, Dame FRANÇOISE.

M. Le ROND.

QU'EST-CE qu'il y a, Dame Françoise ?

Dame FRANÇOISE.

Monsieur, c'est le Vîtrier qui a passé par ici; je l'ai appellé, & il a fini.

M. Le ROND.

C'est bon; on lui payera cela avec le reste.

Dame FRANÇOISE.

Mais, Monsieur, est-ce que vous restez comme cela aujourd'hui ?

M. Le ROND.

Oui, j'ai demandé la permission à Mademoiselle, & elle ne veut pas.

Dame FRANÇOISE.

Je vous l'avois bien dit.

Mlle. De L'EPINE.

Qu'est-ce que vous voulez dire, ma bonne ?

Dame FRANÇOISE.

Je dis, Mademoiselle, que si j'étois de

Monſieur, je me moquerois de votre permiſſion, & j'irois mon train.

Mlle. De L'EPINE.

Vous lui donnez là de jolis conſeils.

Dame FRANÇOISE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, il ne faut pas faire tant la renchérie; j'aime mon maître, & je ſai bien ce qu'il lui faut; mais il l'a voulu; je l'ai averti de tout ce qui arriveroit.

Mlle. De L'EPINE.

Je ſuis bien aiſe du moins que vous me connoiſſiez.

Dame FRANÇOISE.

Pour moi, je ne m'en ſoucie point du tout.

Mlle. De L'EPINE, *en colere.*

Vous êtes une impertinente. (*Elle ſe leve.*)



SCENE VI.

M. De SAINT-MAUR, Mlle. De L'ÉPINE, M. Le ROND, Dame FRANÇOISE.

M. De SAINT-MAUR.

EH bien, ma nièce, qu'eſt-ce que c'eſt que cette colere, qu'avez-vous donc ?

Mlle. De L'EPINE.

Mon oncle, je veux ſortir tout-à-l'heure de cette maiſon-ci.

M. De SAINT-MAUR.

Mon ami, qu'eſt-ce cela veut dire ?

M. Le ROND.

Moi, je n'y comprends rien.

Dame FRANÇOISE.

Allons, vous êtes trop bon, vous. Je m'en vais vous expliquer cela, Monſieur de Saint-Maur.

Mlle. De L'EPINE.

Monſieur prétend que vous prenez avec moi des libertés....

M. De SAINT-MAUR.

Moi ?

Dame FRANÇOISE.

Oui ; eh bien, où ſeroit le mal avec ſa nièce ? Il auroit raiſon ; & ſi j'avois un oncle, je ne voudrois pas qu'il ſe gênât avec moi.

M. De SAINT-MAUR.

Expliquez-moi donc.,..

Dame FRANÇOISE.

Tenez, Monſieur de Saint-Maur, Monſieur ſe met toujours en robe-de-chambre quand il eſt chez lui ; voilà la ſienne que j'ai apporté tantôt ; il n'a pas voulu la mettre, parce qu'il m'a dit qu'il lui venoit du monde ; moi je ſai que cela le gêne.

M. De SAINT-MAUR.

Eh bien ?

M. Le ROND.

Eh bien, voilà tout ; elle dit vrai.

Mlle. De L'EPINE.

Non, ce n'eſt pas cela.

M. Le ROND.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle, je vous ai demandé les libertés du mariage.

M. De SAINT-MAUR, *riant.*

Les libertés du mariage?

M. Le ROND.

Oui.

Mlle. De L'EPINE.

Vous voyez bien qu'il en convient.

M. Le ROND.

Parbleu, sans doute.

M. De SAINT-MAUR.

Qu'est-ce que vous vouliez dire?

M. Le ROND.

Eh! qu'elle me permît de me mettre à mon aise, en robe-de-chambre; il me semble que cela se dit comme cela.

M. De SAINT-MAUR.

Pas toujours.

M. Le ROND.

Pour moi, c'est ma maniere.

Mlle. De L'EPINE.

Quoi, c'étoit-là ce que vouliez dire?

M. Le ROND.

Oui, Mademoiselle; qu'est-ce que vous aviez donc entendu?

Mlle. De L'EPINE.

Rien, Monſieur.

Dame FRANÇOISE.

On ne ſe fâche pas pour rien.

M. Le ROND.

Dites-donc ce que vous aviez entendu?

M. De SAINT-MAUR.

Allons, allons voir votre jardin.

M. Le ROND.

Je le veux bien, ſi cela convient à Mademoiſelle.

Dame FRANÇOISE.

Oui; mais mettez toujours votre robe-de-chambre, & moquez-vous du qu'en dira-t-on.

M. Le ROND.

Non, je ne veux pas.

M. De SAINT-MAUR.

Allons, ne faites point de façons. (*Il ſort avec Mlle. de l'Epine.*)

M. Le ROND.

Puiſque vous le voulez....

Dame FRANÇOISE, *lui donnant ſa robe-de-chambre.*

Vous voyez bien que j'avois raiſon de vous

dire que c'étoit une piegrièche : nous avions bien affaire de l'avoir ici ; mais vous n'en faites jamais qu'à votre tête, malgré ce que je vous dis.

M. De SAINT-MAUR, *dehors.*

Eh bien, venez-vous?

M. Le ROND.

Oui, oui, me voilà. (*Ils ſortent.*)

Fin du ſoixante-cinquieme Proverbe.

LE SOT
ET
LES FRIPONS.

SOIXANTE-SIXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mad. DE LA TASSE, *Limonadiere. Robe jaune, bonnet & coëffe noire.*

Mlle. CÉCILE, *fille de Mad. de la Tasse. Robe couleur de rose rayée, petit bonnet, tablier vert.*

M. DU PONT, *Ecrivain, pas encore juré expert. Habit gris, petit galon d'argent, épée & chapeau.*

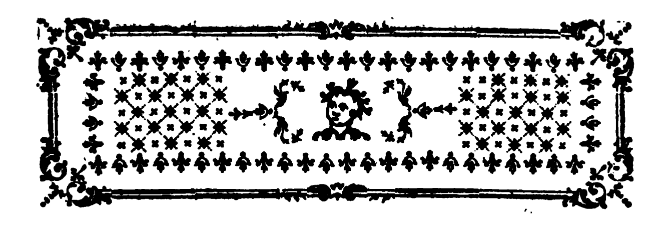
M. DU CROC. *En frac rouge à boutons d'or, épée, chapeau sur la tête, & col noir.*

M. DU CORNET. *Habit vert, petit galon d'or, épée & chapeau sur la tête.*

M. DU TROUILLET. *Habit canelle à boutons d'argent, veste bleue, boutons d'or, cheveux en queue, épée & chapeau, tous deux mis niaisement.*

LOUIS, *Garçon Cafetier. Veste brune & tablier.*

La Scène est dans le Caffé de Mad. de la Tasse, porte Saint-Michel à Paris.



LE SOT ET LES FRIPONS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DU PONT, LOUIS.

M. DU PONT.

EH bien, Louis, Mademoiselle Cécile a-t-elle paru aujourd'hui ?

LOUIS.

Non, Monsieur, pas encore; vous savez bien qu'elle ne descend jamais que l'après-midi.

M. DU PONT.

Il est vrai; mais c'est que je suis fort inquiet.

LOUIS.

Pourquoi donc?

M. DU PONT.

Parce qu'hier au ſoir il m'a paru qu'elle avoit du chagrin.

LOUIS.

Je ne ſai pas pourquoi; car elle devroit être bien aiſe, au contraire.

M. DU PONT.

Bien aiſe?

LOUIS.

Oui, car je crois que nous irons bientôt à la noce.

M. DU PONT.

A la noce! & de qui?

LOUIS.

Eh pardi, d'elle-même.

M. DU PONT.

On la marie?

LOUIS.

Oui, vraiment: j'ai entendu parler de cela tout bas; mais il n'en faut rien dire.

M. DU PONT.

Voilà pourquoi elle étoit ſi triſte hier. Nous ſommes bien malheureux!

LOUIS.

Eſt-ce que vous l'aimez?

M. DU PONT.

Ah! ſûrement, je l'aime!

LOUIS.

Eh pourquoi ne l'avez-vous pas demandé en mariage? Je ſuis bien ſûr que Madame de la Taſſe, ſa mere, vous l'auroit donnée.

M. DU PONT.

Tu le crois, Louis?

LOUIS.

Pour cela, oui : elle l'auroit bien donné à Monſieur Du Croc, s'il ne s'y étoit pas pris trop tard.

M. DU PONT.

Quoi! ce fripon qui vient ſouvent ici avec Du Cornet?

LOUIS.

Oui. Je ne ſai pas ſi c'eſt un fripon; Madame de la Taſſe ne le croit pas, toujours.

M. DU PONT.

Tout le monde le connoît pour cela, ainſi que Du Cornet.

LOUIS.

En ce cas-là, je ſuis bien aiſe qu'il n'épouſe

pas Mademoiſelle Cécile. Tenez, la voilà, vous pourrez lui parler.

M. DU PONT.

Oui; mais ſi ſa mere....

LOUIS.

Elle ne vient peut-être pas encore. Je vais me tenir auprès de la porte, & je chanterai quand elle paroîtra.

SCENE II.

Mlle. CÉCILE, M. DU PONT, LOUIS.

LOUIS.

Entrez, entrez, Mademoiſelle; voilà Monſieur Du Pont qui vous attend.

Mlle. CÉCILE, *troublée.*

Monſieur Du Pont?

M. DU PONT.

Oui, Mademoiſelle; je ſuis au déſeſpoir de ce que je viens d'apprendre.

Mlle. CÉCILE.

Ah! mon Dieu, cela n'eſt que trop vrai; je n'ai pu vous rien dire hier à cauſe de ma chere

chere mere ; mais vous avez dû voir combien j'étois fâchée.

M. DU PONT.

Aussi ai-je été très-inquiet ; mais je ne me croyois pas aussi malheureux que je le suis.

Mlle. CÉCILE.

Ah ! dites que nous le sommes ! mais il faut que je m'assoye, car ma chere mere va venir.

M. DU PONT.

Louis nous avertira. Quoi, vous croyez que rien ne pourroit rompre ce mariage ?

Mlle. CÉCILE.

Il n'y a pas d'apparence, car mon prétendu arrive aujourd'hui.

M. DU PONT.

Et qui est-il ?

Mlle. CÉCILE.

Il s'appelle Monsieur Du Trouillet ; & il est de Poissy, où son pere a une charge dans les bœufs, à ce qu'on dit.

M. DU PONT.

Si j'avois pu prévoir qu'on eût dû vous marier sitôt, je me serois proposé à Madame votre mere ; peut-être m'auroit-elle accepté. Quelle différence ! Mais si je lui parlois, à Madame....

Mlle. CÉCILE.

Il n'eſt plus tems, Monſieur du Pont.

M. DU PONT.

Elle ſait mon talent pour les écritures ; je compte me faire recevoir bientôt écrivain juré expert aux vérifications ; tout cela feroit peut-être....

Mlle. CÉCILE.

Elle trouve déja Monſieur Dutrouillet charmant, & elle ne l'a jamais vu.

M. DU PONT.

Elle ſait que j'ai hérité de mon oncle, qui demeuroit à la place de Sorbonne, & qui venoit toujours ici, Monſieur de la Forêt.

Mlle. CÉCILE.

Quoi, c'étoit votre oncle ?

M. DU PONT.

Oui, vraiment, frere aîné de mon pere.

Mlle. CÉCILE.

Elle l'aimoit beaucoup ; je crois qu'il l'appelloit ſa commére.

M. DU PONT.

Sans doute ; c'eſt cela même.

Mlle. CÉCILE.

Eh bien, vous croyez ?....

LOUIS, *chante.*

La Bourbonnoise a bien des écus.

M. DU PONT.

Ah! voilà Madame votre mere.

LOUIS, *chante.*

A bien des écus, la Bourbonnoise;
A bien des écus....

SCENE III.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE, M. DU PONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

Louis?

LOUIS.

Madame?

Mad. DE LA TASSE.

Rangez donc ce tabouret, qui fera casser le col à quelqu'un.

LOUIS.

Allons, allons, Madame, on y va.

M. DU PONT.

Madame De la Tasse, je suis bien votre serviteur.

Mad. DE LA TASSE.

Ah! Monſieur, je ne vous voyois pas ; je vous ſalue. (*à Mlle. Cécile.*) Eh bien, qu'eſt-ce que vous avez donc vous? vous ne ſavez ce que vous faites.

Mlle. CÉCILE.

Quoi donc, ma chere mere?

Mad. DE LA TASSE.

Vous oubliez tout: tenez, voilà vos ciſeaux que vous laiſſez traîner par terre.

Mlle. CÉCILE.

Je croyois les avoir dans mon ſac, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Allons, laiſſez votre ouvrage, il faut que nous allions chez votre grand'mere.

Mlle. CÉCILE.

Cela ſera bientôt fait. (*Elle plie ſon ouvrage, & regarde M. Du Pont, pendant que Mad. De la Taſſe parle à Louis, & Du Pont ſoupire.*

LOUIS.

Madame, eſt-ce que vous allez ſortir?

Mad. DE LA TASSE.

Oui. Si un Monſieur, qui s'appelle Monſieur

Du Trouillet, vient me demander, vous viendrez me chercher chez ma mere.

LOUIS.

Oui, Madame.

Mad. DE LA TASSE.

Mais tout de ſuite, entendez-vous, Louis?

LOUIS.

Oh, que oui; laiſſez-moi faire, je ſai bien pourquoi.

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, venez-vous, Cécile?

Mlle. CÉCILE.

Oui, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Allons, paſſez.

Mlle. CÉCILE.

Me voilà. (*Elle paſſe.*)

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, trouſſez donc votre robe; elle ne ſonge à rien. Allons, quand vous ſerez mariée, je ſerai bien débarraſſée. (*Elles s'en vont.*)

SCENE IV.

M. DU PONT, LOUIS.

LOUIS, *après avoir regardé aller Mad. De la Tasse & Cécile.*

MONSIEUR Du Pont, voilà Monsieur Du Croc & Monsieur Du Cornet qui viennent.

M. DU PONT.

Ici ?

LOUIS.

Oh, sûrement.

M. DU PONT.

Eh bien, donne-moi la Gazette; je veux un peu écouter ce qu'ils diront.

LOUIS.

Celle d'Utrecht, ou d'Amsterdam ?

M. DU PONT.

N'importe, la premiere venue.

LOUIS.

Tenez, voilà celle d'Utrecht.

M. DU PONT.

C'est bon; ne fais pas semblant de les entendre. (*Il lit.*)

LOUIS.

Oh, laissez-moi faire; je regarderai à la porte.

SCENE V.

M. DU PONT, M. DU CROC, M. DU CORNET, LOUIS.

M. DU CROC.

TIENS, asseyons-nous ici. (*MM. Du Croc & Du Cornet s'assoyent auprès d'une table.*)

LOUIS.

Ces Messieurs veulent-ils quelque chose?

M. DU CROC.

Non, laissez-nous en repos. (*Louis va regarder à la porte.*)

M. DU CORNET.

Tu crois donc qu'il va arriver?

M. DU CROC.

L'on m'a mandé qu'il arrivoit aujourd'hui; mais comme je ne sai pas où il demeurera, je crois qu'il faut l'attendre ici.

M. DU CORNET.

Comment s'appelle-t-il?

M. DU CROC.

Du Trouillet.

M. DU CORNET.

Je connois ce nom-là.

M. DU CROC.

Il est de Poissy.

M. DU CORNET.

C'est cela même : son pere est la plus grande bête qu'il y ait au monde.

M. DU CROC.

Tant mieux ; nous aurons bon marché du fils ; il faut le faire déguerpir de Paris, avant qu'il ait épousé Mademoiselle Cécile.

M. DU CORNET.

Sans doute ; parce que tu voudrois bien l'épouser toi ?

M. DU CROC.

Sa mere ne demandera pas mieux.

M. DU CORNET.

Je le crois ; mais qu'est-ce que j'aurai moi pour ma peine, & toi-même en cas que ton mariage manque ?

M. DU CROC.

Ce que nous pourrons attraper à Du Trouillet.

M. DU CORNET.

Ah ! j'entends ; laisse-moi faire. Tu m'aideras ?

M. DU CROC.

Sans doute, comme à l'ordinaire.

M. DU CORNET.

C'est bon. Nous nous conduirons selon que le sujet prêtera.

SCENE VI.

M. DU PONT, M. DU CROC, M. DU CORNET, M. DU TROUILLET, LOUIS.

M. DU TROUILLET, *à la porte, à Louis.*

MONSIEUR, est-ce ici où demeure Madame De la Tasse ?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

M. DU TROUILLET.

Et Mademoiselle sa fille aussi ?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

M. DU TROUILLET.

Y sont-elles ?

LOUIS.

Non, Monsieur ; mais donnez-vous la peine d'entrer.

M. DU TROUILLET.

Oui, oui ; pour les attendre, n'est-ce pas ? (*Il entre.*)

LOUIS.

Oui, Monsieur ; parce que je m'en vais les chercher.

M. DU TROUILLET.

Il ne faut pas les déranger ; je ne suis pas pressé ; je n'ai point d'affaires.

LOUIS.

Mais je crois, si je ne me trompe, que Monsieur est le prétendu de Mademoiselle ?

M. DU TROUILLET.

Oui, c'est vrai. Comment voyez-vous cela ?

LOUIS.

C'est que Madame m'a dit de l'avertir quand vous arriveriez.

M. DU TROUILLET.

Ah ! ah ! elle le savoit donc ?

LOUIS.

Apparemment.

M. DU TROUILLET.

Je ne comprends pas cela. Il faut que mon pere lui ait mandé ; car pour moi, je ne lui ai jamais écrit.

LOUIS.

Assoyez-vous là, s'il vous plaît.

M. DU TROUILLET.

Où?

LOUIS.

Où vous voudrez.

M. DU TROUILLET.

Je m'en vais me mettre ici ; serai-je bien?

LOUIS.

Oui, oui ; je m'en vais chercher Madame & Mademoiselle.

M. DU TROUILLET, *arrêtant Louis.*

Attendez donc.

LOUIS.

Comment, est-ce que vous ne serez pas bien aise de voir notre Demoiselle?

M. DU TROUILLET.

Oh que si, sur-tout si elle est jolie ; parce que j'aime les jolies filles, moi.

LOUIS.

Eh bien, c'eſt pour cela.

M. DU TROUILLET.

Ecoutez donc, & ne bougez. Je ſuis malin, moi : je veux la voir ſans qu'elle ſache qui je ſuis.

LOUIS.

Ah, j'entends.

M. DU TROUILLET.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas lui dire : ainſi je vous en prie reſtez-là, je vous payerai chopine.

LOUIS.

Ah ! Monſieur, vous êtes bien bon ; il ne faut rien pour cela. Je vous avertirai ſeulement quand elles reviendront.

M. DU TROUILLET.

Voilà ce que je veux. (*Il s'aſſied auprès d'une table. Louis regarde à la porte.*)

M. DU CROC.

Il me paroît que nous tirerons parti de ce nigaud-là.

M. DU CORNET.

Il faut nous approcher.

M. DU CROC.

Monſieur arrive de Province à ce qu'il me paroît.

M. DU TROUILLET.

Oui, Monſieur, de Poiſſy, tout-à-l'heure.

M. DU CORNET.

Ah ! c'eſt un beau pays. C'eſt apparemment pour être Mouſquetaire que vous venez ici.

M. DU TROUILLET.

Ah ! mon Dieu, que nenni ; c'eſt bien tout au contraire.

M. DU CROC.

Ah, je vois bien ; c'eſt que Monſieur veut ſe faire Abbé.

M. DU TROUILLET.

Bon ; c'eſt encore bien plus au contraire.

M. DU CORNET.

Plus au contraire ?

M. DU TROUILLET.

Oui, vous ne devinez pas ?

M. DU CORNET.

Non.

M. DU TROUILLET.

Ah ! je ſuis bien aiſe de vous embarraſſer l'eſprit comme cela ; car on m'avoit dit qu'à

Paris tout le monde en avoit beaucoup plus que moi ; & pourtant....

M. DU CORNET.

Vous en avez plus que nous?

M. DU TROUILLET.

Ce n'est pas là ce que je veux dire ; je suis trop bien élevé pour cela.

M. DU CROC.

Et comment êtes-vous venu ?

M. DU TROUILLET.

Dans une voiture de mon pere.

M. DU CROC.

Etiez vous seul ?

M. DU TROUILLET.

Bon, seul ! nous étions beaucoup.

M. DU CORNET.

Tant mieux, on ne s'ennuye pas, parce qu'on cause.

M. DU TROUILLET.

Ah, oui causer ! je ne pouvois pas parler ; parce qu'ils faisoient un tapage terrible.

M. DU CROC.

Vous connoissiez ces gens-là ?

M. DU TROUILLET.

Oh beaucoup ; parce que je passe ma vie avec eux.

M. DU CROC.

Eh bien, cela vous fera des connoiſſances à Paris.

M. DU TROUILLET.

Bon, des connoiſſances ; ils ſont peut-être tous morts à préſent. (*Il rit.*)

M. DU CORNET.

Comment morts !

M. DU TROUILLET.

Eh, mais ſans doute, ils ne venoient que pour cela à Paris.

M. DU CROC.

Eſt-ce que c'étoient des criminels?

M. DU TROUILLET.

Non, vous n'y êtes pas.

M. DU CORNET.

Qu'eſt-ce que c'étoient donc que ces gens-là.

M. DU TROUILLET.

Ces gens-là, étoient des veaux. (*Il rit.*)

M. DU CROC.

Ah! vous êtes venu dans une charrette avec des veaux ?

M. DU TROUILLET.

Oui, vous n'auriez jamais deviné? (*Il rit.*)

M. DU CORNET.

Cela fait une bonne compagnie.

M. DU TROUILLET.

Oh, moi, je les aime fort, parce qu'ils ne mordent jamais ; ils ſont doux comme des moutons.

M. DU CROC.

Ah, c'eſt vrai ; mais ſi vous aimez auſſi les moutons, vous auriez pu venir avec eux.

M. DU TROUILLET.

Oui da, ils viennent à pied eux.

M. DU CROC.

Ah, c'eſt vrai.

M. DU TROUILLET.

Oh, mon voyage étoit bien arrangé comme cela ; mon pere ſait bien ce qu'il fait ; c'eſt un homme d'eſprit.

M. DU CROC.

Vous tenez bien de lui.

M. DU TROUILLET.

On dit que je tiens de ma mere ; mais elle ne parle pas ſi bien que moi, parce qu'elle bégaie.

M. DU CORNET.

Vous n'êtes pas comme cela vous ; vous parlez bien.

M. DU

M. DU TROUILLET.

J'ai été jusqu'à sept ans, que l'on croyoit que je serois muet.

M. DU CROC.

Cela auroit été grand dommage.

M. DU TROUILLET.

Sans doute. Eh bien, j'ai parlé en six mois aussi-bien que je parle à présent.

M. DU CROC.

C'est bien heureux! Est-ce pour des affaires ou pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris?

M. DU TROUILLET.

Pour l'un & pour l'autre.

M. DU CORNET.

Ah, ah.

M. DU TROUILLET.

Vous ne devinerez peut-être pas encore?

M. DU CROC.

Cela me paroît bien difficile.

M. DU TROUILLET.

C'est que je me marie; vous voyez bien que tous les deux s'y trouvent.

M. DU CROC.

Oui, vous avez raison; mais cela vous occasionnera bien de la dépense.

M. DU TROUILLET.

Oh, oui; mais auſſi mon cher pere m'a-t-il donné bien de l'argent.

M. DU CROC.

Si vous n'en aviez pas aſſez, je vous en prêterois avec grand plaiſir.

M. DU TROUILLET.

Monſieur, vous avez bien de la bonté; car vous ne me connoiſſez pas.

M. DU CORNET.

On voit que vous avez la mine d'une honnête homme, & qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

M. DU TROUILLET.

C'eſt bien vrai; & je penſe de même de vous, Meſſieurs; auſſi je vous confie que j'ai cinquante bons louis d'or, dans cette poche-là.

M. DU CROC.

Il faut prendre garde de les perdre.

M. DU TROUILLET.

Oh, ils ſont bien enveloppés dans du papier.

M. DU CORNET.

Le papier quelquefois ſe déchire; cela n'eſt pas ſûr.

M. DU TROUILLET.

Vous allez voir, vous allez voir.

M. DU CROC.

J'en ai bien vu perdre comme cela, sans qu'il parût rien au papier. T'en souviens-tu, Du Cornet ?

M. DU CORNET.

Oh, pour cela oui.

M. DU TROUILLET.

Ma foi, écoutez donc; je crois que vous avez raison, le papier est déchiré. (*Il tire ses louis, & il les compte.*)

M. DU CROC, *bas à Du Cornet.*

Prends tes dez; je reviendrai quand j'entendrai du bruit.

M. DU CORNET.

Oui, oui.

M. DU CROC.

Monsieur, je suis très-fâché d'être obligé de vous quitter. Je reviendrai dans l'instant.

M. DU TROUILLET.

Monsieur, il ne faut pas vous gêner; & puis vous voyez bien que je compte mes louis, & que je les renveloppe.

M. DU CORNET.

Oui, oui; je tiendrai compagnie à Monsieur.

M. DU CROC.

Je ne ferai pas long-tems. (*Il s'en va.*)

M. DU PONT, *à Louis, qui s'approche de lui.*

Ne dis rien; je vais faire semblant de dormir. (*Il ronfle.*)

SCENE VII.

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET, M. DU PONT, *faisant semblant de dormir*, LOUIS, *à la porte.*

M. DU TROUILLET, *comptant ses louis.*

IL me faudra d'autre papier.

M. DU CORNET.

On va vous en donner. Garçon?

LOUIS.

Monsieur.

M. DU CORNET.

Donnez donc du papier à Monsieur.

LOUIS.

En voilà, en voilà. Faut-il qu'il soit blanc?

M. DU TROUILLET.

Non, non; bleu, rouge, c'est égal.

LOUIS.

Tenez, en voilà d'écrit.

M. DU TROUILLET.

C'eſt bon.

LOUIS.

Il ne vous faut plus rien?

M. DU TROUILLET.

Non, non. Il m'a fait oublier mon compte.

M. DU CORNET.

Il n'y a qu'à recommencer.

M. DU TROUILLET.

Vous avez raiſon. (*Il recompte.*)

M. DU CORNET.

Cela ſera plus ſûr. (*Il tire des dez de ſa poche, & il arrange une rafle de ſix.*)

M. DU TROUILLET.

Quarante-cinq, quarante-ſix, quarante-ſept, quarante-huit, quarante-neuf: il m'en manque un.

M. DU CORNET.

Voyez dans votre poche.

M. DU TROUILLET.

Ah, vous avez raiſon; le voilà.

M. DU CORNET.

Cela fait-il bien cinquante?

M. DU TROUILLET.

Oui.

M. DU CORNET.

Eh bien, c'eſt bon : vous avez perdu.

M. DU TROUILLET.

Comment perdu ; je vous dis que je l'ai retrouvé.

M. DU CORNET.

Oui ; mais c'eſt vos cinquante louis qui ſont perdus.

M. DU TROUILLET.

Eh non. Les voilà tous.

M. DU CORNET.

Oui ; mais je les ai gagnés.

M. DU TROUILLET, *riant.*

Allons donc, vous badinez.

M. DU CORNET.

Non, je ne badine pas ; ils ſont à moi.

M. DU TROUILLET.

Comment à vous ?

M. DU CORNET.

Oui ; vous voyez bien que j'ai rafle de ſix.

M. DU TROUILLET.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

M. DU CORNET.

Cela vous fait, que vous ne pouvez pas en

faire davantage, vous auriez beau jouer jusqu'à demain.

M. DU TROUILLET.

Mais je ne veux pas jouer.

M. DU CORNET.

Parce que vous ne pouvez pas gagner; ainsi donnez-moi vos cinquante louis.

M. DU TROUILLET.

Non, Monsieur, ils ne sont pas à vous.

M. DU CORNET.

Je vous réponds que je les aurai.

M. DU TROUILLET.

Mais, Monsieur, je n'ai pas joué.

M. DU CORNET.

Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti?

M. DU TROUILLET.

Mais vous le savez bien.

M. DU CORNET, *se levant.*

Pour qui me prenez-vous? Allons, Monsieur, donnez-moi mon argent, & sortez.



SCENE VIII.

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET, M. DU PONT, M. DU CROC, LOUIS.

M. DU CROC.

Comment donc, qu'eſt-ce que c'eſt que cela ? te voilà bien en colere.

M. DU CORNET.

Et j'ai raiſon, Monſieur m'inſulte. Il me donne un démenti.

M. DU TROUILLET.

Mais, Monſieur....

M. DU CORNET.

Allons, Monſieur, vous me payerez mes cinquante louis, & vous vous battrez.

M. DU TROUILLET.

Moi, Monſieur ?

M. DU CORNET.

Oui, vous m'avez inſulté, & vous me ferez raiſon.

M. DU TROUILLET.

En vérité de Dieu, Monſieur, je vous aſſure...

M. DU CROC.

Ne vous fâchez pas tous les deux, & dites-moi ce qui est arrivé.

M. DU TROUILLET.

Monsieur, je m'en vais vous le dire.

M. DU CORNET.

Laissez-moi parler, Monsieur; c'est à moi à me plaindre.

M. DU CROC.

Voyons.

M. DU CORNET.

Nous jouons cinquante louis; j'amène rafle de six, que voilà, & Monsieur ne veut pas me payer.

M. DU CROC.

Vous avez tort, Monsieur Du Trouillet.

M. DU TROUILLET.

Comment tort?

M. DU CROC.

Assurément.

M. DU CORNET.

Il fait plus; il m'insulte. Allons, Monsieur, puisque vous dites que vous n'avez pas joué, l'épée à la main.

M. DU TROUILLET.

L'épée à la main?

M. DU CORNET.

Oui, Monſieur.

M. DU CROC.

Allons, c'eſt juſte.

M. DU TROUILLET.

Mais, Monſieur, cette épée-là n'eſt pas à moi.

M. DU CORNET.

Qu'eſt-ce que vous voulez dire ?

M. DU TROUILLET.

Que je l'ai empruntée pour faire le voyage ; je n'en porte jamais à Poiſſy : c'eſt vrai comme je ſuis ici.

M. DU CORNET, *ſe promenant.*

Cela ne fait rien.

M. DU CROC.

C'eſt pourtant une raiſon, Du Cornet.

M. DU TROUILLET, *à M. Du Croc.*

Ah ! je vous en prie, parlez pour moi.

M. DU CORNET.

Je veux qu'il ſe batte.

M. DU CROC, *à M. Du Trouillet.*

Il vous tuera.

M. DU TROUILLET.

Voilà ce que je crains. Ah ! mon Dieu, comment faire ?

M. DU CROC.

Commencez par lui donner vos cinquante louis.

M. DU TROUILLET.

Il le faut bien. J'aime mieux cela que d'être tué.

M. DU CROC.

Nous verrons après. Du Cornet, Monſieur du Trouillet eſt bien fâché de t'avoir offenſé; il convient qu'il a perdu.

M. DU CORNET.

Eh bien, qu'il me paye.

M. DU TROUILLET.

Monſieur, ſi vous vouliez bien vous ſouvenir que je n'ai pas....

M. DU CORNET.

Vous avez perdu; je veux de l'argent.

M. DU TROUILLET, *tremblant.*

Allons, Monſieur, le voilà.

M. DU CORNET.

N'avez-vous rien ôté. (*Il prend l'argent.*)

M. DU TROUILLET.

Non, Monſieur; voilà comme je l'ai compté devant vous.

M. DU CORNET.

Voyons ; dix, vingt, trente, quarante, & cinquante : c'est bon.

M. DU TROUILLET.

Vous voudrez bien que je ne me batte pas ?

M. DU CORNET, *se promenant.*

Nous verrons.

M. DU TROUILLET.

Il ne promet rien, Monsieur !

M. DU CROC.

Il faut le laisser calmer ; je tâcherai de vous raccommoder.

M. DU TROUILLET.

Ah ! je vous en prie.

M. DU CROC.

Comptez sur moi.

M. DU TROUILLET.

J'y compte aussi : je suis bienheureux de vous avoir trouvé.

M. DU CROC.

Je suis bien-aise de vous être utile.

M. DU TROUILLET.

On m'avoit bien dit qu'à Paris tout étoit rempli de fripons.

M. DU CROC.

Prenez garde à ce que vous dites : si Du Cornet vous entendoit.

M. DU TROUILLET.

Ce n'est pas de lui que je parle.

M. DU CROC.

Et avez-vous encore d'autre argent ?

M. DU TROUILLET.

Non, vraiment; mais comme je vais épouser Mademoiselle de la Tasse, sa mere m'en donnera.

M. DU CROC.

Ah, sûrement.

M. DU TROUILLET.

Et puis j'ai une bague.

M. DU CROC.

Vous la jouerez encore.

M. DU TROUILLET.

Oh, que non : & puis, en vérité, je n'ai pas joué.

M. DU CORNET.

Qu'est-ce qu'il dit ?

M. DU CROC.

Rien, rien.

M. DU CROC.

Eſt-elle jolie, votre bague?

M. DU TROUILLET.

Mais oui; la voilà : ma chere mere m'a dit qu'elle valoit vingt-cinq louis.

M. DU CROC.

Voyons. (*Il prend la bague.*) Oui, vous en aurez cela ou rien : mais cachez-là, car Du Cornet aime le jeu, & il vous feroit peut-être encore jouer, s'il la voyoit.

M. DU TROUILLET.

J'ai envie de la mettre dans ma bouche.

M. DU CROC.

C'eſt fort bien imaginé.

M. DU TROUILLET.

Tenez, comme cela, la voit-on?

M. DU CROC.

Non, pas beaucoup.

M. DU TROUILLET.

Et puis je dirois que j'ai une fluxion.

M. DU CROC.

Vous avez bien de l'eſprit au moins. Ah ça, il faut que je vous raccommode avec Du Cornet.

M. DU TROUILLET.

Ah ! je vous en ferai très-obligé ; car fans cela, je n'oferois jamais fortir d'ici.

M. DU CROC.

Bon, c'eft le meilleur homme du monde ; quand il eft en colere, cela ne dure qu'un moment ; mais il eft terrible.

M. DU TROUILLET.

Je fuis auffi comme cela moi.

M. DU CROC.

Je le crois bien : chacun a fon défaut. Vous allez voir. Du Cornet, es-tu encore fâché contre Monfieur Du Trouillet ?

M. DU CORNET.

Moi, point du tout ; c'eft fini, je n'y penfe plus.

M. DU CROC.

Allons, touchez-vous dans la main tous les deux.

M. DU CORNET.

Je le veux bien. (*Il tend la main à M. Du Trouillet.*

M. DU TROUILLET.

Monfieur, vous me faites bien de l'honneur.

M. DU CORNET.

Reste-tu ici, Du Croc ?

M. DU CROC.

Non, vraiment. A propos....

M. DU CORNET.

Où va tu donc ?

M. DU CROC.

Chez mon Jouaillier ; il y a une pierre à ma bague, que je crains qui ne tombe.

M. DU CORNET.

Quelle idée ! viens à la Comédie Françoise.

M. DU CROC.

Ce n'est pas le quartier.

M. DU CORNET.

Mais puisque cette pierre à tenu jusqu'à présent, elle tiendra bien encore : tu iras demain.

M. DU CROC.

Non, je ne veux pas la perdre.

M. DU CORNET.

Voyons-là donc ?

M. DU CROC, *regardant à son doigt.*

Ah, ah, je n'ai pas ma bague ; je l'ai pourtant

tant prise avant de partir ; je l'avois tout-à-l'heure.

M. DU CORNET.

Il faut chercher.

M. DU CROC.

Je n'ai pas remué de ma place ; c'est singulier !

M. DU CORNET.

Mais, Monsieur du Trouillet ne l'a-t-il pas vu ?

M. DU TROUILLET.

Non, Monsieur.

M. DU CORNET.

Je ne crois pas cela : un homme qui est capable de ne pas vouloir payer ce qu'il a perdu, est capable de voler une bague.

M. DU TROUILLET, *pleurant.*

Pour cela, je suis bien malheureux d'être venu ici !

M. DU CORNET.

Qu'est-ce que vous dites ? Allons, vous êtes un fripon ; rendez-là tout-à-l'heure.

M. DU TROUILLET.

Mais, Monsieur, je vous jure que je ne l'ai pas.

M. DU CORNET.

Du Croc ?

M. DU CROC.

Mais je ne saurois croire qu'il l'ait.

M. DU CORNET.

Je te dis que si. Allons, finissez, que je ne vous le dise pas deux fois.

SCENE IX.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE, M. DU FROUILLET, M. DU CROC, M. DU CORNET, M. DU PONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

Comment donc, Messieurs, qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

M. DU CORNET.

Madame, vous arrivez à propos pour faire rendre à Du Croc une bague que cet homme-là lui a volé.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi ! Monsieur, chez moi ?

M. DU TROUILLET.

Madame, vous ne me connoissez pas; je viens pour être votre gendre; je m'appelle Du Trouillet.

M. DU CORNET.

Je vous dis, Madame, que c'est un voleur.

Mad. DE LA TASSE.

Comment?

M. DU CORNET.

Oui, Madame, il ne vouloit pas me payer cinquante louis que je lui ai gagné.

Mad. DE LA TASSE.

Quand cela?

M. DU CORNET.

Ici, tout-à-l'heure.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi, Monsieur, vous êtes joueur, & vous jouez si gros jeu encore?

M. DU TROUILLET.

Non, Madame, ne croyez pas.... .....

M. DU CORNET.

Comment, vous osez soutenir.....

Mad. DE LA TASSE.

Un moment, Messieurs, il peut être joueur;

mais je ne crois pas qu'il ſoit un voleur. Comment eſt faite votre bague, Monſieur Du Croc ?

M. DU CROC.

C'eſt une pierre jaune, entourée.

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, Monſieur Du Trouillet n'a qu'à ſe fouiller.

M. DU TROUILLET, *déſeſpéré.*

Ah ! c'eſt bien traître celui-là !

Mad. DE LA TASSE.

Comment, vous ne le voulez pas ?

M. DU TROUILLET.

Pardonnez-moi, Madame.

M. DU CROC.

Cela n'eſt pas néceſſaire ; je la lui ai vu mettre dans ſa bouche ; il n'a qu'à l'ouvrir.

M. DU TROUILLET.

Mais....

Mad. DE LA TASSE.

Allons, Monſieur, ouvrez la bouche.

M. DU TROUILLET.

Eh bien, oui, Madame, j'ai une bague ; mais c'eſt la mienne ; la voilà. (*Il tire la bague de ſa bouche.*) Monſieur le ſait bien.

Mad. DE LA TASSE.

C'eſt celle de Monſieur Du Croc. (*Elle l'a donne à M. Du Croc.*) Monſieur, je vous prie de ne le pas faire arrêter; ſon pere eſt un très-honnête-homme, qui ne mérite pas d'avoir pour fils un coquin.

M. DU CROC.

Madame, c'eſt à votre conſidération que je ne lui ferai rien.

M. DU TROUILLET.

Mais, Madame, pouvez-vous croire que votre gendre....

Mad. DE LA TASSE.

Mon gendre; un voleur, mon gendre! non; miſérable, tu ne le ſeras jamais.

M. DU TROUILLET.

Si vous vouliez m'entendre....

M. DU CROC.

Madame, puiſque Monſieur n'épouſe pas Mademoiſelle Cécile, vous ſavez les propoſitions que je vous ai faites.

Mad. DE LA TASSE.

Oui, Monſieur, je les accepte de tout mon cœur.

M. DU PONT, *se levant.*

Ah! Madame, arrêtez.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi donc?

M. DU CROC.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

M. DU PONT.

Que je vais tout découvrir: oui, Messieurs, vous êtes deux fripons.

M. DU CROC.

Monsieur.

M. DU PONT.

Je ne crains pas de le dire; & Louis est témoin: vous avez cru qu'il ne vous entendoit pas, & que je dormois; vous avez forcé Monsieur Du Trouillet de vous donner cinquante louis, qu'il n'avoit pas joué; & la bague que vous venez de lui prendre est la sienne, qu'il avoit dit à Monsieur Du Croc, qu'il cachoit dans sa bouche, de peur que Monsieur Du Cornet ne la lui fît perdre en jouant.

M. DU CROC.

Cela n'est pas vrai.

M. DU PONT.

Vous avez eu affaire à un nigaud, & vous l'attendiez pour cela.

M. DU TROUILLET.

Monsieur, je vous suis bien obligé de prendre mon parti.

M. DU CORNET.

Monsieur, savez-vous que vous risquez beaucoup ?

M. DU PONT.

Messieurs, je vous connois, & vous risquez plus que moi; car si vous ne rendez pas les cinquante louis & la bague, nous allons envoyer chercher un Commissaire.

M. DU CROC.

Monsieur, Monsieur, il ne faut pas faire tant de bruit; tout ceci n'étoit qu'un jeu, nous n'avions pas envie de rien garder, & vous allez le voir.

M. DU PONT.

A la bonne heure.

M. DU TROUILLET.

Quoi, on me rendra tout?

M. DU CROC.

Sans doute. Voilà votre bague.

M. DU CORNET.

Et voilà vos cinquante louis.

M. DU TROUILLET.

Ah ! Messieurs, que je vous ai d'obligation !

M. DU CROC.

Madame, nous ne reviendrons plus ici ; puisqu'on n'y entend pas mieux la plaisanterie que cela.

Mad. DE LA TASSE.

Tant mieux, Messieurs, tant mieux.

SCENE X.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE, M. DU TROUILLET, M. DU PONT, LOUIS.

LOUIS, *regardant à la porte.*

AH ! pardi, ils s'en vont grand train ; ils ne demandent pas leur reste.

M. DU TROUILLET.

Monsieur, je vous remercie bien. Vous voyez, Madame, que je ne suis ni un joueur, ni un fripon.

Mad. DE LA TASSE.

Non; mais vous êtes un grand nigaud.

M. DU TROUILLET.

J'aurois été bien fâché de ne pas épouser Mademoiselle votre fille; car je la trouve bien jolie, & je l'aimerai bien.

Mad. DE LA TASSE.

Oui; mais elle n'est pas pour vous; je ne veux pas que ma fille soit la femme d'un sot: vous pouvez vous en retourner à Poissy, dire cela à Monsieur votre pere, & lui faire bien mes complimens.

M. DU TROUILLET.

Pardi, j'ai fait là un beau voyage!

Mad. DE LA TASSE.

Vous le méritez.

M. DU TROUILLET.

Oui; mais comment ferai-je pour m'en aller? La charrette aux veaux sera peut-être partie à présent. Adieu donc, Madame; adieu, Mademoiselle; adieu Monsieur.

Mad. DE LA TASSE.

Adieu, adieu.

SCENE XI.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CÉCILE, M. DU PONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

POUR cela, Monsieur, je vous remercie bien ; vous m'avez empêché de donner ma fille à un fripon & à un sot, je n'oublierai jamais cela.

M. DU PONT.

Madame, si vous vouliez....

Mad. DE LA TASSE.

Quoi ?

M. DU PONT.

Vous feriez mon bonheur en me l'accordant : nous nous aimons depuis long-tems.

Mad. DE LA TASSE.

Il fallait donc le dire plutôt, & tout cela ne feroit peut-être pas arrivé. Voilà donc pourquoi vous étiez si triste, Cécile ?

Mlle. CÉCILE.

Oui, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Ah ça, je ne demande pas mieux; mais il faut ſavoir qui vous êtes, Monſieur.

M. DU PONT.

Madame, je m'appelle Du Pont, & je ſuis le neveu de Monſieur de la Forêt, que vous connoiſſiez.

Mad. DE LA TASSE.

Comment, que je connoiſſois? il étoit mon compere. Je vous connois auſſi; je vous ai vu tout petit, & vous étiez bien gentil. Allons, allons, mes enfans, entrons là-dedans, & nous arrangerons tout cela; je ſerai fort aiſe que vous ſoyez mon gendre.

M. DU PONT.

Eh bine, Mademoiſelle?

Mlle. CÉCILE.

Ah! Monſieur Du Pont que je ſuis contente!

M. DU PONT.

Je me flatte que vous le ferez toujours, du moins je ferai tout ce que je pourrai pour cela.

Fin du soixante-sixieme Proverbe.

LA
SONNETTE.

SOIXANTE-SEPTIEME PROVERBE.



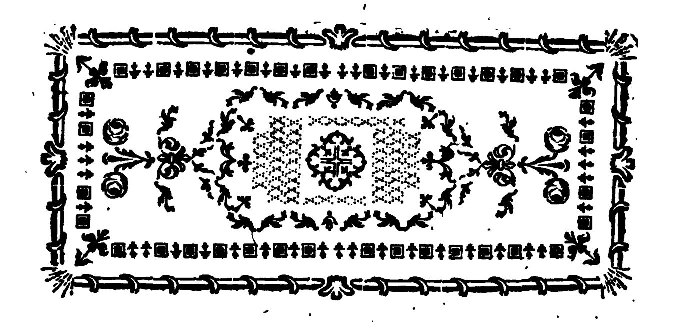
PERSONNAGES.

M. VICTORIN, *Commissaire des Guerres. En petit uniforme, sans chapeau ni épée.*

Mad. VICTORIN. *En robe de tafetas, petit manteau de gaze blanche à fleurs.*

Le Chevalier DU PARC.	*Officiers d'Infanterie, en uniformes.*
M. DE SAINT-VIGNARD.	
M. DE LA VIROUX.	

La Scène est dans une ville de garnison, à la porte de M. Victorin, la nuit.



LA SONNETTE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. VICTORIN, M. VICTORIN.

M. VICTORIN.

QUELLE fantaisie de vouloir vous promener à l'heure qu'il est ; il ne fait point chaud du tout : en vérité les femmes sont bien extraordinaires !

Mad. VICTORIN.

Et les maris ne sont gueres complaisants. Cependant vous dites que vous m'aimez ?

M. VICTORIN.

Sûrement, je vous aime.

Mad. VICTORIN.

Vous allez peut-être croire que je ne vous aime pas, moi.

M. VICTORIN.

Je ne dis pas cela.

Mad. VICTORIN.

Pourquoi donc me trouver ridicule?

M. VICTORIN.

Eh bien, je vous demande pardon.

Mad. VICTORIN.

Vous ne m'auriez pas dit cela avant d'être mon mari: convenez qu'il y a deux ans....

M. VICTORIN.

Je vous dis que j'ai tort.

Mad. VICTORIN.

Hélas! pourquoi ne peut-on pas rester amans après le mariage!

M. VICTORIN.

Croyez-vous que je ne le suis plus?

Mad. VICTORIN.

Mais pourquoi ce ton brusque, indifférent & froid, que vous avez tous? Est-ce qu'il y a

une

une eſpece de honte à traiter auſſi-bien ſa femme que celle d'un autre?

M. VICTORIN.

Vous traitai-je moins bien pour cela?

Mad. VICTORIN.

Je ne vous reproche que le ton : pourquoi faut-il avoir toujours l'air excédé de ce que l'on aime? prendre un ton ironique, qui en vérité ne ſauroit plaire.

M. VICTORIN.

Le préjugé peut en être cauſe; & les exemples des nouveaux mariés, qui dans les premiers momens ſont bien ennuyeux, font craindre ſans doute de leur reſſembler.

Mad. VICTORIN.

Toutes ces raiſons ſont peu ſatisfaiſantes. Quand à la promenade que vous croyez que je veux vous faire faire, vous vous trompez.

M. VICTORIN.

Pourquoi donc ſortir?

Mad. VICTORIN.

Nous n'irons pas plus loin.

M. VICTORIN.

Vous conviendrez que vous avez des idées bien extraordinaires, & qu'il n'eſt pas étonnant que....

Mad. VICTORIN.

Point du tout.

M. VICTORIN.

Point du tout est fort bon. Et le chien de basse-cour, que vous avez emprunté à votre frere, par exemple, pour une nuit, qu'en voulez-vous faire ?

Mad. VICTORIN.

C'est ce que je veux vous expliquer.

M. VICTORIN.

Et il faut que ce soit ici.

Mad. VICTORIN.

Oui.

M. VICTORIN.

A la bonne heure; puisque vous le voulez, il faut bien que cela soit.

Mad. VICTORIN.

Ecoutez-moi.

M. VICTORIN.

Voyons.

Mad. VICTORIN.

Vous connoissez le ton avantageux du Chevalier Du Parc ? c'est un de ces enfans gâtés de Paris....

M. VICTORIN.

A peu-près, qui ne ſervent que pour pouvoir porter une plume à leur chapeau.

Mad. VICTORIN.

Vous ſavez que pluſieurs Officiers du même Régiment m'ont rendu des ſoins aſſez publiquement & inutilement ; ils en ſont convaincus ; ils l'ont même dit au Chevalier Du Parc. Le Chevalier Du Parc venoit d'arriver ; il ne les entretenoit que des femmes de Paris, des rigueurs qu'elles avoient eſſuyées de ſa part ; parce qu'il ne pouvoit pas y ſuffire, lorſqu'il m'apperçut à l'aſſemblée. Il ſe récria, fit l'étonné de trouver en Province quelqu'un d'auſſi-bien ; il le dit à tout le monde, & ſe fit déteſter des autres femmes.

M. VICTORIN.

C'eſt débuter à merveilles.

Mad. VICTORIN.

On lui dit que je vengerois les femmes de Paris de ſes rigueurs.

M. VICTORIN.

Vous?

Mad. VICTORIN.

Oui : il répondit que ſûrement je ne lui réſiſterois pas, & il eut l'impertinence de le

parier le même soir avec ses camarades, en soupant à l'auberge; cela me revint.

M. VICTORIN.

Il commence à faire froid, vous me conterez tout cela dans la maison tout aussi-bien.

Mad. VICTORIN.

Un moment; vous allez savoir pourquoi je vous ai amené ici. Le Chevalier Du Parc entreprit de gagner son pari; je le reçus très-bien; il me donna de mauvais vers, de plattes chansons; je trouvai tout cela charmant: on me rendoit compte des progrès qu'il disoit avoir fait. Il eut la hardiesse de me demander un rendez-vous la nuit; je lui répondis que j'y songerois, & hier je lui ai envoyé la clef de la porte, en lui mandant qu'il pourroit venir ce soir, de bonne-heure même; parce vous iriez à la campagne.

M. VICTORIN.

Etes-vous folle donc?

Mad. VICTORIN.

Non, non. Il est vrai qu'il y aura peut-être de quoi rire.

M. VICTORIN.

C'est donc pour cela que vous m'avez tant

pressé aujourd'hui d'aller à Morinval? Vous croyiez que j'y coucherois.

Mad. VICTORIN.

Justement: c'est à cause de cela que je vous ai prié de revenir. Voyez comme cela est conséquent; & puis je vous dirois tout ce que je viens de vous dire, & ce que vous allez savoir.

M. VICTORIN.

Mais pourquoi lui donner la clef de la porte? Je parie qu'il l'a montrée déja à tous les Officiers de son régiment.

Mad. VICTORIN.

Tant mieux; c'est ce que je veux.

M. VICTORIN.

Je ne sai pas à quoi vous en voulez venir; mais en garnison, il faut toujours qu'une femme évite les histoires où elle peut avoir part.

Mad. VICTORIN.

Je vous réponds que celle-ci ne me fera point de tort. Je lui ai recommandé sur-tout de ne point faire de bruit en entrant, de peur de réveiller les domestiques, que j'enverrai coucher de bonne-heure.

M. VICTORIN.

Voyons comment vous sortirez de-là?

Mad. VICTORIN.

Il faut que vous m'aidiez.

M. VICTORIN.

Moi?

Mad. VICTORIN.

Oui, je n'ai voulu me confier qu'à vous.

M. VICTORIN.

Que faut-il que je fasse?

Mad. VICTORIN.

Que vous attachiez la corde de la sonnette qui est auprès de la porte, de maniere qu'on ne puisse pas l'ouvrir sans qu'elle sonne.

M. VICTORIN.

Cela est bien aisé.

Mad. VICTORIN.

Elle fera du bruit qui éveillera le chien, qui sera lâché, & qui viendra auprès de la porte: je ne crois pas pour lors que le Chevalier Du Parc ose entrer. Il passera peut-être la nuit comme cela, & tout le monde se moquera de lui.

M. VICTORIN.

Vous êtes bien folle! Allons, je m'en vais

attacher la ſonnette. Il étoit bien néceſſaire d'être dans la rue pour me conter tout cela. Je n'ai jamais vu de nuit d'été auſſi froide. Allons, allons, paſſés. (*Ils rentrent tous les deux.*)

SCENE II.

M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX, *avec des fuſils.*

M. DE SAINT-VIGNARD, *appellant bas.*

LA VIROUX?

M. DE LA VIROUX.

Me voilà.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il vient d'entrer quelqu'un chez Madame Victorin; ſi c'étoit le Chevalier?

M. DE LA VIROUX.

Comment veux-tu que ce ſoit lui, puiſque nous l'avons laiſſé à table?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il pourroit avoir couru.

M. DE LA VIROUX.

Et par où? nous l'aurions rencontré; il

n'auroit pas pris le plus long, apparemment.

M. DE SAINT-VIGNARD.

N'auroit-il pas pu passer à droite, au lieu de passer à gauche ?

M. DE LA VIROUX.

Bon, bon; plaçons-nous, j'entends quelqu'un.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Restes-tu là ?

M. DE LA VIROUX.

Oui.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je m'en vais de l'autre côté.

M. DE LA VIROUX.

Ne parle donc pas.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non, non.

M. DE LA VIROUX, *revenant.*

Je me suis trompé; il ne vient personne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu crois donc que Madame Victorin, veut se moquer de Du Parc ?

M. DE LA VIROUX.

J'en ſuis perſuadé.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Et moi auſſi ; mais ce que nous faiſons ici en ce cas-là ne ſervira à rien pour notre pari ?

M. DE LA VIROUX.

Pour le pari, non ; mais nous nous amuſerons toujours à l'impatienter.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je ne ſaurois croire que ce ſoit réellement la clef de la porte, qu'il nous a montrée.

M. DE LA VIROUX.

Nous verrons. Allons, je crois que le voilà. Je l'entends chanter.

M. DE SAINT-VIGNARD, *allant ſe replacer.*

Cela eſt bon.



SCENE III.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX.

M. DE LA VIROUX.

Qui va là?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE LA VIROUX.

On ne passe pas.

Le Chevalier DU PARC.

Pourquoi cela?

M. DE LA VIROUX.

C'est la consigne.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable est-ce que cela veut dire! N'est-ce pas ici la rue de la place au Charbon?

M. DE LA VIROUX.

Oui, mon Officier.

Le Chevalier DU PARC.

Il ne doit pas y avoir de sentinelle ici.

M. DE LA VIROUX.

Pardonnez-moi, toujours.

Le Chevalier DU PARC.

Ah, je m'en vais par l'autre côté. (*Il s'en va, & reparoît.*)

M. DE LA VIROUX.

Songe à toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne t'embarrasse pas.

Le Chevalier DU PARC.

Je passerai sûrement par ici.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Qui va là?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Où est votre feu?

Le Chevalier DU PARC.

Je n'ai point de feu.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On ne passe pas.

Le Chevalier DU PARC.

C'est un tour qu'on me joue. Sentinelle?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mon Officier.

Le Chevalier DU PARC.

De quelle compagnie êtes-vous ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

De la compagnie De la Viroux.

Le Chevalier DU PARC.

Je veux voir un peu.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne m'approchez pas.

Le Chevalier DU PARC.

Bon ! c'eſt Saint-Vignard ! Je ſavois bien qu'il n'y avoit pas de ſentinelle ici. Qui eſt l'autre là bas ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

C'eſt La Viroux.

Le Chevalier DU PARC.

Vous vouliez donc me faire perdre le pari, tous les deux.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu le perdras bien ſans cela.

Le Chevalier DU PARC.

La Viroux ?

M. DE LA VIROUX.

Eh bien ?

Le Chevalier DU PARC.

Allons, allez-vous-en tous les deux.

M. DE LA VIROUX.

Non, nous voulons voir ſi tu entreras dans la maiſon de Madame Victorin.

Le Chevalier DU PARC.

Je te dis que j'ai la clef.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mais l'on a peut-être changé la ſerrure.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites pas de bruit, & venez tous deux auprès de la porte : car on m'a recommandé d'entrer bien doucement, de peur d'éveiller les domeſtiques.

M. DE LA VIROUX.

Ne crains rien.

Le Chevalier DU PARC, *mettant la clef dans la ſerrure.*

Tiens, vois ſi la porte ne s'ouvrira pas. (*Elle s'ouvre ; mais lorſqu'il la pouſſe, la ſonnette ſonne, & un gros chien vient en-dedans contre la porte & abboye. Ils s'éloignent bien vîte tous les trois. MM. De Saint-Vignard & La Viroux en riant.*)

M. DE SAINT-VIGNARD, LA VIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah.

Le Chevalier DU PARC.

Mais voulez-vous bien ne pas faire tant de bruit.

M. DE SAINT-VIGNARD, LA VIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah.

Le Chevalier DU PARC.

Paix donc.

M. DE LA VIROUX.

Il n'y a jamais eu de sonnette à la porte de Madame Victorin.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ni de chien dans sa maison, à ce qu'il me semble.

M. DE LA VIROUX.

De chien ? mais cela me rappelle qu'hier elle demanda à son frere de lui prêter celui-là.

M. DE SAINT-VIGNARD.

C'étoit pour recevoir Du Parc.

Le Chevalier DU PARC.

J'espere, qu'ayant entendu ce bruit-là, elle aura fait attacher le chien, & qu'elle aura ôté la sonnette, pour l'empêcher d'aboyer.

M. DE LA VIROUX.

Ma foi, je le crois auſſi ; elle eſt peut-être à préſent dans la crainte que tu ne revienne pas.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je la plains bien ſincérement ; il n'y a pas deux hommes comme Du Parc dans le monde ; & quand une femme a eu le bonheur de lui plaire, elle ne doit plus être malheureuſe.

Le Chevalier DU PARC.

Meſſieurs, vous plaiſantez.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non, vraiment.

Le Chevalier DU PARC.

Vous voudriez bien être à ma place.

M. DE LA VIROUX.

Ah, pas encore.

Le Chevalier DU PARC.

Il me ſemble que je n'entends rien.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non : allons.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable, reſtez-là.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ah, comme tu voudras.

M. DE LA VIROUX.

Oui ; mais il ne faut pas qu'il fasse semblant d'entrer, & qu'il s'en aille.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui, oui ; approchons-nous.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites donc pas de bruit.

M. DE LA VIROUX.

Non, non. (*Ils approchent tous les trois. Le Chevalier Du Parc ouvre, le bruit de la sonnette recommence, & le chien aboye encore plus fort. MM. De Saint-Vignard & De la Viroux rient encore en s'éloignant de la porte.*)

Le Chevalier DU PARC.

En vérité, je ne sai pas ce qu'il y a de si plaisant à cela.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Comment, d'avoir la clef, & de ne pas entrer.

M. DE LA VIROUX.

C'est une bien bonne clef que celle-là !

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il n'a pas d'attention non plus ; on lui recommande de ne pas faire de bruit, & il fait un tintamare de tous les diables.

M. DE

M. DE LA VIROUX.

Ah, oui; cela n'eſt pas honnête.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Sans doute; quand on a le bonheur d'être aimé d'une femme, il faut la ménager.

M. DE LA VIROUX.

Cependant c'eſt ſa faute à elle : que n'empêche-t-elle la ſonnette?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Cela eſt vrai; à ſa place, j'entrerois toujours.

M. DE LA VIROUX.

Oui; mais il y a le chien.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Eſt-ce que tu craindrois le chien?

Le Chevalier DU PARC.

Le chien? mais....

M. DE LA VIROUX.

Je le connois, moi; il eſt bien fort.

Le Chevalier DU PARC.

Mais, Meſſieurs, ſi vous étiez à ma place, qu'eſt-ce que vous feriez?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Moi, j'entrerois ſûrement.

M. DE LA VIROUX.

Et moi auſſi ; je n'en voudrois pas avoir le démenti.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui ; mais nous perdrons le pari, en le conſeillant comme cela.

M. DE LA VIROUX.

Il faudra bien tôt ou tard qu'il y renonce.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non pas, ſi le chien s'endort.

Le Chevalier DU PARC.

Meſſieurs, vous êtes de mauvais plaiſants. Allons, laiſſez-moi, par grace.

M. DE LA VIROUX.

Cela ne ſe peut pas, tu le ſais bien.

(*Le Chevalier Du Parc, va encore pour entrer ; même bruit de la ſonnette & du chien.*)

Le Chevalier DU PARC.

Le diable emporte & la ſonnette & le chien!

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ce que je trouve d'étonnant, c'eſt que perſonne ne remue dans la maiſon.

M. DE LA VIROUX.

Ne parle donc pas si haut, j'entends quelqu'un.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On ouvre une fenêtre, je crois.

M. DE LA VIROUX.

Oui; paix, paix.

SCENE IV.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX, M. VICTORIN.

M. VICTORIN, *à la fenêtre.*

MONSIEUR le Chevalier Du Parc?

Le Chevalier DU PARC.

Réponds pour moi, Saint-Vignard.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ah, ah, vous n'êtes pas encore couché, Monsieur le Commissaire?

M. VICTORIN.

C'eſt vous, Monſieur De Saint-Vignard ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui, vraiment, je paſſe par ici.

M. VICTORIN.

Oui; mais vous avez avec vous Monſieur le Chevalier Du Parc; n'eſt-ce pas ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. VICTORIN.

Je ne vous le demande pas, car j'en ſuis ſûr. Madame Victorin, vient de me dire qu'il avoit parié qu'il entreroit chez elle la nuit.

M. DE LA VIROUX, *au Chevalier Du Parc.*

On ſe moque de toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Paix donc.

M. VICTORIN.

Elle le prie de renoncer à ce projet; parce qu'elle a grande envie de dormir,

Le Chevalier DU PARC, *bas.*

Dit qu'elle m'a donné la clef; pour la confondre vis-à-vis de son mari.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mais....

M. DE LA VIROUX.

Dis, dis; nous saurons plus complettement comme elle le joue.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On dit qu'il n'a pas tort; puisque Madame Victorin, lui avoit donné une clef pour entrer.

M. VICTORIN.

Cela est vrai, elle lui a donnée une clef; mais elle le prie d'être persuadé qu'avec cette clef on reste à la porte.

M. DE LA VIROUX.

Fort bien.

M. VICTORIN.

Qu'en Province, celui qui fait le plus de bruit, ne réussit pas toujours auprès des femmes; & qu'on ne fait souvent qu'éveiller les voisins, sans alarmer personne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Cela arrive quelquefois, Monſieur le Commiſſaire.

M. VICTORIN.

Vous chargez-vous de dire tout cèla à Monſieur le Chevalier Du Parc ?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne vous inquiétez pas; il le ſait déja.

M. VICTORIN.

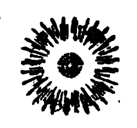
Ah, je vous entends. En ce cas-là, je vous ſouhaite à tous le bon ſoir.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Et la clef, ne la voulez-vous pas?

M. VICTORIN.

Non, non; laiſſez-là dans la ſerrure, cela eſt égal. (*Il ſe retire.*)



SCENE V.

M. DE SAINT-VIGNARD, Le Chevalier DU PARC, M. DE LA VIROUX.

Le Chevalier DU PARC, *jettant la clef avec dépit.*

TIENS, là voilà ta chienne de clef.

M. DE LA VIROUX.

Ah ! tu devois la garder pour une autre fois.

Le Chevalier DU PARC.

Allons, allons, nous coucher.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu conviendras bien, avant, que tu as perdu le pari ?

M. DE LA VIROUX.

Et que tu as été berné en plein.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Dis que les femmes de ce pays-ci ne se connoissent pas en vrai mérite.

M. DE LA VIROUX, *suivant le Chevalier Du Parc.*

Où vas-tu donc? Tu es bien pressé.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Attends, attends-nous. (*Ils s'en vont.*)

Fin du soixante-septieme Proverbe.

LE TROMPEUR FAVORABLE.

SOIXANTE-HUITIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

M. LE BLANC, *Tuteur de Mlle. De Saint-Geneſt. Habit brun, veſte d'or, perruque à nœuds.*

Mlle. DE SAINT-GENEST. *Miſe comme une jeune demoiſelle, en tafetas.*

JULIE, *Femme-de-chambre de Mlle. De Saint-Geneſt. En Femme-de-chambre.*

Le Chevalier DUCHERNY. *Habit vert galonné, veſte brodée, épée & chapeau.*

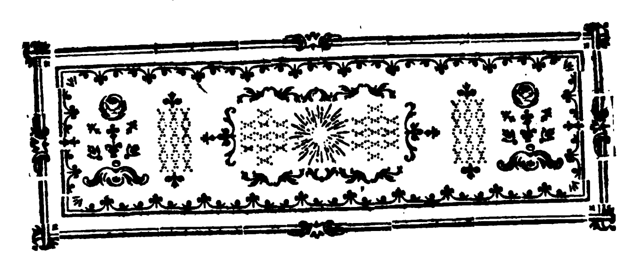
M. DUCHERNY, *pere du Chevalier Ducherny. Habit brun galonné d'or, épée & chapeau.*

M. JAQUEMIN, *Commiſſaire. En habit noir, & puis en robe.*

CHAMPAGNE, } *Laquais de M. Le Blanc. En habits gris à boutons d'or.*
PICARD, }

Des ARCHERS. *En uniforme du Guet à pied.*

La Scène eſt chez M. Le Blanc, dans un ſallon.



LE TROMPEUR FAVORABLE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE SAINT-GENEST, JULIE.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

JULIE, tu ne veux pas me dire abſolument ce que tu as?

JULIE.

J'ai réellement du chagrin, Mademoiſelle.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Pourquoi cela? Je ne te cache rien; tu ſais tous mes ſecrets : quelle eſt cette réſerve?

JULIE.

Eh bien, Mademoiſelle, c'eſt vous qui m'af-

fligez ; je ſuis au déſeſpoir d'être obligée de vous quitter.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Comment, me quitter ? je ne le ſouffrirai pas.

JULIE.

Il faut donc que vous ſortiez d'ici ; car tant que vous y reſterez, je ne peux pas y demeurer expoſée à toutes les perſécutions de votre tuteur.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

JULIE.

Que vous le croyez amoureux de vous, Monſieur le Blanc ?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Que trop ; puiſqu'il s'oppoſe au mariage du Chevalier Ducherny, avec moi, & qu'il veut abſolument que je l'épouſe.

JULIE.

Je crois que c'eſt de votre bien qu'il eſt amoureux.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Mais il eſt jaloux.

JULIE.

Bon ; les hommes ſont jaloux dès qu'ils voient qu'on ne ſe ſoucie pas d'eux. Eſt-ce qu'il ne croit pas que j'aime Champagne, que je ne peux pas ſouffrir.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Monſieur Le Blanc eſt amoureux de toi ?

JULIE.

Oui, voilà ce que c'eſt ; & comme ſes deſſeins ne peuvent être que mal-honnêtes, je ne veux pas y être expoſée davantage.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Je le voudrois bien qu'il fût amoureux de toi, pouvoir lui prouver que je le ſai, le confondre, & être enfin débarraſſée de ſes pourſuites. Mais ſur quoi juges-tu cela ?

JULIE.

Sur les propoſitions qu'il m'a faites de me faire ma fortune, ſi je voulois me rendre à ſes deſirs.

Mlle. De SAINT-GENEST, *riant.*

Quoi, tout de bon ?

JULIE.

Oui, riez. Il vouloit me donner cinquante

louis, pour aller l'attendre ce ſoir, dans le cabinet qui eſt au bout du jardin.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Hé bien, tu n'as pas voulu?

JULIE.

Mais je vous le demande? En vérité vous avez une jolie opinion de moi, avec votre queſtion.

Mlle. DE SAINT-GENEST, *rêvant.*

Non; c'eſt qu'il me vient une idée....

JULIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Tu crois qu'il ſe rendroit au pavillon?

JULIE.

J'en ſuis ſûre, vous dis-je.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Hé bien, il faut que tu acceptes la propoſition.

JULIE.

Comment, vous me croyez capable?....

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Non; mais écoutes-moi.

JULIE.

Je sai ce que vous allez me dire ; vous voulez nous y surprendre ensemble ?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Non. Il faut, te dis-je, que tu accepte la proposition, & je m'y rendrai à ta place. Je serai en droit pour-lors de lui faire des reproches, qui l'empêcheront de songer davantage à m'épouser, & ce sera un obstacle de moins pour le Chevalier.

JULIE.

Oui ; mais j'ai refusé avec colere, & de façon à lui ôter tout espoir de réussir.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Si tu l'as quitté avec colere, il cherchera à t'appaiser, quand ce ne seroit que pour t'empêcher de m'en rien dire.

JULIE.

Cela pourroit être.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Je crois l'entendre ; je vais te laisser avec lui, & tu viendras me dire ce qui se sera passé.

JULIE.

Il faut que je vous sois aussi attachée que je le suis, pour me prêter à ce que vous désirez là.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Mais tu ne risques rien. S'il te donne les cinquante louis, tu feras même très-bien de les prendre.

JULIE.

Vous le croyez ?

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Oui, oui; il faut bien qu'il paye cette petite correction. Tu viendras me retrouver chez moi.

JULIE.

Oui, Mademoiselle. Je crois à présent que je réussirai : le plaisir de tromper Monsieur Le Blanc, me réjouit d'avance.



SCENE

SCENE II.

M. LE BLANC, JULIE.

M. LE BLANC.

EH bien, ma chere Julie, es-tu encore fâchée contre moi ?

JULIE.

Mais, Monſieur, n'avois-je pas raiſon ?

M. LE BLANC.

Ce que je te propoſois devoit-il t'offenſer ? c'eſt une preuve que je t'aime.

JULIE.

Je le ſai bien, Monſieur ; mais on ne peut pas s'empêcher d'être ſurpriſe de voir qu'on a mauvaiſe opinion de vous ; rien n'eſt ſi humiliant.

M. LE BLANC.

Et où eſt la mauvaiſe opinion ?

JULIE.

Comment ! d'offrir de l'argent à une honnête fille, pour la ſéduire ; c'eſt abuſer de ſes richeſſes.

M. LE BLANC.

Et avec qui les partagera-t-on, ſi ce n'eſt

avec les perſonnes qu'on aime ? Et puis c'eſt ſi peu de choſe pour moi, voilà ce qu'il faut conſidérer.

JULIE.

Oui, il eſt vrai ; mais ce ſeroit moi qui recevrois, & ce ſeroit moi qui aurois tort.

M. LE BLANC, *lui donnant une bourſe.*

Quelle folie ! Tiens, mets cela dans ta poche.

JULIE.

En vérité....

M. LE BLANC.

Allons, prends.

JULIE.

Mais ſi Mademoiſelle vient à ſavoir....

M. LE BLANC.

Elle n'en ſaura rien.

JULIE, *prenant la bourſe.*

Tenez, vous me faites faire-là une choſe affreuſe !

M. LE BLANC.

Tu te rendras dans le pavillon bientôt, c'eſt-à-dire, quand il fera nuit : le jour tombe, ainſi je n'attendrai pas long-tems.

JULIE.

N'apportez pas de lumiere.

M. LE BLANC.

Non, non.

JULIE.

Je m'en vais auprès de ma maîtresse, en attendant. (*Elle sort.*)

M. LE BLANC.

Champagne ?

SCENE III.

M. LE BLANC, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MONSIEUR.

M. LE BLANC.

Tout va bien ; Julie a consenti enfin à se rendre au pavillon, tu seras vengé de ses rigueurs.

CHAMPAGNE.

Tant mieux, cela lui apprendra à être si glorieuse, & à me mépriser.

M. LE BLANC.

Le Chevalier est-il chez lui ?

CHAMPAGNE.

Oui, je viens de le voir rentrer.

M. LE BLANC.

Cela est bon. Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin que j'ai enveloppée dans un petit billet, où il est invité à se rendre au pavillon, de la part de Mademoiselle de Saint-Geneſt. Fais-la lui donner en main propre, par ton homme.

CHAMPAGNE.

Il va l'avoir dans le moment.

M. LE BLANC.

Reviens ici tout de ſuite.

CHAMPAGNE.

Oui, oui.

M. LE BLANC.

Dis qu'on m'apporte de la lumiere; car il faut que j'écrive, & l'on ne voit plus clair.

CHAMPAGNE.

Picard va vous en apporter. (*Il ſort.*)



SCENE IV.

M. LE BLANC, M. JAQUEMIN, PICARD.

PICARD, *apportant deux bougies.*

MONSIEUR le Commiſſaire Jaquemin.

M. LE BLANC.

Ah ! Monſieur Jaquemin, je vous attendois avec impatience.

M. JAQUEMIN.

Je ne vous ai pas manqué de parole, comme vous voyez. Ah ça, dites-moi votre affaire.

M. LE BLANC.

Tout-à-l'heure. (*à Picard qui écoute.*) Va-t-en.

PICARD.

C'eſt que j'attendois, pour ſavoir ſi vous ne vouliez rien. (*Il ſort.*)



SCENE V.

M. LE BLANC, M. JAQUEMIN.

M. LE BLANC.

Avez-vous tout votre monde, votre robe, des flambeaux?

M. JAQUEMIN.

Oui, ne vous inquiétez pas.

M. LE BLANC.

C'eſt qu'il faut faire le plus grand éclat.

M. JAQUEMIN.

Oui; mais il faut que je ſache de quoi il s'agit, pour voir ſi je peux en honneur me charger de faire ce que vous deſirez.

M. LE BLANC.

Je vais m'expliquer. Vous ſavez que j'ai chez moi une pupile, qui s'appelle Mademoiſelle de Saint-Geneſt?

M. JAQUEMIN.

Oui.

M. LE BLANC.

L'avez-vous vue?

M. JAQUEMIN.

Non, jamais.

M. LE BLANC.

Cela ne fait rien. Je veux absolument l'épouser ; mais elle aime le Chevalier Ducherny : il a fait mille tentatives pour venir ici, & son pere m'a fait faire des propositions sans fin pour la lui donner en mariage. Voici mon plan : écoutez bien ceci.

M. JAQUEMIN.

Je vous écoute.

M. LE BLANC.

Je tends un piège au Chevalier, pour le brouiller sans miséricorde avec Mademoiselle de Saint-Genest. J'ai engagé, avec de l'argent, Julie à m'accorder ce soir un rendez-vous, dans le pavillon qui est au bout du jardin.

M. JAQUEMIN.

Fort bien.

M. LE BLANC.

Julie est la femme-de-chambre de Mademoiselle de Saint-Genest : je crois que vous l'avez vue hier.

M. JAQUEMIN.

Non, je ne la connois pas.

M. LE BLANC.

Elle doit être actuellement dans le pavillon à m'attendre ; & au lieu de moi, je veux que ce soit le Chevalier qui s'y trouve : pour cela je lui ai envoyé la clef de la porte du jardin, avec un billet qui le presse de s'y rendre, pour parler à Mademoiselle de Saint-Geneſt. Vous ſavez comme les amans ſaiſiſſent, avec avidité, tout ce qui peut flatter leurs deſirs ; je ſuis ſûr qu'il ira.

M. JAQUEMIN.

Que voulez-vous que je faſſe ?

M. LE BLANC.

Que vous ſurpreniez le Chevalier avec Julie dans ce pavillon, où ils ſeront ſans lumiere ; l'éclat que vous ferez, attirera Mademoiſelle de Saint-Geneſt, qui deviendra furieuſe contre le Chevalier, & j'aurai auſſi tout lieu de me plaindre de ce procédé. Vous les amenerez ici, où vous trouverez le pere du Chevalier, qui ſera très en colere contre ſon fils, & qui ſera forcé d'abandonner le projet de lui faire épouſer Mademoiſelle de Saint-Geneſt. Elle, dans ſon dépit, pour ſe venger du Chevalier, n'aura rien de mieux à faire que de conſentir à m'épouſer.

M. JAQUEMIN.

Par dépit?

M. LE BLANC.

Que m'importe. Voilà la clef du jardin: vous comprenez bien tout cela?

M. JAQUEMIN.

A merveille.

M. LE BLANC.

Vous direz qu'on vous a averti qu'il étoit entré un voleur chez moi par cette porte, & que vous le cherchez.

M. JAQUEMIN.

Oh, laissez-moi faire.

M. LE BLANC.

Voilà Champagne; nous allons savoir....



SCENE VI.

M. LE BLANC, M. JAQUEMIN, CHAMPAGNE.

M. LE BLANC.

HÉ bien ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, Monſieur, il a gobé l'hameçon ; il a reçu le billet avec joie ; il a baiſé la clef avec tranſport, & il a dit qu'il alloit y aller.

M. LE BLANC.

C'eſt bon. Vous voyez bien, Monſieur Jaquemin, que vous n'avez plus qu'à vous mettre en devoir d'exécuter tout ce que nous avons dit.

M. JAQUEMIN.

Oui, oui ; je vais mettre une mouche auprès de la porte, pour m'aſſurer quand il ſera entré. Vous me reverrez bientôt comme vous le ſouhaitez. Adieu, Monſieur.

M. LE BLANC.

Adieu, Monſieur Jaquemin.



SCENE VII.

M. LE BLANC, CHAMPAGNE.

M. LE BLANC, *écrivant.*

Toi, à présent porte ce billet au pere du Chevalier, afin qu'il vienne ici, & qu'il soit présent à cette scène. (*Il donne le billet à Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Allons, j'y vais; je suis bien sûr de le trouver.

SCENE VIII.

M. LE BLANC, JULIE.

M. LE BLANC, *se promenant.*

Oui, je crois ce moyen admirable; je vais bien me divertir.

JULIE *passe, & est étonnée de trouver M. le Blanc, qui l'est de même.*

Ah!....

M. LE BLANC.

Quoi, te voilà ?

JULIE.

Oui,... Monſieur,... j'aurois eu beau vous attendre.

M. LE BLANC.

Comment ? j'allois te trouver ; pourquoi n'es-tu donc pas dans le pavillon ?

JULIE.

Monſieur..... je m'en vais vous dire ; c'eſt que Mademoiſelle a voulu ſe promener avec moi, & après s'être beaucoup promenée, elle a voulu entrer dans le pavillon, pour s'y repoſer : comme je craignois que vous n'y vinſſiez pendant qu'elle & moi nous y étions, je ſuis venue ici pour voir en chemin ſi je ne vous rencontrerois pas, & pour vous empêcher d'y aller.

M. LE BLANC.

Oui ; mais où eſt Mademoiſelle de Saint-Geneſt ?

JULIE.

Monſieur, elle eſt reſtée dans le pavillon où elle m'attend ; parce que je lui ai dit que j'allois chercher un manteau.

M. LE BLANC, *se récriant.*

Elle est dans le pavillon ?

JULIE.

Oui, Monsieur.

M. LE BLANC, *très-inquiet.*

O ciel !

JULIE.

Qu'avez-vous donc ?

M. LE BLANC, *agité.*

Va vîte la prier de revenir.

JULIE.

Mais Monsieur, pourquoi ?

M. LE BLANC.

Eh, ne perds pas de tems, je t'en prie.

JULIE.

Il faut que je cherche ce manteau; allez y vous-même.

M. LE BLANC, *se récriant avec effroi.*

Moi !

JULIE.

Pourquoi pas ?

M. LE BLANC.

Eh, va donc, il sera peut-être trop tard.

JULIE.

Mais pourquoi ? (*à part.*) Je veux le savoir avant.

SCENE IX.

M. LE BLANC, M. DUCHERNY, JULIE.

M. DUCHERNY.

JE viens tout de ſuite, Monſieur Le Blanc: avez-vous quelques bonnes nouvelles à m'apprendre? Mais qu'avez-vous donc? quel eſt ce déſeſpoir?

M. LE BLANC.

Ah!

M. DUCHERNY.

Vous m'effrayez! Que vous eſt-il arrivé? Mademoiſelle, ſavez-vous ce qu'il a?

JULIE.

Non, Monſieur, je ne l'ai jamais vu comme cela. (*M. Le Blanc s'eſt aſſis, & il eſt appuyé ſur une table, la tête ſur ſes deux mains.*)



SCENE X.

M. LE BLANC, M. DUCHERNY, M. JAQUEMIN, Le CHEVALIER, Mlle. DE SAINT-GENEST, JULIE, DES ARCHERS *qui restent à la porte.*

JAQUEMIN.

MONSIEUR Le Blanc, vous devez être content, Monsieur le Chevalier & Mademoiselle Julie n'ont point fait de résistance ; ils consentent à s'épouser, ainsi l'honneur est réparé.

M. LE BLANC.

Eh, Monsieur, vous n'avez su ce que vous faisiez.

M. JAQUEMIN.

Comment, ils vous le diront eux-mêmes. Monsieur & Mademoiselle, ne consentez-vous pas à vous marier ensemble.

Le CHEVALIER, Mlle. DE SAINT-GENEST.

Oui, Monsieur.

M. JAQUEMIN.

Vous voyez bien.

M. LE BLANC.

Oui, vous avez bien opéré. C'eſt Mademoiſelle de Saint-Geneſt, & non pas Mademoiſelle Julie.

M. JAQUEMIN.

Monſieur, vous m'aviez dit....

M. LE BLANC.

Ne parlons pas de cela.

Le CHEVALIER.

Je ne ſai pas, Monſieur, à quoi ſert cette ſurpriſe, ni le billet que j'ai reçu, que Mademoiſelle m'a dit qui ne venoit pas de ſa part. Je n'avois pas beſoin de tout cela pour conſentir à l'épouſer; puiſque mon pere & moi nous avons fait tout au monde, depuis longtems, pour l'obtenir de vous.

M. LE BLANC.

Je le ſai bien.

M. DUCHERNY.

A quoi bon tout cet éclat?

Le CHEVALIER.

Monſieur le Commiſſaire éclairciſſez-nous, je vous prie, cette aventure.

M. JAQUEMIN, *à M. Ducherny.*

Monſieur, comme vous êtes très-honnête homme,

homme, & que ſûrement j'aurai affaire à vous ; voici ce que c'eſt.

M. LE BLANC.

Monſieur Jaquemin.......

M. JAQUEMIN.

Non, Monſieur.

M. DUCHERNY.

Monſieur, achevez donc ?

M. JAQUEMIN.

Il a été pris dans le piège qu'il avoit tendu.

Le CHEVALIER.

Comment ?

M. JAQUEMIN.

Il avoit donné rendez-vous à Mademoiſelle Julie, dans le pavillon.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Cela eſt vrai.

M. JAQUEMIN.

Et il avoit écrit à Monſieur votre fils, de la part de Mademoiſelle, de s'y rendre, & je devois le ſurprendre avec Mademoiſelle Julie.

JULIE.

Quoi, Monſieur, vous vouliez me déshonorer ? Je ne ſai à quoi il tient que je ne vous arrache le yeux.

M. JAQUEMIN.

Mademoiselle de Saint-Geneſt auroit été furieuſe contre Monſieur le Chevalier, & elle auroit par dépit épouſé Monſieur Le Blanc.

Mlle. DE SAINT-GENEST.

Moi! voilà un joli projet, Monſieur!

M. DUCHERNY.

Monſieur, je crois qu'avec cette conduite, vous n'avez plus d'eſpoir, & que vous ne vous oppoſerez plus après un éclat pareil à leur union.

M. LE BLANC.

Non, Monſieur; je conſens à tout, & je ne veux jamais les revoir. (*Il ſort.*)

M. DUCHERNY.

Nous l'appaiſerons. Monſieur le Commiſſaire c'eſt moi que vous ſatisferai.

M. JAQUEMIN.

Monſieur, je ne ſuis pas inquiet.

Le CHEVALIER, *à Mlle. De Saint-Geneſt.*

Nous ne nous attendions pas que Monſieur Le Blanc nous ſerviroit ſi bien.

Fin du ſoixante-huitieme Proverbe.

LA GUINGUETTE.

SOIXANTE-NEUVIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mad. MINUIT, *Sage-Femme. Robe d'Indienne brune, grand bonnet, mouchoir de col à carreaux, coëffe sur les épaules.*

Mlle. GOTON, *Fille de Mad. Minuit. Robe d'Indienne bleu & blanc, relevée dans les poches, avec un tablier à carreaux rouges, bordé de vert, un bonnet sans rubans.*

M. PIQUEPOINT, *Tailleur. Habit canelle, veste rouge bordée d'or, perruque ronde, chapeau uni.*

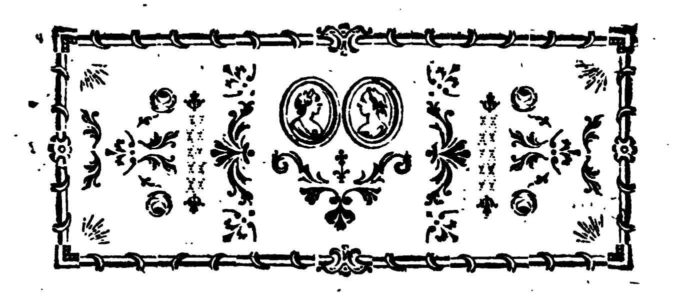
M. BATTU, *Huissier. Habit gris de fer, boutons d'or, veste noire, perruque à nœuds, chapeau & canne.*

M. DE LA TRESSE, *Perruquier. Habit blanc, veste de basin, cheveux retroussés avec un peigne, chapeau poudré.*

Un GARÇON *Cabaretier. Veste brune, tablier, bonnet de tafetas noir.*

Tous les Acteurs sont du Fauxbourg S. Lazare.

La Scène est aux Porcherons, dans le jardin d'un cabaret; il y a plusieurs tables.



LA GUINGUETTE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. GOTON, M. BATTU.

Mlle. GOTON, *tenant M. Battu sous le bras.*

MAIS je ne le vois pas par ici.

M. BATTU.

Qui cela, Monsieur Piquepoint?

Mlle. GOTON.

Oui, lui-même; il craint ma mere, il n'osera pas venir.

M. BATTU.

Ne vous embarraſſez pas ; il a avec lui un gaillard, qui ne craint ni le feu ni l'eau.

Mlle. GOTON.

Qui donc cela ?

M. BATTU.

C'eſt un Perruquier de ſes amis, qui vous fait la barbe, & qui vous friſe au fer ; il faut voir.

Mlle. GOTON.

Mais Monſieur Piquepoint n'eſt-il pas auſſi un habile Tailleur ?

M. BATTU.

Ah, je vous en réponds ; c'eſt lui qui m'a retourné cet habit-là ; voyez s'il y paroît ?

Mlle. GOTON.

S'il pouvoit changer de même la haîne que ma mere a pour la ſienne !

M. BATTU.

Ah dame, écoutez donc, la haîne ne ſe met pas à la calandre comme le drap ; mais on lui donne quelquefois du fil à retordre. Vous l'aimez donc bien Monſieur Piquepoint ?

Mlle. GOTON.

Je ſerois trop ingrate ſi je ne l'aimois pas ;

c'est une ancienne connoissance : ma mere m'avoit mise en couture chez la sienne ; c'est-là où j'ai appris mon métier, & vous sentez bien qu'on ne se voit pas comme cela de près, sans se dire un mot.

M. BATTU.

Sans doute, & c'est une bonne raison ; enfin vous verrez, si ce que j'ai imaginé ne réussira pas.

Mlle. GOTON.

Je sai bien qu'après vous il faut tirer l'échelle auprès de ma mere ; mais si enfin, quand elle saura son nom, elle ne vouloit pas entendre parler de lui ?

M. BATTU.

Je vous dis que cela n'arrivera pas ; j'entends les affaires apparemment ; je ne suis pas Huissier pour rien.

Mlle. GOTON.

Allons, tant mieux ; parce que quand on a pris une fois, comme on dit, de l'amour pour un quelqu'un, il seroit bien chagrinant après, d'être obligée de songer à en prendre pour une autre personne.

M. BATTU.

Ne craignez rien. Tenez, le voilà Monsieur Piquepoint.

SCENE II.

Mlle. GOTON, M. PIQUEPOINT, M. BATTU.

M. PIQUEPOINT.

AH, Mademoiselle, je vous cherche par-tout depuis une heure.

Mlle. GOTON.

Allez-vous-en donc; si ma mere venoit.

M. PIQUEPOINT.

Madame Minuit? bon, elle est là-bas à regarder danser, avec une de ses commeres; ainsi vous pouvez me parler. Je ne vous dirai pas....

Mlle. GOTON.

Oh, oui, je sai ce que vous savez : croyez-vous réussir?

M. PIQUEPOINT.

Ah, vantez-vous-en, votre mere ne m'a pas vu du depuis que j'ai fait mon tour de France;

elle ne me reconnoîtra pas ; parce que j'ai pris la perruque quand j'ai été revenu à Paris, & puis j'ai affaire à un grivois qui n'eſt pas manchot de la langue ; laiſſez-nous faire.

M. BATTU.

Tenez, voilà Madame Minuit qui vient ; allez-vous-en.

M. PIQUEPOINT.

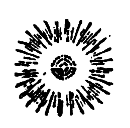
Eh pardi, je vais m'aſſeoir à cette table-là, chacun eſt libre ici pour ſon argent.

Mlle. GOTON.

Oui, oui, je vous verrai pendant ce tems-là.

M. PIQUEPOINT.

Hé, Garçon, la maiſon ?



SCENE III.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT, Le GARÇON.

Le GARÇON, *sans paroître.*

ALLONS, allons.

Mad. MINUIT, *en rentrant.*

Nous nous retrouverons, ma commere.

Le GARÇON.

Qu'est-ce qui a appellé ici ?

M. PIQUEPOINT.

C'est moi ; donnez-moi demi-setier.

Le GARÇON.

Tout-à-l'heure. (*Il sort.*)



SCENE IV.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. PIQUEPOINT *assis*, M. BATTU.

M. BATTU.

D'où venez-vous comme çà, Madame Minuit?

Mad. MINUIT.

Hé pardi, d'où j'étois, à voir danser, avec Madame Du Croc la Bouchere; je fais mes affaires par-tout en riant, moi, comme vous voyez. Elle doit accoucher dans deux mois; sa sage-femme est morte, & elle m'a promis qu'elle n'en auroit pas d'autre que moi.

M. BATTU.

Vous avez bien de l'esprit, au moins.

Mad. MINUIT.

Ah, oui, comme dit cet autre, tout autour de la tête, & rien dedans. Eh bien, où est donc cette salade que je devons manger.

M. BATTU.

Elle va venir, elle va venir.

Mad. MINUIT.

Nous mettrons-nous là?

Mlle. GOTON, *regardant Piquepoint.*

Ah, oui, ma chere mere, nous verrons mieux le monde.

M. BATTU.

Garçon, allons, cette ſalade, du vin, du pain ?

Le GARÇON.

Vous allez l'avoir, on l'épluche.

M. PIQUEPOINT.

Garçon, & mon demi-ſetier ?

Le GARÇON, *apportant le demi-ſeptier.*

Je le tiens, le voilà.

M. BATTU.

Garçon, allez donc.

Le GARÇON.

J'y vais, j'y vais.

Mlle. GOTON.

Il y a bien du monde ici, aujourd'hui.

M. BATTU.

Oh dame, un jour de fête ; c'eſt toujours comme cela.

Mlle. GOTON.

Et les Dimanches, y en a-t-il autant, Monſieur Battu ?

M. BATTU.

Qui dit l'un dit l'autre.

Mad. MINUIT.

Elle ne ſait pas tout cela, elle. Premierement, & d'un, il faut que vous ſachiez que je l'ai élevée comme une Ducheſſe; pourquoi? parce que l'éducation va avant tout.

M. BATTU.

Oh, vous êtes une deſſalée, vous, Madame Minuit.

Mad. MINUIT.

Je connois un peu le monde; il m'en paſſe tant par les mains.

M. BATTU.

Du métier dont vous êtes, cela n'eſt pas étonnant.

Mad. MINUIT.

A propos, ſavez-vous que Madame la Roſe eſt groſſe de trois mois?

M. BATTU.

Et il y a plus d'un an que ſon mari demeure à Senlis, & qu'il n'eſt venu à Paris.

Mad. MINUIT.

Oui; mais elle vient de Senlis, elle.

M. BATTU.

Et depuis quand ?

Mad. MINUIT.

Il y avoit quinze jours qu'elle y étoit.

M. BATTU.

Ah, c'eſt malin, cela.

Mad. MINUIT.

Oui, elle a dit à tout le quartier qu'elle s'ennuyoit de ne le pas voir, qu'elle en mouroit d'envie ; & l'on a dit que c'étoit une envie de femme groſſe.

M. BATTU.

Ah, il eſt bon-là, le lapin. Hé, Garçon ?

Le GARÇON.

Le voilà, le voilà. (*Il arrange tout.*) Voilà toujours du vin & du pain.

M. PIQUEPOINT, *à part.*

Ah, voilà La Treſſe, enfin.



SCENE V.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT, M. DE LA TRESSE, Le GARÇON.

M. DE LATRESSE.

BON jour Piquepoint, tu m'attendois, je parie ?

M. PIQUEPOINT.

Assurément : quand on s'est donné rendez-vous, est-ce qu'on manque de parole?

M. DE LA TRESSE.

Quelquefois, selon l'occurence de l'occasion.

M. PIQUEPOINT.

Je ne te reconnois pas là.

M. DE LA TRESSE.

Mais, un moment, on ne condamne pas les gens sans les entendre, apparemment.

M. PIQUEPOINT.

C'est juste.

M. DE LA TRESSE.

Quand on ne sçait pas, il ne faut pas parler.

c'eſt que pour te le dire en deux mots, je me ſuis trouvé dans une danſe avec un quelqu'un, qui m'a donné un coup de talon dans la cheville du pied, qui m'a fait monter la moutarde au nés, de maniere qu'il na l'a pas porté loin, car je lui ai donné un coup de peigne ſur le viſage, avec mon poing, dont il ſe ſentira long-temps.

M. PIQUEPOINT.

Tu ne feras donc jamais ſage?

M. DE LA TRESSE.

Mais c'eſt que ce mal-peigné là, après encore un coup de pied au cul que je lui ai donné, s'eſt aviſé de m'appeller chien de Merlan; quand on a de l'honneur, c'eſt un peu dur à entendre, & ſans le reſpect du ſexe, & la garde qui eſt accourue, je crois que cela ne ſe feroit pas paſſé comme cela; mais je le retrouverai: ce coquin-là me regardoit de travers encore.

Mad. MINUIT, *à M. Battu.*

Voilà un Perruquier qui a l'air d'un bien mauvais ſujet.

M. DE LA TRESSE.

Quoi-ce que c'eſt donc, Madame, que vous avez à dire comme cela en me regardant?

Mad.

Mad. MINUIT.

Eh ! mais, voyez un peu quel mal on lui fait? un chien regarde bien un Evêque.

M. DE LA TRESSE.

Oui; mais il ne parle pas en riant à un autre chien.

M. PIQUEPOINT.

Finis donc, La Tresse.

M. BATTU.

Qu'est-ce que c'est qu'un chien, Monsieur, seroit-ce de moi, par exemple, que vous voudriez parler?

M. DE LA TRESSE.

Et quand cela seroit, ne seriez-vous pas trop heureux d'être le chien de Madame? Si vous prenez cela pour vous, à la bonne heure; qui se sent morveux se mouche; ne vous échauffez pas, not' bourgeois.

M. BATTU.

Comment....

Mlle. GOTON.

Allons, Monsieur Battu, laissez ça là.

M. PIQUEPOINT, *bas à La Tresse.*

Fort bien, fort bien.

M. DE LA TRESSE.

Tu feras content : mais buvons donc. Garçon ?

Le GARÇON.

Allons, allons. Qu'eſt-ce qu'il y a pour ces Meſſieurs ?

M. DE LA TRESSE.

Donnez-nous chopine.

M. PIQUEPOINT.

Et une ſalade.

M. DE LA TRESSE.

C'eſt bien dit.

Le GARÇON.

Vous allez en avoir une.

Mad. MINUIT.

Et nous donc, Garçon ?

Le GARÇON.

Tout à ce moment, Madame Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Quoi, cette Dame, qui fait tant la fiere, s'appelle Madame Minuit ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui ; paix donc.

Mad. MINUIT.

Pourquoi donc qu'il parle de moi, cet autre ?

M. DE LA TRESSE.

Ah, je ne ſuis pas étonné ſi elle a beſoin d'un bout de chandelle quand elle parle ; c'eſt pour voir clair à ce qu'elle dit, apparemment.

Mad. MINUIT.

Oui, peſte de manant.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit de la douceur.

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi donc.

M. DE LA TRESSE.

C'eſt vous qui demeurez dans la rue du Bout-du-Monde ; il ne faut pas vous fâcher, pour cela : ſavez-vous bien que j'ai penſé être votre gendre ; & quoiqu'on diſe, la nuit tous chats ſont gris, c'eſt vot' nom qui m'en a empêché ; mais je ne connoiſſois pas cette belle enfant-là.

Mad. MINUIT.

Allons, Monſieur, paſſez votre chemin, & laiſſez-nous en repos.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit, chacun eſt ici pour ſon écot, & avec de l'argent le vin n'eſt pas cher.

M. PIQUEPOINT.

Si tu veux chercher querelle, comme cela à tout le monde, je m'en vais te laiſſer là.

M. DE LA TRESSE.

Ah, tu prends le parti du beau ſexe; c'eſt bien fait à toi.

M. PIQUEPOINT.

Allons, ne dis plus rien.

M. DE LA TRESSE.

Tu ne m'empêcheras pas de regarder Mamſelle Minuit, apparemment.

M. PIQUEPOINT.

Tiens-toi tranquille toujours.

Mad. MINUIT, *à M. Battu.*

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce garnement-là.

Mlle. GOTON.

Ah! ma chere mere, ne prenez pas garde à lui.

M. BATTU.

Oui, oui, Madame Minuit, montrez-vous la plus raiſonnable.

M. DE LA TRESSE.

Ah, voilà du vin; & cette salade?

Le GARÇON.

Vous allez l'avoir.

M. DE LA TRESSE.

Allons, buvons à la santé de Madame Minuit. Madame Minuit, sans rancune, vous voulez bien qu'on boive à vos plaisirs?

Mad. MINUIT.

Allons, allons; c'est celui de ne jamais vous voir.

M. DE LA TRESSE.

Ah, voyez donc comme elle fait la petite bouche! ce n'est pas là la politesse de votre quartier, Madame Minuit.

M. BATTU.

Où voulez-vous donc aller?

Mlle. GOTON.

Ma chere mere, restez donc là.

Mad. MINUIT, *en colere, se levant.*

C'est que....

M. BATTU.

Assoyez-vous, assoyez-vous.

Mad. MINUIT.

Qu'il ne me dise donc plus rien, ou je...

M. BATTU.

Ne l'écoutez pas.

M. DE LA TRESSE, *bas à Piquepoint.*

Il faudra nous battre, n'est-ce pas ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, mais pas encore.

M. DE LA TRESSE, *bas.*

Je veux toujours l'agacer:

M. PIQUEPOINT.

Fort bien.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc un peu, Madame Minuit.

Mlle. GOTON.

Allons, Monsieur, on ne vous dit rien, ne nous parlez pas.

M. DE LA TRESSE.

Ah, mon Dieu, Mamesell e, est-ce que vous êtes aussi revêche que Madame votre mere ?

M. PIQUEPOINT.

Veux-tu bien te taire. Mesdames, je vous demande bien pardon pour lui.

Mad. MINUIT.

Ah, Monsieur, ce n'est pas votre faute, & l'on sait distinguer les personnes qui ont des manieres honnêtes.

M. DE LA TRESSE.

Oui, oui, ne vous y fiez pas, Madame Minuit; c'est un gaillard qui est retord, il amadoue la poule pour avoir les poussins, je me souviens de ce qu'on m'a dit.

Mad. MINUIT.

Je ne veux pas le savoir; il est honnête, & plus que vous, afin que vous le sachiez.

M. PIQUEPOINT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

M. DE LA TRESSE.

Voilà pourquoi il m'a amené ici; c'est pour lui tenir compagnie, pendant qu'il regardera Mameselle Minuit.

M. PIQUEPOINT.

Madame, ne croyez pas ce qu'il dit.

Mad. MINUIT.

Et Monsieur, quand cela seroit, où est le mal, quand c'est en tout bien & tout honneur?

M. BATTU.

Oui, Madame Minuit a raiſon.

Mlle. GOTON.

Ma chere mere, je n'en ſavois rien, en vérité.

Mad. MINUIT.

Allons, taiſez-vous, quand je parle.

M. DE LA TRESSE.

J'ai été bien nigaud de donner dans cet amour-là : oh, je vois bien que tu ſeras le gendre de Madame Minuit, tu me couperas l'herbe ſous le pied.

Mad. MINUIT.

Ah, elle n'étoit pas encore venue; ſi tu ne manges pas d'autre fruit, tu as bien l'air de mourir de faim.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc, Madame Minuit, eſt-ce que vous me prenez pour un âne?

Mad. MINUIT.

Je ne nomme perſonne, Monſieur.

M. DE LA TRESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces manieres-là ?

M. PIQUEPOINT.

Allons, Madame Minuit ſait bien ce qu'elle dit, ne parle pas davantage.

M. DE LA TRESSE.

Mais ſi je veux parler moi ?

Mlle. GOTON.

Il eſt bien honnête ce Monſieur-là ; ma chere mere.

Mad. MINUIT.

Oui, mais l'autre.

M. BATTU.

Allons, buvez, Madame Minuit.

Mad. MINUIT, *à Piquepoint.*

Monſieur, c'eſt à votre ſanté, tout ſeul.

M. PIQUEPOINT.

Madame, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

M. DE LA TRESSE.

Ah, pardi Madame Minuit, ſi vous croyez faire des jaloux, ce n'eſt pas encore votre tour.

M. PIQUEPOINT.

Mais pourquoi attaque-tu comme cela le monde?

M. DE LA TRESSE.

Parce que cela me plaît apparemment. Ah, voilà notre ſalade.

Le GARÇON.

Non Monſieur, on l'épluche, je m'en vais vous l'apporter.

M. DE LA TRESSE.

Je veux avoir celle-là, & je l'aurai.

Mad. MINUIT.

Tu ne l'auras pas, puiſqu'elle eſt à moi.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit, rendez-moi la de bonne grace, où.....

Mad. MINUIT.

Qu'eſt-que tu feras?

M. PIQUEPOINT.

Je crois que tu menaces Madame Minuit?

M. DE LA TRESSE.

Tout comme une autre.

M. PIQUEPOINT.

Finis un peu ces manieres-là.

M. DE LA TRESSE.

Qu'eſt-ce que tu veux donc dire toi?

M. PIQUEPOINT.

Que je t'apprendrai à reſpecter le ſexe.

M. DE LA TRESSE.

Toi?

M. PIQUEPOINT.

Oui, moi; veux tu voir?

M. BATTU.

Allons Meſſieurs, la paix, la paix.

M. DE LA TRESSE.

Eh-bien, de quoi donc il ſe mêle, celui-là?

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi, & demande pardon à Madame Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Moi? J'aimerois mieux que cinq cens Diables me tordent le cou, vois-tu? demander pardon à cette guenon là.

Mad. MINUIT.

Mais voyez donc un peu cet inſolent.

M. DE LA TRESSE.

Tu es mon ami & tu me conſeilles cela?

M. PIQUEPOINT.

Oui, & je te le ferai faire encore.

M. DE LA TRESSE.

Je t'en défie.

M. PIQUEPOINT.

Nous verrons.

M. DE LA TRESSE, *se levant.*

Eh-bien, sors; nous allons voir.

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, je sortirai, attends, attends-moi.

M. DE LA TRESSE.

Je t'attends au coin de la rue. (*Il s'en va*).

M. BATTU, *retenant Piquepoint.*

Eh Monsieur, montrez-vous le plus raisonnable.

SCENE VI.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT.

M. PIQUEPOINT, *en colere.*

NON, non, je veux lui apprendre à parler, pour que cela ne lui arrive plus.

Mad. MINUIT.

Mais Monsieur, un petit moment de patience; c'est bien honnête à vous, de vouloir vous battre comme cela, pour une femme que vous ne connoissez pas.

Mlle. GOTON.

Ah, pour cela oui ma chere mere!

M. PIQUEPOINT.

Je ne vous connois pas Madame? on connoît toujours les honnêtes gens. Laissez-moi aller.

Mad. MINUIT.

Monsieur Battu, retenez-le.

M. BATTU.

Allons, Monsieur Piquepoint, écoutez-moi, vous allez vous faire des affaires, la garde viendra, on vous menera au Châtelet, & vous serez bien avancé.

M. PIQUEPOINT.

Monsieur, cela ne me fait rien, Madame est une brave femme, qui est insultée par un homme avec qui je suis.....

Mad. MINUIT.

Mais Monsieur, qu'est-ce que cela fait? c'est passé, n'y songez plus.

M. PIQUEPOINT.

Cela ne se peut pas, Madame.

Mad. MINUIT.

Je vous en prie pour l'amour de moi.

M. PIQUEPOINT.

Allons, puisque vous le voulez j'y consens;

mais je le retrouverai. Madame & Monsieur je suis bien votre serviteur.

M. BATTU.

Où voulez-vous aller?

Mad. MINUIT.

Vous ne vous en irez qu'avec nous déja; allons, mettez-vous-là.

M. PIQUEPOINT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

Mlle. GOTON.

Oui, Monsieur, je m'en vais vous faire une place à côté de ma chere mere.

M. PIQUEPOINT.

Mais Mademoiselle, je ne prendrai pas votre place.

Mad. MINUIT.

Monsieur Battu, lui donnera la sienne.

M. BATTU.

Oui, oui, passez-là, Mademoiselle, je me mettrai ici.

Mlle. GOTON.

Mais, c'est que.....

Mad. MINUIT.

Allons, faites ce que Monsieur Battu vous dit.

Mlle. GOTON.

M'y voilà, ma chere mere.

M. BATTU.

Madame Minuit ; c'eſt un brave garçon que Monſieur Piquepoint.

Mad. MINUIT.

Eh mais, écoutez donc, vous n'avez pas beſoin de le dire, on le voit bien.

M. BATTU.

Et un habile homme encore.

Mad. MINUIT.

Et de quelle vacation êtes-vous, Monſieur ?

M. PIQUEPOINT.

Je ſuis Tailleur, Madame, & apprentif de Paris.

M. BATTU.

C'eſt quelque choſe. Il ne me reconnoit pas ; c'eſt pourtant lui qui m'a retourné cet habit-là.

M. PIQUEPOINT.

Mais ? cela ſe peut bien.

M. BATTU.

Il y a deux ans.

M. PIQUEPOINT.

Ah ! c'eſt que depuis ce tems-là, j'ai fait mon tour de France, & on voit tant de choſes, que cela fait perdre la mémoire.

Mad. MINUIT.

Oui, mais les voyages donnent bien de l'esprit.

M. PIQUEPOINT.

Ah, Madame, cela seroit bon, si j'avois été à votre école.

Mad. MINUIT.

Vous n'en avez pas besoin. Vous êtes donc de Paris ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, Madame, de la Paroisse Saint-Laurent, il y a plus de vingt ans.

Mad. MINUIT.

Eh mais, nous sommes de la même Paroisse ; c'est heureux cela ! As-tu jamais vu Monsieur dans notre quartier, toi, Goton ?

Mlle. GOTON.

Oui, ma mere, bien des fois.

Mad. MINUIT.

Monsieur Battu, écoutez donc, si ce que nous disions ce matin pouvoit se faire, Madame Padoue auroit un pied de nés avec son fils, qu'elle m'a fait dire qui étoit un bon sujet.

M. BATTU.

Oui, oui, mais.....

Mad. MINUIT.

Mais, mais.... ce que je dis eſt vrai apparemment; c'eſt que cette femme-là a une langue d'aſpic.

M. PIQUEPOINT.

Eſt-ce que vous ne l'aimez pas ?

Mad. MINUIT.

Ah, pour cela non; c'eſt une méchante bête ?

M. PIQUEPOINT.

Madame.....

Mad. MINUIT.

Eſt-ce qu'elle n'a pas voulu faire accroire au pauvre défunt, que Goton n'étoit pas ſa fille; mais il ne faut pas parler de cela devant les enfans, je ne dis rien.

M. PIQUEPOINT.

Il ne faut pas croire les rapports.

Mad. MINUIT.

Eh pardi, puiſqu'elle l'a dit devant moi, il n'y a pas de rapport à cela; & elle veut que ſon fils épouſe ma fille.

M. BATTU.

Cela pourra ſe faire Madame Minuit.

Mad. MINUIT.

J'aimerois mieux la noyer tout-à-l'heure avec une pierre au cou, voyez-vous, plutôt que d'y consentir; ce n'est pas qu'elle n'ait été de mes amies, Madame Padoue, puisque ma fille a été en couture chez elle.

M. BATTU.

Ne vous emportez pas, & finissons cette affaire-là; si Mademoiselle Goton veut bien de Monsieur, il n'y a pas à aller par quatre chemins.

Mad. MINUIT.

Qu'elle le veuille ou non; cela ne fait rien; je suis sa mere en un mot, on ne peut pas dire le contraire, comme cette vilaine Madame Padoue, disoit de son pere.

M. BATTU.

Sans doute, sans doute; ce n'est pas là le cas.

Mad. MINUIT.

Eh-bien, cela sera fini tout de suite. Allons Goton, vous entendez?

Mlle. GOTON.

Oui ma chere mere; mais.....

Mad. MINUIT.

Oh, point de mais, si Monsieur..... comment vous appellez-vous ?

M. PIQUEPOINT.

Piquepoint, Madame, à vous obéir.

Mad. MINUIT.

Je dis donc, si Monsieur Piquepoint, le veut bien.....

M. PIQUEPOINT.

Madame c'est bien de l'honneur, & je ne demande pas mieux; mais.....

Mad. MINUIT.

Quoi aussi des mais! savez vous, Monsieur, que je n'aime pas à être contrariée ?

M. BATTU.

Allons Monsieur, dites vos raisons à Madame Minuit.

M. PIQUEPOINT.

C'est que je crains que Madame ne change d'avis quand elle saura qui je suis.

Mad. MINUIT.

Eh pourquoi cela ? est-ce que vous avez eu quelques pendus dans votre famille ?

M. PIQUEPOINT.

Non, Madame.

Mad. MINUIT.

Vous me prenez donc pour une girouette.

M. PIQUEPOINT.

Je ne dis pas cela; mais c'eſt que j'ai une mere.

Mad. MINUIT.

Eſt-ce que je ne ſuis pas une mere auſſi moi? vous en aurez deux, & qui plus eſt, c'eſt qu'il ne vous en coûtera rien, pour l'accouchement de votre femme.

M. BATTU.

C'eſt bien quelque choſe cela, Monſieur Piquepoint.

M. PIQUEPOINT.

Sûrement; mais elle n'eſt pas encore groſſe.

Mlle. GOTON.

Comment Monſieur, eſt-ce que vous ne voudriez plus de moi, à préſent; cela ſeroit joli à vous.

M. PIQUEPOINT.

Ah mon dieu Mademoiſelle, au contraire, je ne dis pas cela.

Mad. MINUIT.

Parlez donc ?

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que ma mere m'a voulu marier à un quelqu'un qui n'a pas voulu de moi, & elle en a été ſi piquée, qu'elle veut à cette heure que j'en épouſe une autre.

Mad. MINUIT.

Oh, nous lui ferons entendre raiſon.

M. PIQUEPOINT.

Oui ; mais quand vous ſaurez qui elle eſt, vous ne voudrez ſûrement plus de moi.

Mad. MINUIT.

Quand je vous dis, en un mot comme en cent, que je vous donne ma parole; apparemment que je ſuis une honnête-femme. Qu'eſt-ce qu'elle eſt, votre mere ?

M. PIQUEPOINT.

Elle eſt Couturiere.

Mad. MINUIT.

Eh bien, ma fille eſt Couturiere auſſi. Et pourquoi ne voudroit-elle pas que vous l'épouſiez ? Madame vaut bien Monſieur, & Monſieur vaut bien Madame.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que vous ne ſavez pas mon vrai nom; parce que j'en ai changé, pour faire mon tour de France.

Mad. MINUIT.

C'eſt bien fait : mais comment vous appellez-vous ?

M. PIQUEPOINT.

Je ſuis le fils de Madame Padoue.

Mad. MINUIT.

De Madame Padoue? Ah! celui-là eſt bon : mais je vous reconnois à préſent. Et vous dites qu'elle veut vous marier à une autre. Laiſſez-moi faire, je lui parlerai encore une fois.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt qu'elle eſt bien entêtée.

Mad. MINUIT.

Ah, je le ſuis plus qu'elle.

M. BATTU.

Mais, Madame Minuit, il faudroit employer la douceur.

Mad. MINUIT.

La douceur ? Si elle refuſoit ma fille; elle qui lui a montré ſon métier. Ah, je n'aime pas l'ingratitude : je m'en vais la trouver; allons, allons-nous-en.

M. PIQUEPOINT, *se levant de table.*

Je crois qu'il faut que je la prévienne.

M. BATTU.

Oui, il a raison. (*bas à Piquepoint.*) C'est-il vrai qu'elle ne voudra pas?

M. PIQUEPOINT, *bas à M. Battu.*

Oh que si, elle sait toute notre manigance.

Mad. MINUIT.

Qu'est-ce qu'il dit, Monsieur Battu?

M. BATTU.

Qu'il faut que nous allions tous chez sa mere.

Mad. MINUIT.

Eh, vraiment; c'est bien comme cela que je le compte. Allons, partons.

M. BATTU.

Il faut payer. Garçon?

M. PIQUEPOINT.

Monsieur, cela me regarde.

Mad. MINUIT.

Allons, mon gendre, chacun son écot, payez pour vous, Monsieur Battu payera pour nous.

M. BATTU.

Eh bien, nous payerons à la maitresse.

Mad. MINUIT.

Allons, donnez le bras à ma fille; je m'en vais prendre celui de Monſieur Battu. (*Ils partent les premiers.*)

M. PIQUEPOINT.

Vous voyez bien que nous en ſommes venus à bout.

Mlle. GOTON.

Ah, j'ai eu bien peur toujours!

Fin du ſoixante-neuvieme Proverbe.

L'AMATEUR
DU
TRAGIQUE.

SOIXANTE-DIXIEME PROVERBE.



PERSONNAGES.

M. TENDREVILLE, *oncle de Mlle. De Rinant. Habit brun à boutons d'or, veste d'or, cravate, grande perruque brune, canne & chapeau.*

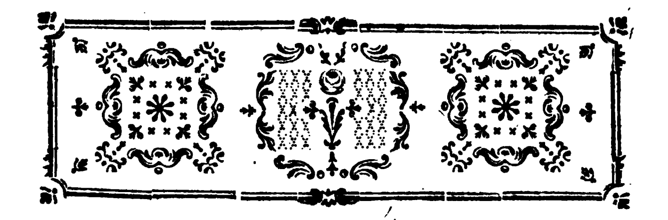
Mlle. DE RINANT. *Robe bleue, petit bonnet.*

M. DE LA CHAINIERE. *Habit de petit velours, veste d'argent, chapeau uni & épée.*

M. DU RIVAULT. *Habit rouge, perruque à nœuds, canne & épee.*

SAINT-JEAN, *Laquais. Habit gris, boutons d'or.*

La Scène est chez M. Tendreville.



L'AMATEUR DU TRAGIQUE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE RINANT, *travaillant à la tapisserie*, M. DE LA CHAINIERE.

M. DE LA CHAINIERE.

JE viens de voir sortir Monsieur votre oncle, Mademoiselle ; il y avoit long-tems que j'attendois ce moment-là.

Mlle. DE RINANT.

J'avois sûrement la même impatience que vous.

M. DE LA CHAINIERE.

Ne me flattez-vous pas ?

Mlle. DE RINANT.

Pourquoi vous flatterois-je ? Mais que dis-je ? à quoi vous servira-t-il d'être aimé ?

M. DE LA CHAINIERE.

A faire mon bonheur.

Mlle. DE RINANT.

Et si mon oncle ne veut pas consentir à nous marier ensemble ?

M. DE LA CHAINIERE.

Comment ! auroit-il quelque projet contraire à notre amour ?

Mlle. DE RINANT.

Je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne veut pas me marier.

M. DE LA CHAINIERE.

Lui en avez-vous parlé ?

Mlle. DE RINANT.

Je l'ai tenté ; j'ai loué devant lui le bonheur d'une de mes amies que sa mere marioit.

M. DE LA CHAINIERE.

Eh bien ?

Mlle. DE RINANT.

Il a haussé les épaules, en disant qu'une

fille étoit toujours plus heureuse qu'une femme mariée.

M. DE LA CHAINIERE.

Il est vrai que ce sont-là les propos des parens qui ne veulent pas marier leurs enfans.

Mlle. DE RINANT.

Mais, mon oncle, ai-je ajouté, quand on épouse quelqu'un que l'on aime, & dont on est bien aimée ? Ce n'est pas encore là un bonheur, m'a-t-il répondu; car après le mariage on ne s'aime plus. Cela m'a affligée à penser, & je ne l'ai pas pressé davantage.

M. DE LA CHAINIERE.

Quoi, vous croiriez que je pourrois jamais cesser de vous aimer ?

Mlle. DE RINANT.

Mais si cela arrive toujours ?

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, bannissez cette crainte : ce n'est pas avec un véritable amour, un amour comme le mien qu'on peut changer. Souvent on se marie sans se connoître à présent, & le cœur n'a point de part à ces unions. Il y a des femmes qui n'ont même connu l'amour, que trois ou quatre ans après avoir été mariées. Est-il étonnant que

dans ces mariages on ne goûte pas plus de douceurs ? Nuls ſoins, nuls égards ; on ne s'eſt jamais deſiré ; on finit par s'éviter. Mais nous ! pourriez-vous croire....

Mlle. DE RINANT.

Penſez-vous que je ne me ſois pas dit tout ce que vous pourriez me dire ? Cela n'a pas empêché que la crainte ne m'ait arrêté, & je n'ai pas voulu m'expoſer à voir détruire mon bonheur.

M. DE LA CHAINIERE.

Et vous vous expoſez à être forcée de m'abandonner, pour en épouſer un autre !

Mlle. DE RINANT.

Que dites-vous ? je ne conſentirois jamais...

M. DE LA CHAINIERE.

N'attendons pas qu'un obſtacle de plus, s'oppoſe à notre mariage.

Mlle. De RINANT.

Comment faire ?

M. DE LA CHAINIERE.

Votre oncle me connoit, il ſait quel eſt mon bien, qui pourroit le retenir ?

Mlle. De RINANT.

S'il a d'autres projets ?

M. DE LA CHAINIERE.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir. Monſieur Du Rivault, n'eſt-il pas de ſes amis.

Mlle. DE RINANT.

Mais je crois que oui.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudroit le mettre dans nos intérêts, un tiers parle ſouvent mieux que les parties intéreſſées.

Mlle. DE RINANT.

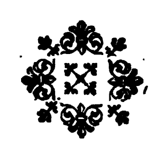
Voulez-vous que je l'envoie prier de venir ici ?

M. DE LA CHAINIERE.

Y vient-il ſouvent ?

Mlle. De RINANT.

Oui, & je ne ſerois pas étonnée.....



SCENE II.

Mlle. DE RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIERE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

Monsieur Du Rivault.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, nous sommes trop heureux !

M. DU RIVAULT.

On m'a dit, Mademoiselle, que Monsieur de Tendreville n'étoit pas ici ; mais comme ce qui m'amene vous regarde personnellement, je n'ai pas été fâché de vous en parler avant de lui en rien dire.

Mlle. DE RINANT.

Est-ce quelque chose de pressé, Monsieur ?

M. DU RIVAULT.

Mais oui.

Mlle. DE RINANT.

C'est que nous aurions quelque chose à vous dire, qui ne l'est pas moins.

M.

M. DU RIVAULT.

Oh, mais j'aurai bientôt fait, je peux même le dire devant Monsieur de la Chainiere; c'est un mariage pour vous très-convenable, un parti fort riche, un très-joli sujet, qui.....

Mlle. DE RINANT.

Ah, Monsieur, vous n'en avez point parlé à mon oncle?

M. DU RIVAULT.

Non; mais si vous voulez cela sera bientôt fait, j'aime à expédier une affaire en peu de tems, & je sais à peu près où le trouver. (*Il se leve*). Je vais......

Mlle DE RINANT.

Eh, non, Monsieur, je vous en prie.

M. DU RIVAULT.

Comment! je croyois vous faire le plus grand plaisir, & j'étois charmé d'en saisir l'occasion.

Mlle. DE RINANT.

Nous vous en fournirons une bien plus sûre, asseyez-vous, je vous prie.

M. DU RIVAULT.

Allons, tant mieux, que faut-il faire ?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur, j'aime, Mademoiselle.......

M. DU RIVAULT.

Ah, ah, j'entends; pardi j'allois faire de belle besogne! Eh-bien, vous voudriez l'épouser; c'est tout simple : je vois qu'elle n'en seroit pas fâchée, & que vous allez me charger de cette négociation-là auprès de l'oncle.

Mlle. DE RINANT.

C'est cela même, Monsieur.

M. DU RIVAULT.

Voyez si je n'étois pas venu ici, ce qui auroit pu arriver; parbleu, je m'en sai bien bon-gré.

M. DE LA CHAINIERE.

Croyez-vous, Monsieur, que Monsieur de Tendreville puisse m'accorder Mademoiselle ?

M. DU RIVAULT.

Je n'en sai rien, il faudra voir; je n'étois pas bien sûr que le parti que j'avois à lui pro-

poſer pût lui convenir ; c'eſt pourtant quelqu'un d'une fortune immenſe, & quelquefois cela fait ouvrir les yeux.

M. DE LA CHAINIERE.

La mienne eſt honnête.

M. DU RIVAULT.

Sans doute, auſſi ce n'eſt pas-là ce qui pourra l'arrêter, & je penſe..... c'eſt un homme un peu extraordinaire, que Monſieur de Tendreville, le connoiſſez-vous ?

M. DE LA CHAINIERE.

Un peu, j'ai cet honneur là.

M. DU RIVAULT.

Oui, mais je dis, ſon caractere ? premierement il n'en a point ; c'eſt le moment qui le décide.

M. DE LA CHAINIERE.

Si nous pouvions en trouver un bon.

M. DU RIVAULT.

C'eſt à quoi je rêve.

Mlle. DE RINANT.

Il y a des inſtants où il eſt fort tendre.

M. DU RIVAULT.

Tendre, ſi vous voulez...... Quelquefois...... oui Mademoiſelle, vous avez raiſon, cela eſt vrai.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudroit trouver un de ces momens-là, par exemple.

M. DU RIVAULT.

Attendez; vous ſavez ſans doute ſon goût extrême pour la Tragédie ? Tout ce qui eſt tragique l'enchante, l'empoulé le tranſporte, l'attendrit; plus le ton, que la choſe.

M. DE LA CHAINIERE.

Il y a quelques gens comme cela.

M. DU RIVAULT.

Pourriez-vous faire une Tragédie?

M. DE LA CHAINIERE.

Moi?

M. DU RIVAULT.

Oui, pourquoi pas?

M. DE LA CHAINIERE.

Parce que je n'ai jamais fait de vers, depuis le College.

M. DU RIVAULT.

Tant pis. Mais vous en ſavez ?

M. DE LA CHAINIERE.

Pas un, je n'ai pas de mémoire.

M. DU RIVAULT.

Il faudra en apprendre.

M. DE LA CHAINIERE.

Pourquoi faire ?

M. DU RIVAULT.

J'ai mes raiſons.

M. DE LA CHAINIERE.

Mais encore ?

M. DU RIVAULT.

Ce qui eſt plus néceſſaire que tout, c'eſt de les ſavoir débiter, de les crier, de les faire ronfler ; n'importe le ſujet, le ton fera tout.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela n'eſt pas fort difficile.

M. DU RIVAULT.

Apprenez-en donc, je vous dirai après cela, ce qu'il faudra faire.

Mlle. DE RINANT.

Mais, Monſieur, de quoi voulez-vous que Monſieur de la Chainiere s'occupe-là, pendant qu'une affaire eſſentielle.....

M. DU RIVAULT.

Je ſai ce que je fais, Mademoiſelle.

Mlle. DE RINANT.

Ah, voilà mon oncle, nous ne pourrons plus parler des meſures qu'il faut prendre, pour réuſſir à le faire conſentir à notre mariage.

M. DU RIVAULT.

Ne vous embarraſſez-pas, & laiſſez-moi faire.



SCENE III.

M. DE TENDREVILLE, Mlle. DU RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIERE.

M. DE TENDREVILLE.

AH, vous voilà ici, Monsieur du Rivault, j'allois chez vous. On m'a-dit chez Madame de l'Isle, que vous me cherchiez.

M. DU RIVAULT.

Moi ?

M. DE TENDREVILLE.

Oui, vous; que vous aviez quelque chose à me dire, qui me feroit grand plaisir.

M. DU RIVAULT.

C'est un conte de Madame de l'Isle; vous savez comme elle est, elle dit ce qu'elle fait, & ce qu'elle ne fait pas.

M. DE TENDREVILLE.

Allons, mon ami, pourquoi me faire languir ?

M. DU RIVAULT.

Je vous dis que ce n'eſt rien.

M. DE TENDREVILLE.

Il me ſemble qu'elle m'a dit qu'il étoit queſtion de quelqu'un de fort riche, qui.....

M. DE LA CHAINIERE, *à M. du Rivault.*

Ah, Monſieur !.....

M. DU RIVAULT.

Non, pas fort riche ; mais aſſez. (*à M. de la Chainiere*). Il faut que vous me ſecondiez.

M. DE TENDREVILLE.

Eh-bien, ce quelqu'un d'aſſez riche ?

M. DU RIVAULT.

Seroit bien-aiſe d'être un peu de vos amis.

M. DE TENDREVILLE.

Mais encore, qui eſt-ce ?

M. DU RIVAULT.

Puiſque vous voulez abſolument le ſavoir, c'eſt Monſieur de la Chainiere.

M. DE TENDREVILLE.

Il me fait bien de l'honneur, & j'ai fort connu Monſieur ſon pere.

M. DE LA CHAINIERE.

Monſieur, je ſerois très-flatté.....

M. DE TENDREVILLE.

Eſt-ce qu'il eſt mort fort riche, le bon-homme la Chainiere?

M. DE LA CHAINIERE.

Non, Monſieur; mais il m'a laiſſé une fortune honnête.

M. DE TENDREVILLE.

Oui, oui; il avoit de quoi vivre. Mais Monſieur qui vous fait déſirer ſi fort mon amitié?

M. DE LA CHAINIERE.

Monſieur.......

M. DU RIVAULT.

Il n'oſera jamais vous le dire.

M. DE TENDREVILLE.

Pourquoi?

M. DU RIVAULT.

Allons, parlez hardiment.

M. DE LA CHAINIERE.

Monſieur du Rivault, Monſieur, vous expliquera mieux que moi ce qui me l'a fait deſirer.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, parlez donc vous, Monſieur du Rivault ?

M. DU RIVAULT.

Ne vous fâchez pas. Monſieur de la Chaîniere ſait combien vous aimez les vers tragiques.

M. DE TENDREVILLE.

Ah cela eſt vrai, cela; les aime-t'il, lui ?

M. DU RIVAULT.

S'il les aime ? Il a fait une Tragédie, & c'eſt ſur cela qu'il voudroit vous conſulter; mais il veut que vous lui parliez en ami.

M. DE LA CHAINIERE, *bas à M. du Rivault.*

Mais, Monſieur...

M. DU RIVAULT, *bas.*

Ne me démentez-pas (*A M. de Tendreville*). Eh bien, le voulez-vous ?

M. DE TENDREVILLE.

Ah, pour cela, de tout mon cœur.

M. DU RIVAULT.

Vous vous y connoissez très-bien.

M. DE TENDREVILLE.

Mais, pas mal. Monsieur, si vous voulez me lire votre Tragédie, vous me ferez le plus grand plaisir du monde.

M. DE LA CHAINIERE.

De tout mon cœur, & je venois vous demander un jour pour cela.

M. DE TENDREVILLE.

Un jour ? mais tout à l'heure ; pourquoi retarder ?

M. DU RIVAULT.

Oui, sans doute.

Mlle. DE RINANT, *à M. du Rivault.*

Vous allez l'embarrasser.

M. DU RIVAULT.

Non, non (*à M. de la Chainiere.*) Allons, Monsieur, nous allons vous écouter.

M. DE LA CHAINIERE.

Je ne l'ai pas ici.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, nous allons l'envoyer chercher; il n'y a qu'à sonner.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela ne se peut pas. Elle n'est pas chez moi. Je l'ai prêtée à une Dame qui est allée à Versailles; mais qui reviendra sûrement demain.

M. DE TENDREVILLE.

Ce retard m'afflige réellement; mais je ne savois pas que vous eussiez ce talent là.

M. DU RIVAULT.

Il s'en cachoit, & c'est moi qui l'ai déterminé à vous consulter.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous en ai la plus grande obligation. Mais,

Monſieur, ne pourriez-vous pas vous en rappeller quelque choſe ?

M. DU RIVAULT.

Oui, ce que vous me diſiez ce matin, par exemple.

M. DE TENDREVILLE.

Ah oui, vous ne pouvez pas reculer.

M. DE LA CHAINIERE.

Monſieur du Rivault plaiſante, Monſieur; je n'ai pas de mémoire.

M. DE TENDREVILLE.

On ſe ſouvient toujours de ce que l'on a fait.

M. DU RIVAULT.

C'eſt timidité; allons, allons, ne vous faites pas prier davantage. *Bas.* Dites ce que vous voudrez.

M. DE TENDREVILLE.

Ecoutez-vous ma niéce ?

Mlle. DE RINANT.

Sûrement, mon oncle.

M. DU RIVAULT.

Songez à nous déclamer ce morceau-là

M. DE TENDREVILLE.

Oh, oui ; je ſuis fou de la déclamation.

M. DU RIVAULT.

Allons donc.

M. DE LA CHAINIERE, *fort embarraſſé, ſe lève & rêve.*

Puiſque vous le voulez...

M. DU RIVAULT.

Sans doute.

M. DE TENDREVILLE.

Je trouve qu'il a déjà l'air pénétré de ce qu'il va dire. Il n'y a que les Auteurs pour bien réciter les vers.

M. DU RIVAULT.

Ecoutons, écoutons.

M. DE LA CHAINIERE, *déclamant.*

Triſte & ſombre deſert, ſolitude éternelle,
Soyez le confident de ma peine cruelle.

M. DE TENDREVILLE, *admirant.*

Fort bien ; cela eſt très-beau !

M. DU RIVAULT.

Je vous le diſois bien.

M. DE LA CHAINIERE.

Un cœur trop infléxible, un ſort trop rigoureux,
Tout s'oppoſe au deſtin qui peut combler mes vœux !

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il m'attendrit.

M. DU RIVAULT.

Vous verrez le reſte.

M. DE LA CHAINIERE.

Sors du fatal ſéjour chere ombre que j'adore,
Et les feux de l'enfer ſeront pour moi l'aurore.

M. DE TENDREVILLE.

Beau, beau, beau !

M. DE LA CHAINIERE.

Mais quel Démon la ſuit ? c'eſt l'Amour malheureux,
Attaché ſans relâche à notre ſort affreux !

M. DE TENDREVILLE.

Cela eſt déchirant.

M. DE LA CHAINIERE.

Me pardonnerez-vous trop aimable Princesse,
Me pardonnerez-vous ma fatale tendresse?
Ce sont vos seuls attraits qui causent tant de maux;
Un seul de vos regards produit mille rivaux.

M. DE TENDREVILLE.

Divin, divin!

M. DE LA CHAINIERE.

Mais peut-on reprocher une flâme si tendre!
Dans cet instant si doux, daignez encor m'entendre.......
Ou bien.......

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, je n'en puis plus!

M. DU RIVAULT.

N'interrompez-donc pas.

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me fuyez!....

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah que cela est beau!

M. DE LA CHAINIERE.

Que vois-je? Ah quel malheur!
Un rival trop heureux!.... l'enfer est dans mon cœur!

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah! il déchire le mien.

M. DE LA CHAINIERE.

Mort, viens à mon secours ! *Il fait semblant de tirer un poignard.*

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il me fait trembler.

M. DE LA CHAINIERE.

De ces jours que j'abhorre,
Tranchons le cours affreux. *Il se frappe & tombe dans un fauteuil.*

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Cela est trop touchant !

M. DU RIVAULT.

Laissez-le donc finir.

M. DE LA CHAINIERE.

Comment je vis encore ?....
O vous, tristes témoins de mes cruels malheurs,
Ne m'oubliez jamais, songez toujours.... je meurs.

M. DE TENDREVILLE, *sanglottant.*

Il est mort ! . . . Ah, ah, ah, je n'ai jamais rien vu de si beau !

M. DU RIVAULT.

Je vous l'avois bien dit.

M. DE TENDREVILLE.

Ah, Monſieur, comment.... Eſt-il poſſible que vous ayez fait cela ?

M. DE LA CHAINIERE.

Monſieur.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis, c'eſt que c'eſt ... Il y a là du terrible, du pathétique, du déchirant; cela eſt admirable !

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me donneriez de l'orgueil, ſi je ne ſavois pas....

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis, je n'ai jamais rien vu de pareil! Je n'ai pas bien compris le ſujet; mais c'eſt ma faute; car j'ai été ſi pénétré....

M. DU RIVAULT.

Comment, vous n'avez pas vu que c'étoit un Prince, qui...

M. DE TENDREVILLE.

Si, j'ai bien vu que c'étoit un Prince amoureux.

M. DU RIVAULT.

Oui; mais à qui un pere cruel ne veut pas donner sa fille.

M. DE TENDREVILLE.

Le pere est donc un tyran?

M. DU RIVAULT.

Oui, un tyran.

M. DE TENDREVILLE.

C'est une cruelle situation, & bien rendue.

M. DU RIVAULT.

C'est qu'elle est bien sentie; parce que l'Auteur que vous voyez, l'éprouve actuellement.

M. DE TENDREVILLE.

Quoi, il est comme ce malheureux Prince?

M. DU RIVAULT.

Précisément. Et, devinez qu'est-ce qui est le tyran?

M. DE TENDREVILLE.

Qu'eſt-ce qui peut être un tyran vis-à-vis de lui ; qui pourroit même le devenir ?

M. DU RIVAULT.

Vous ?

M. DE TENDREVILLE.

Moi ! que me dites-vous-là ! Je ne ferai jamais un tyran ; je ne les puis ſouffrir : ils ne font dans les Pieces que pour faire le malheur des gens vertueux.

M. DU RIVAULT.

Si vous plaignez les gens vertueux, les voilà. Monſieur de la Chainiere aime votre niéce, il en eſt aimé : ſi vous ne conſentez pas qu'ils s'épouſent, que ferez-vous ?

M. DE TENDREVILLE.

Vous me prenez-là ſur le tems.

M. DU RIVAULT.

Il faut décider.

M. DE TENDREVILLE.

Moi, je voudrois toujours ne voir que des

heureux, fur-tout quand ils le méritent, & Monfieur a un talent...

M. DE LA CHAINIERE.

Celui de réuffir auprès de vous, Monfieur, fera fûrement pour moi toujours le plus précieux.

M. DE TENDREVILLE.

Il eft vrai que perfonne au monde ne peut me convenir autant que vous. Allons, je vous donne ma niéce; aimez-vous bien, mes enfans : mais, dans votre bonheur, Monfieur, n'oubliez jamais la Tragédie, car il n'y a de plaifir véritable que celui-là.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, Monfieur, que d'obligations !...

Mlle. DE RINANT.

Mon oncle !...

M. DE TENDREVILLE.

Paix donc; vous m'attendririez encore, laiffez-moi refpirer. Venez dans le jardin vous promener; je vais envoyer chercher mon No-

taire, & je veux que le contrat se fasse sur le champ. M. du Rivault, ne vous en allez-pas.

M. DU RIVAULT.

C'est un spectacle trop doux pour moi que de les voir au comble de leurs vœux, pour n'en pas jouir autant qu'il me sera possible.

Fin du cinquieme Volume.



EXPLICATION

DES PROVERBES.

Contenus dans ce cinquieme Volume.

FIN.



